

PAGES  
MANQUANTES

56 Année - No 11

NOV. 1912

NOTRE ROMAN COMPLET

# L'Etoile du Roi BORIS

par M. Delly.

# La Revue 10¢ Populaire

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.



Le travail après une pêche fructueuse. (Voir intérieur)

**Sommaire:** Un voyage au Vatican. Le Sinaï. L'Heureuse Erreur du bijoutier. Belle-maman arrive. Par amour pour elle. La loutre. La pêche à Terre-Neuve. Le Premier Macédonien. Les chevaux de courses. Les Emules de Gargantua. Les oiseaux artistes. Ces chers Petits. Les oiseaux migrateurs. Les mystères de l'Infini. Les échos des chanteurs. Un radeau vivant. Entre la France et l'Angleterre. Les Jardins flottants. Anecdotes, poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE  
Edit.-Propriétaires  
200 Boulevard St-Laurent,  
Montréal

ETES-VOUS

# Nerveux, Fievreux?

Réagissez au lieu de vous laisser abatte. Vous mettez fin à l'accès en prenant suivant les directions, une ou deux

## POUDRES NERVINES MATHIEU



Exemptes d'Opium, de Chloral, de Morphine, et autres drogues dangereuses.

25c LA BOITE DE 18 POUDRES

Souveraines contre MAL de TETE, MIGRAINE, FATIGUE, FIEVRE, NEURALGIE, SURMENAGE, MANQUE de SOMMEIL.

— EN VENTE PARTOUT —

**Si vous toussiez** recourez sans délai au **Sirop Mathieu** au Goudron, à l'Huile de Foie du Morue et autres extraits médicinaux.

Il Soulage, Soutient, Fortifie, Guérit.

La Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire SHERBROOKE, P.Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Ltée, Distributeurs, Montréal

# Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté la grâce de la Taille



## Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux— j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS  
Nouvelle Boîte Postale 2675  
Dépt. A., Montréal.

## Grand Trunk Railway System

De la Gare Windsor pour:

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a8.00 p.m.  
TORONTO, CHICAGO, a9.05 a.m., a10.00 p.m., et a11.15 p.m., ou TORONTO-NORD.  
OTTAWA, b7.50 a.m., c8.40 a.m., b9.15 a.m., a10.10 a.m., b4.00 p.m., 17.45 p.m., a9.50 p.m., a10.30 p.m.  
SHERBROOKE et LENNOXVILLE, a8.25 a.m., b4.30 p.m., a7.25 p.m.  
HALIFAX et MONCTON, a7.25 p.m.  
ST-JOHN, N. B., a7.25 p.m.  
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a9.50 p.m.  
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a. m., a10.30 p.m.

De la Gare Viger pour:

QUEBEC, b9.00 a.m., a1.30 p.m. a5.00 p.m., a11.30 p.m.  
TROIS-RIVIERES, b9.00 a.m., c9.10 a.m., a1.30 p.m., a5.00 p.m., b5.50 p.m., a11.30 p.m.  
SHAWINIGAN FALLS et GRAND'MERE, a9.00 a.m., a1.30 p.m., a5.00 p.m.  
JOLIETTE, b8.20 a.m., b9.00 a.m., c9.10 a.m., 11.40 a.m., b5.20 p.m.  
SAINT-GABRIEL, b9.00 a.m., b5.20 p.m.  
OTTAWA, b8.30 a.m. b5.30 p.m.  
SAINTE-AGATHE, a8.45 a.m., 11.15 p.m., 11.50 p.m., b4.00 à 5.10 p.m.  
NOMININGUE, b8.45 a.m., 11.15 p.m., 14.00 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté dimanche. (c) Dimanche seulement. (r) Lundi, mercredi et vendredi. (i) Samedi seulement. (d) Quotidien, excepté samedi.

BUREAU DES BILLETS: Dominion Express Bldg., 141-143 rue St-Jacques. Téléphone Main 3732-3733, ou aux gares Viger ou de la gare Windsor.

# Raoul Leboeuf

## Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes une spécialité.

Brûleurs et Mainteneurs à Gaz à bas prix.

No 160 RUE RACHEL EST

Tel. Bell St-Louis 4109  
MONTREAL



• Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



## PEDICURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des oignons et ongles incarnés.

**M. E. RATELLE**

163 rue St-Denis  
Près Ste-Catherine  
Tel. Est 5345.

PAS DE TRAITEMENT PAR LA MALLE

## Cartomancienne

disant le passé, le présent, l'avenir, si vous serez veuve ou non. Recevra à son salon de consultation de 9 hrs du matin à 9 hrs du soir, le dimanche excepté.

**Mad. Luza,**  
**292, Ste-Catherine Est**  
près St-Denis.

## Sauvez vos Cheveux

Par l'usage  
du merveilleux

# Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur primitive et ne présente aucun danger; mais ce ne sont pas les seules qualités de ce filtre régénérateur de beauté, il donne encore à la chevelure le brillant, l'abondance et la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

**La Compagnie R. J. Devins, Ltée.**

en est le représentant général au Canada  
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

En écrivant mentionnez **La Revue Populaire**

# The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,  
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

**C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal**

# NOVEMBRE



Dim.	Lundi	Marc.	Merc.	Jouidi	Vend.	Sam.
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

# La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie,

Éditeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

## Novembre

Il semble qu'il y ait dans ce mot "Novembre" comme un peu de frisson et de tristesse.

Les noms ont en quelque sorte une physionomie qui leur est propre et celui-ci évoque bien l'époque qu'il représente et l'Église a été bien inspirée en plaçant au commencement de ce mois la fête des disparus de ce monde, de ceux que nous ne reverrons que dans l'autre existence.

Le cadre désolé de la nature à ce moment de l'année convient particulièrement à cette fête, ainsi que l'exprime si bien Edouard Huot dans ces beaux vers:

Feuilles mortes, tombez. Mélancolique au-  
[tomne,  
A tes accents plaintifs que mon âme ré-  
[sonne!

Gémissez, aquilons.  
Vagues des océans, profondeur des abi-  
[mes;  
Echos de l'outre-tombe, interprètes su-  
[blimes

Des morts que nous pleurons.

Et qui n'a pas quelque mort à pleurer? Il y a ceux que la tombe renferme et il y en a d'autres qui ne sont pas complètement morts au monde et dont le tombeau est un coin profond de notre cœur.

Ces morts là ne sont pas toujours des êtres humains, il y a les rêves d'avenir perdu, les douloureux chagrins d'amour, les déceptions de toutes sortes que l'on croit enfouis à jamais, endormis pour toujours et qui, de temps à autre font ressentir à notre pauvre cœur meurtri leur douleur lancinante.

Lorsque les cloches lointaines sonnent pour la fête de la Toussaint, lorsqu'elles égrenent dans l'espace leurs notes mélancoliques, elles trouvent en nous un douloureux écho et font surgir tous ces fantômes du passé.

Cet adieu automnal ressemble aux roses d'arrière-saison qui laissent derrière elles comme un parfum amer.

Ces cloches de la Toussaint qui vibrent si tristement en ce jour sont pourtant les mêmes que celles qui annoncent au monde les événements heureux de la vie, c'est le même bronze qui chante la joie ou la douleur comme c'est le même cœur qui, en nous ressent la souffrance ou chante l'amour.

Demain les cloches lanceront dans les airs un hymne d'espérance, demain aussi notre cœur vibrera à l'unisson.

La joie n'est jamais de longue durée mais la douleur n'est pas éternelle non plus.

Les cloches de Novembre précèdent celles de Noël.

Roger Francoeur.



## *Dernière Solitude*

(POUR LE JOUR DES MORTS)

*Dans cette mascarade immense des vivants  
Nul ne parle à son gré ni ne marche à sa guise;  
Faites pour révéler, la parole déguise;  
Et la face n'est plus qu'un masque aux traits savants.*

*Mais vient l'heure où le corps, infidèle ministre,  
Ne prête plus son geste à l'âme éparse au loin,  
Et, tombant tout à coup dans un repos sinistre,  
Cesse d'être complice et demeure témoin.*

*Alors l'obscur essaim des arrière-pensées,  
Qu'avait su refouler la force du vouloir,  
Se lève et plane au front comme un nuage noir  
Où git le vrai motif des oeuvres commencées.*

*Le coeur monte au visage, où les plus anxieux  
Ne se confondent plus aux lignes du sourire;  
Le regard ne peut plus faire mentir les yeux,  
Et ce qu'on n'a pas dit vient aux lèvres s'écrire.*

*C'est l'heure des aveux. Le cadavre ingénu  
Garde du souffle ardent une empreinte suprême,  
Et l'homme, malgré lui redevenant lui-même,  
Devient un étranger pour ceux qui l'ont connu.*

*Le rire des plus gais se détend et s'attriste,  
Les plus graves parfois prennent des traits riants;  
Chacun meurt comme il est, sincère à l'improviste;  
C'est la candeur des morts qui les rend effrayants.*

SULLY PRUDHOMME, de l'Académie française.





## Un Voyage au Vatican

Par Louis Roland

IL Y A quelques mois, la "Revue Populaire" promenait ses lecteurs en Palestine,, dans cette contrée qui a vu s'accomplir le merveilleux mystère de la Rédemption, terre sanctifiée par l'étable de Bethléem et la Croix du Golgotha.

Après avoir visité les lieux d'origine du christianisme, une excursion s'impose à Rome, la " Ville Eternelle", siège du gouvernement pontificat.

Ce voyage, presque aussi dispendieux que le premier n'est pas à la portée de tout le monde, ou tout au moins de toutes les

bourses. Cet article y suppléera dans la mesure du possible; nous souhaitons qu'il serve de consolation à ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage réel et d'encouragement à ceux qui ont les moyens de le faire.



Le mot Vatican, si l'on en croit quelques auteurs tels que Aubugelle et Varron, serait dérivé du mot latin "vaticina" (oracles) et aurait été donné à ce quartier à cause des devins qui s'y étaient installés et donnaient des consul-

tations aux Romains.

A cette époque, la colline et la vallée du Vatican étaient hors des murs de Rome. Caligula en transforma une partie en jardins et Néron y construisit un cirque.

Au cours des siècles qui suivirent, le lieu se transforma complètement; palais et chapelles y furent érigés. Charlemagne alla s'y faire couronner empereur en l'an 800 par le pape Léon III.

Depuis le retour d'Avignon (1377) le Vatican est devenu ce qu'il est aujourd'hui, le palais favori des pontifes.

C'est là que se proclament les nouveaux "bienheureux", qu'ont lieu les procès de sanctification et d'où proviennent aussi les moyens répressifs dans l'ordre spirituel, bulles d'excommunication, interdits, etc.

De temps à autre, le Vatican est le siège de fêtes splendides, les pèlerins y fourmillent en foules immenses et se pressent dans St-Pierre pour y voir un instant les traits de l'auguste pontife; la basilique est le seul point de contact entre le Pape et le peuple chrétien.

Il y a une quarantaine d'années, avant 1870, le Pape sortait volontiers au dehors, il présidait aux fêtes des paroisses et à l'installation des curés, mais aujourd'hui les circonstances politiques le contraignent à demeurer à l'intérieur de son palais.

Pour le voir, il faut pénétrer au Vatican.

Généralement cela n'est possible — en foule — que dans trois grandes occasions: tantôt il s'agit de recevoir un grand pèlerinage, italien ou étranger, poussé vers Rome par le désir d'apercevoir les traits du Pape; tantôt de faire entrer dans le conseil du Pape, qu'on appelle le Sacré Collège, quelques conseillers nouveaux, qu'on nomme les cardinaux; et tantôt enfin de proclamer avec solennité les déci-

sions par lesquelles le Saint-Siège permet d'honorer sur les autels, à titre de "bienheureux", tel personnage depuis longtemps réputé pour ses vertus. Les pèlerinages considérables sont, en général, reçus à Saint-Pierre; les consistoires (ainsi appelle-t-on les séances somptueuses où sont créés de nouveaux cardinaux) se tiennent dans les salles du Vatican: et les



Les vêtements de cérémonie pontificaux.

béatifications (ainsi appelle-t-on la proclamation de nouveaux bienheureux) sont accompagnées de cérémonies qui se déroulent parfois à Saint-Pierre et, le plus souvent, dans l'une des vastes chapelles du Vatican.



A toutes les cérémonies, l'escorte mili-

taire du pape est présente et ajoute un coup d'oeil tout spécial.

Cette petite armée comprend quatre corps différents :

- 1o La garde noble ;
- 2o La garde suisse ;
- 3o La garde du palais ;
- 4o Les gendarmes.

La garde noble, placée sous le commandement d'un prince italien, compte environ cent cinquante gardes. Elle se recrute dans les familles catholiques de l'aristocratie italienne. Son costume est très somptueux : tunique rouge, culotte blanche, bottes éperonnées, casque doré à crinière ondoyante. Ce sont eux qui entourent la chaise ("sedia gestatoria") sur laquelle on porte le Pape dans les grandes solennités.

La garde suisse comprend cent hommes, tous de haute taille, superbes fils des cantons suisses catholiques ; leur tenue d'ordonnance, restée la même à travers les siècles, fut dessinée par Michel-Ange.

Leur service consiste à se tenir en sentinelle aux issues et dans les couloirs du Vatican. Nuit et jour il y a des Suisses qui veillent. Près des deux grands portes qui, à droite et derrière Saint-Pierre, donnent accès au palais du pape, et sur le vaste palier d'escalier par lequel on pénètre dans les appartements privés, trois gardes de Suisse ne chôment et ne s'endorment jamais.

Les gardes du palais, ou gardes palatins, sans solde et sans ambition, se recrutent parmi les artisans ou petits bourgeois de la ville.

Au nombre de quatre cents, ils endossent un uniforme bleu, et forment la haie entre la foule qu'ils contiennent et le cortège qu'ils laissent passer sans le suivre.

Quant aux gendarmes pontificaux, au

nombre de cent vingt, avec leurs buffetories blanches sur leurs tuniques bleu clair, leurs bottes molles, leurs culottes en peau de daim, leurs grands sabres traînants, et leurs kolboeks gigantesques au poil luisant, on les prendrait presque pour des grenadiers du temps de Napoléon Ier.

Quand le Pape Pie X descend à la basilique pour une grande cérémonie, viennent en premier lieu les gardes-suisse, les gendarmes et les gardes-nobles ; ce sont ensuite les massiers vêtus de violet et portant les clefs de St-Pierre en sautoir.

Derrière ceux-ci, suivent les camériers, habillés de soie noire, toque à plume sur l'oreille, grande collerette tuyautée ou vêtement, culottes courtes et épée au côté.



Sa Sainteté Pie X dans la "sedia"

Puis voici les "princes assistants" issus des plus hautes familles de Rome et ensuite le Sacré Collège composé des Cardinaux en soutane rouge ; chacun d'eux est accompagné d'un caudataire en robe violette et d'un autre serviteur en habit noir, culotte courte et petit manteau.

C'est alors qu'apparaissent les "bussolanti" ou gardiens privés du Pape.

Les uns portent les grands éventails en plumes d'autruche qui encadrent la physionomie du Pape, et les autres soutien-

ment sur leurs épaules la chaise à porteur ("sedia gestatoria").

Tous les yeux sont fixés sur cette chaise, ou, pour mieux dire, sur la tiare, qui en émerge, et sur la physionomie qu'ombrage cette tiare; et tous les yeux font effort pour traverser la blanche guipure des plumes d'autruche et pour observer les moindres gestes de Pie X., sa main qui s'élève pour bénir, son buste qui, tour à tour, se dresse en un sursaut dominateur, puis retombe, par une sorte de concession à la lassitude.

L'attrait de la musique même est éclipsé par l'attrait de cette altière vision. Et pourtant, nulle musique au monde ne surpasse celle des cérémonies pontificales. Vingt-neuf chanteurs, tonsurés, portant constamment le costume ecclésiastique avec un faux col violet, forment ce qu'on appelle la chapelle papale.

Eux seuls peuvent chanter devant le Pape, dans les grandes solennités; jamais l'orgue ne les accompagne; ils lisent les morceaux dans des livres entièrement écrits à la main.

A Saint-Pierre comme à la chapelle Sixtine, une tribune leur est réservée, tendue de drap rouge, close d'un grillage d'or qui les dérober aux yeux de la foule; le directeur de la chapelle bat la mesure.

Pendant tout le cours de la cérémonie religieuse, qui se poursuit avec le rituel fixé pour les offices du moindre village (car le Pape, pour adorer Dieu, suit les mêmes règles que le plus humble prêtre), cette musique emplit la vaste basilique. et lorsque le Pape sort, entouré du même cortège et prodiguant les mêmes gestes de bénédiction, elle l'accompagne encore, jusqu'à ce qu'il ait quitté Saint-Pierre; et ces flots d'harmonie ajoutent aux grandes

cérémonies pontificales un surcroît d'austère éclat.



Une des plus importantes cérémonies qui puissent avoir lieu au Vatican, est celle d'une béatification.

De longues années, et parfois plusieurs siècles durant, les prélats de la congrégation dite des Rites, chargés d'examiner si un personnage a eu des vertus assez "héroïques" pour mériter d'être élevé sur les autels, ont accumulé documents sur documents, discussions sur discussions. Lorsqu'ils ont jugé qu'"on peut sûrement procéder à la béatification", c'est-à-dire qu'on peut conférer à ce personnage le titre de Bienheureux et lui rendre, sous ce nom, un culte spécial, le Pape convoque le peuple chrétien pour une grande solennité.

A peine est-il installé sur son trône que le secrétaire de la congrégation des Rites lit le décret ordonnant la béatification. Alors, avec l'accompagnement musical de la chapelle papale, la grand'messe commence... Mais au moment même où les fidèles, les regards absorbés par l'autel, se disposent à l'entendre, voici qu'un grand voile, qui surplombait l'autel, est soudainement tiré; et le portrait du nouveau Bienheureux apparaît, resplendissant, à l'immense assistance; jusqu'aux extrémités de la salle, on aperçoit cette apothéose; elle exprime, d'une façon décisive, que désormais, aux heures les plus solennelles de l'office religieux, on pourra rendre à ce personnage un culte régulier.

Quelques minutes se passent, et l'on fait en tonner le "Gloria"; après avoir "honoré" le nouveau "bienheureux", on "adore" Dieu.

Lorsque le Pape était le maître de Rome, il se présentait, aux jours de grandes fêtes, au balcon de la grande loge qui domine la place Saint-Pierre, et, de là-haut, il donnait sa bénédiction à la ville et au monde, "urbi et orbi". Les troupes pontificales occupaient le milieu de la place.

La foule, débordant des gradins de la basilique, allait battre les bords extrêmes de la colonnade. Un simple drap de pourpre jeté sur le balcon était le seul ornement auquel le Pape consentit: c'est derrière ce drap que, lentement, le cortège papal devait se ranger. Et tout à coup, du centre de la place, un bruit d'épées qu'on tirait des fourreaux, et de chevaux agitant les aciers de leurs harnachements, annonçait à la fois frémissante l'arrivée d'un vieillard blanc au balcon. C'était le Pape.

"Portez vos armes!" criaient les généraux à leurs officiers et les officiers à leurs hommes.

"Et benedictio Dei descendat super vos!" prononçait de là-haut une voix qui tombait, syllabe par syllabe, sur le pavé étonnamment sonore de cette place.

Et les cent mille têtes, qui s'étaient courbées sous la main du vieillard, se relevaient.

Le pape se retirait, et la petite draperie de pourpre qu'on repliait sur le balcon refermé indiquait que la cérémonie était finie.

Depuis 1870, depuis l'occupation de Rome par les Piémontais, Pie IX, strictement captif, s'était abstenu de cette bénédiction extérieure; Léon XIII fit de même au cours de son pontificat, règle suivie également par le pape actuel, Sa Sainteté Pie X pour montrer que, comme ses prédécesseurs, il se considère comme captif.

De temps à autre enfin il y a, au Vatican, une cérémonie d'une grande impor-

tance et qui ne peut aujourd'hui qu'attirer plus spécialement encore l'attention du Canada: la création de cardinaux.

Le mois dans lequel paraît le présent numéro de la "Revue Populaire" est celui dans lequel l'éminent évêque de Montréal est promu à la haute dignité de Prince de l'Eglise.

Voyons donc ce qu'est une cérémonie semblable à celle qui aura conféré à Mgr



Gardes nobles, camériers et gendarmes de l'escorte du Pape.

Bruchési le chapeau rouge insigne du Cardinalat.

Pour toute promotion de cardinaux il y a deux séances successives: la première secrète, dans laquelle le Pape donne aux nouveaux cardinaux, convoqués à l'avance, la barrette rouge, insigne de leur nouvelle dignité; la seconde publique, où il les coiffe du chapeau rouge.

Les rois seuls ont le privilège d'être admis, avec les cardinaux, à assister à la première séance; la seconde, au contraire, est une solennité très fréquentée, où les Romains, les diplomates, les fidèles, font assaut pour assister.

C'est dans une des salles du Vatican, appelée salle Royale, que cette pompe se déroule. A l'heure assignée, les cardinaux présents à Rome, qui ont laissé leurs équipages dans la grande cour du Vatican, revêtent les habits de cérémonie, et attendent l'arrivée du Pontife dans la salle dite des Parements, par où l'on entrera, de plain-pied, dans la salle Ducale et dans la salle Royale: les bancs des cardinaux, les tribunes des ambassades étrangères et de la noblesse romaine sont à l'avance aménagés.

Devant les admirables tapisseries qui recouvrent les murs de cette salle des Parements, les cardinaux peuvent continuer leur méditation du matin en contemplant, soit l'histoire biblique d'Esther dont les tapisseries d'Arras appelées à Rome "Arazzi", racontent le triomphe, soit une admirable "Déposition de croix".

Enfin arrive, hallebarde et sabre au clair, la maison militaire du Pape. Suivent les secrétaires des Congrégations romaines, les familiers de l'antichambre apostolique, et, finalement, la portantine rouge et or d'où Pie X descend pour endosser la chape, coiffer la mitre—non la tiare—et monter ainsi paré sur la "sedia". Et comme la salle Royale n'est point assez grande pour contenir l'affluence des curieux, une partie de la foule, déjà, fait haie dans la salle Ducale, pour voir le Pape aller au consistoire. Plus heureux que cette foule résignée, nous pouvons, à la suite du Pape, pénétrer dans la salle Royale elle-même.

Au fond de la salle, le trône pontifical se dresse sur une estrade haute de deux pieds à laquelle trois marches donnent accès. Il est recouvert d'une hausse de soie violette, lamée d'or. Deux lions semblent faire sentinelle autour du Pape; ils se détachent, en un superbe relief, sur une tapisserie qui encadre le trône. Deux longues banquettes, à droite et à gauche, s'alignent jusqu'au milieu de la vaste salle: c'est là que s'asseoient les cardinaux des précédentes promotions. Ils se lèvent, tour à tour, au début du consistoire, pour aller s'agenouiller devant le trône et baiser la main de Pie X.

"Qu'ils approchent", dit une voix; et l'on aperçoit s'avancer, immédiatement, un groupe de personnages en violet, qui viennent donner lecture au Pape d'une instance concernant la future proclamation d'un saint. Le Pape, dûment informé, abrège la lecture: il fait un signe. "Qu'ils s'éloignent", reprend la voix qui règle ce curieux cérémonial; et devant le trône pontifical le vide se fait. Les banquettes, même, commencent à se vider; car les cardinaux qui s'y étaient installés, s'en vont dans une chapelle voisine, la chapelle Sixtine, chercher leurs nouveaux collègues.

Et voici qu'un nouveau cortège se prépare. Entouré de deux des anciens cardinaux, chacun des membres nouveaux du Sacré Collège s'achemine vers le Pape. Trois révérences d'abord; puis le cardinal baise le pied de Sa Sainteté, baise sa main, reçoit du Pape la double accolade, et commence, ensuite, à travers les banquettes où sont assis les cinquante ou soixante cardinaux dont il sera désormais le collègue, une longue promenade où il donne à chacun d'eux l'accolade.

Derechef, les nouveaux cardinaux quit-

tent leurs bancs, ils reviennent vers le Pape.

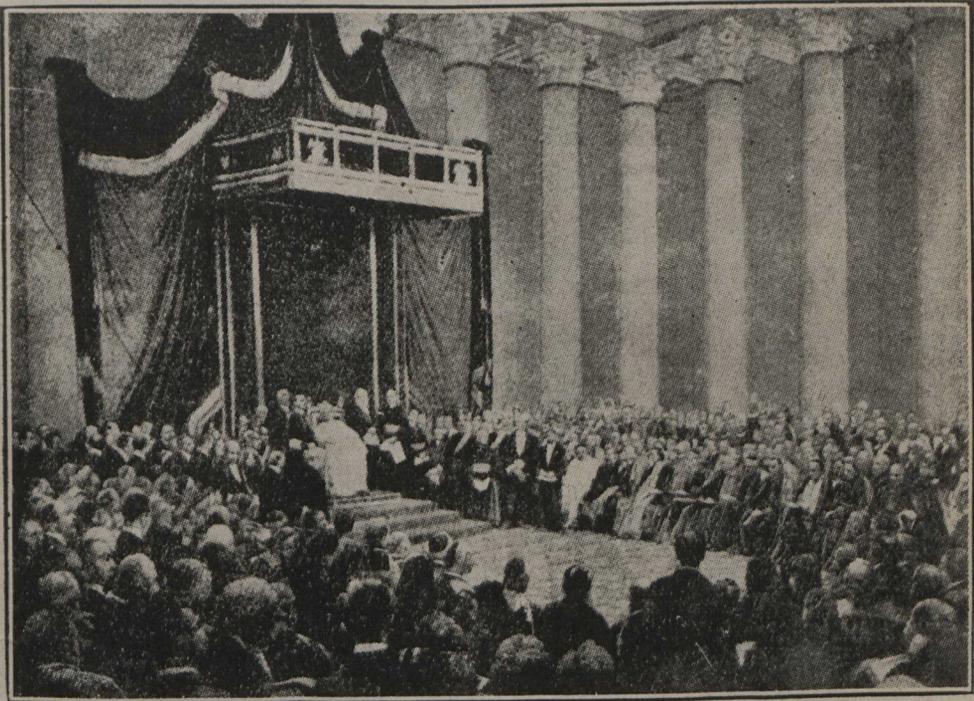
Un prelat debout tout près du Pape, lui tend, tour à tour, de vastes chapeaux rouges, doublés de soie rouge, avec glands et cordons rouges,—chapeaux à larges bords, à forme ronde et plate, presque sans fond. Sur la tête des cardinaux, c'est à peine si ces chapeaux peuvent tenir; mais ils ne sont point destinés à cet office.

Mis de côté, soigneusement, dans l'appartement cardinalice, ce chapeau d'une

dessus la pierre tombale du cardinal défunt.

Voilà l'insigne de la dignité apostolique; à mesure que le Pape en coiffe chaque cardinal, il prononce gravement cette parole: "Ce chapeau atteste que jusqu'à l'effusion de ton sang, pour l'exaltation de la foi, pour la paix et le repos du peuple chrétien, pour l'accroissement et la conservation de l'Eglise, tu dois te montrer intrépide."

Ce simple aperçu des grandioses céré-



La réception d'un grand pèlerinage au Vatican

forme peu pratique sera d'usage quand le prélat mourra; on le mettra sur ses pieds, tandis qu'il reposera sur son lit de parade; puis, dans l'église où il dormira son dernier sommeil, le chapeau, encore neuf, toujours neuf, sera suspendu à la voûte, et se balancera longuement, par-

monies qui se déroulent au Vatican n'équivaut certes pas, nous l'avons dit, à un voyage à la Ville Eternelle. Qu'il présente cependant quelque intérêt pour nos lecteurs, c'est le meilleur souhait que nous formons.



# LA MONTAGNE DE DIEU

Le Sinaï

**B**IEN peu de sites égalent en grandeur sauvage, l'âpre beauté des vallées granitiques qui progressivement s'élèvent, et conduisent à la montagne sainte, au Sinaï.

Une de ces vallées se terminant par un col, surpasse peut-être en splendeur toutes les autres, c'est celle qui est connue sous le nom d'El Haouah ; "le cal du vent".

Le passage est très étroit des deux côtés, de hautes parois de granit rouge et rose de deux à trois cents verges d'élévation, zébrées de sombres veines de porphyre, s'en vont presque verticales, se couronner par des centaines de dents et de pics aigus.

Pendant plus de deux heures on monte ainsi, en suivant un sentier tracé par les siècles ; en certains endroits de gros blocs de pierre ont roulé des sommets, obstruant la route poudrée de sable rose, les chameaux, maladroits aussitôt que le terrain n'est plus plat, avancent difficilement, ils glissent sur les moindres cailloux.

Si notre esprit voulait s'imaginer un lieu auguste, sur lequel Dieu se soit montré et où il ait dicté sa loi à ses créatures, c'est bien ainsi qu'il l'aurait rêvé. Que

la cime du mont en un jour de tristesse se trouve environnée de nuages, ou qu'au contraire ses sommets déchiquetés se détachent sur un ciel profond, le site est d'une religieuse grandeur.

En avançant davantage dans la plaine, qui descend par une pente très douce vers le sud, on aperçoit enfin le monastère de Sainte-Catherine.

Pour parvenir au couvent on passe d'abord près de grosses pierres qui marquent, raconte la tradition, les endroits où le veau d'or fut fondu, adoré, puis détruit.

Avant d'aller plus loin et d'en franchir la porte, voyons rapidement ce qu'est ce monastère et à quelle époque il remonte. D'après une tradition constante et excessivement ancienne, le couvent de Sainte-Catherine est construit sur l'emplacement du lieu où poussa le Buisson ardent et où Dieu apparut à Moïse ; depuis les premiers siècles du christianisme, il y a eu en cet endroit soit une chapelle, soit une église.

"Devant l'église il y a un jardin charmant avec une source excellente et abondante, c'est dans ce jardin qu'on voit le Buisson. Tout près, on montre l'endroit où Moïse s'arrêta quand Dieu lui dit : "Délie les cordons de ta chaussure..."

La première impression éprouvée en entrant dans le monastère, après avoir suivi le couloir sombre et contourné de l'en-



Une des portes sous lesquelles on passe pour gagner le sommet du Sinaï

trée, est si profondément étrange qu'il est difficile de l'exprimer: tout y est tellement vieux, tellement archaïque! Depuis des centaines d'années, dans la plus grande partie de l'enceinte, en beaucoup d'endroits, depuis plus de mille ans, rien n'a été changé.

Un grand cyprès, dont la croissance a été assurément bien lente, élève son panache d'un vert foncé, près du puits antique; c'est le seul témoin vivant de ces âges disparus; des moines l'avaient planté jadis en souvenir de leur pays natal et souvent, en venant puiser de l'eau, en laissant glisser la corde dans les sillons de la margelle, ils ont dû lever la tête d'un mouvement instinctif pour regarder sa cime avec mélancolie.

Ce monastère donne plutôt le sentiment d'être un conte de fée qu'une réalité, il est tellement désert, les religieux ne quittent guère leur chez eux pour aller aux offices; de temps en temps cependant une

porte millénaire en planches de palmier s'entr'ouvre, criant aigrement sur ses gonds de bois, un moine sort glissant bien plus qu'il ne marche, ayant autant l'air, avec sa longue barbe blanche et son dos voûté, d'un fantôme que d'un humain vivant; en passant il incline légèrement la tête, murmure, sans presque regarder, un bonjour à peine perceptible et disparaît dans une des ruelles couvertes tout sombre, une autre porte grinçant elle aussi se referme, l'apparition s'est évanouie.

Suivant un usage immémorial les religieux invitent les pèlerins à dîner pour le premier soir dans une grande salle blanche à la chaux, meublée de divans, ornée de chromolithographies. Le menu parfaitement suffisant est cependant des plus simples: soupe de gruau, oeufs frits, fromage blanc, amandes, thé et raki, liqueur faite d'eau-de-vie de dattes, parfumée d'anis.



Au sommet du Sinaï se voient les ruines d'une chapelle

La basilique de la Transfiguration, seule église de la forteresse, je ne parle naturellement pas de petites chapelles ou d'o-

ratoires disséminés à droite et à gauche, est située à peu près au centre du monastère.

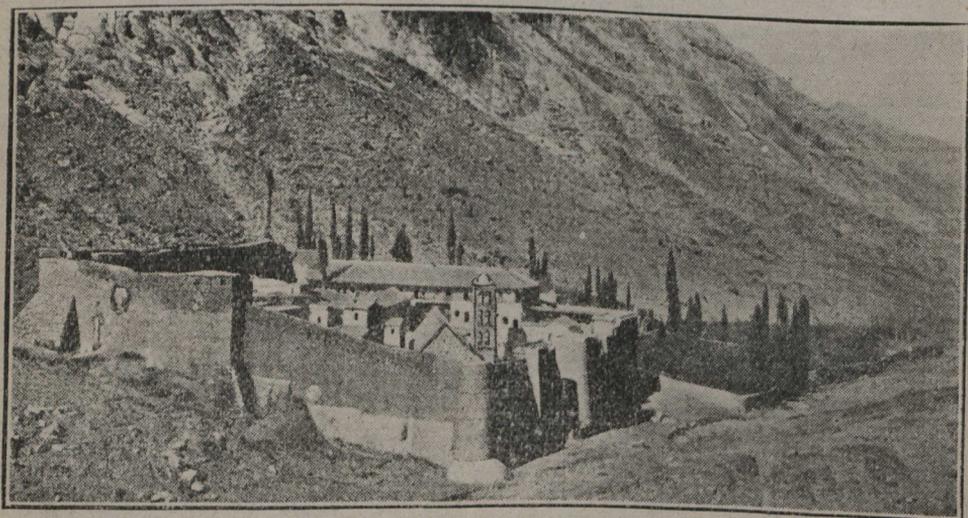
Pour y parvenir, en venant du puits qu'ombrage le grand cyprès, on passe sous un portique nouvellement restauré, puis on descend un escalier dont chacune des marches supérieures porte une lettre du mot "Jacobos".

De nombreuses chapelles entourent le vaisseau, elles sont dédiées à sainte Anne, aux saints martyrs du Sinaï, à saint Jac-

Car le lieu où tu es arrêté est une terre [sainte".

(Exode, III, 5.)

Les murs sont revêtus de briques de faïence qui, sans dater de la meilleure époque, produisent cependant un bel effet, grâce aux chatouillements de leurs reflets sous la lueur vacillante des lampes et du jour indécis qui y règne. au milieu de la chapelle, une plaque d'argent que recouvre un autel marque l'emplacement de



Sinaï, le Monastère de Sainte-Catherine, au pied de la Montagne Sainte. Vue prise du Nord-Est.—Cliché du P. Savignac.

ques, aux saintes Constance et Hélène, à saint Démétrius et saint Serge, sans parler de beaucoup d'autres dont il n'y a rien à dire de particulier, mais une d'elles mérite une mention toute spéciale, c'est celle du Buisson ardent, située en contre-bas, juste derrière l'abside et dans laquelle on ne peut pénétrer qu'après s'être déchaussé.

Dieu dit: "N'approche point d'ici;  
Enlève les sandales de tes pieds,

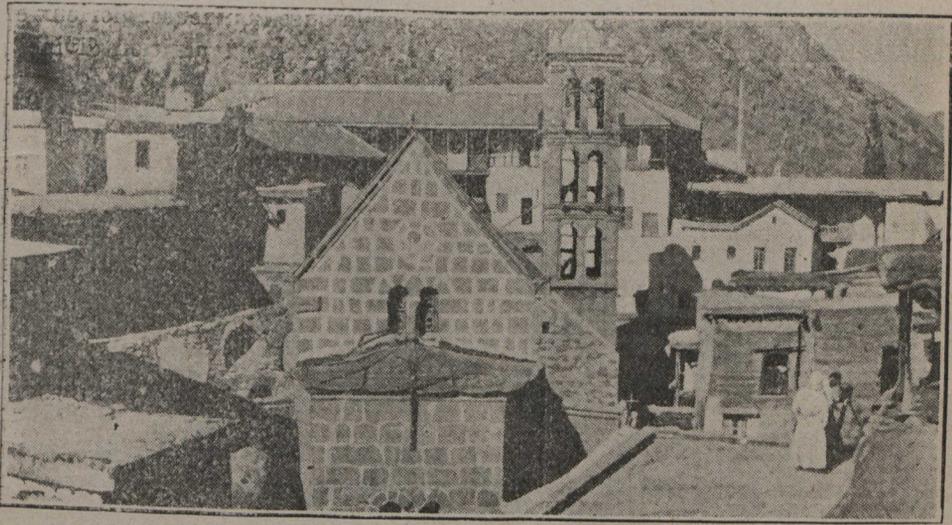
l'endroit où jadis poussa le Buisson. Un mystère peut-être encore plus grand que dans le reste de la basilique plane sur cette partie du sanctuaire; pour y parvenir, on passe sous des voûtes très sombres; de vieux tapis d'Orient jetés sur le sol amortissent le bruit des pas; on ne parle plus qu'à voix basse; les gestes du moine qui nous la fait visiter, sont plus lents, plus graves, plus recueillis; à peine ose-t-il lever les yeux; c'est en effet le lieu

très vénéré par excellence, le lieu où, dans l'antiquité des âges, Jehovah environné de flammes se montra à Moïse et lui ordonna de délivrer les Israélites opprimés sous le joug des Egyptiens. L'impression est profonde, mélangée de respect et d'une vague et inexplicable crainte.

Le trésor renferme de beaux vases sacrés, principalement un grand calice dont le décor est persan et une basilique sur son plateau, en vermeil, rehaussée d'émaux; cependant ce trésor a dû être si

fois le grand prêtre des Juifs.

Près du jardin se trouve un bâtiment servant de charnier; quelques squelettes d'évêques reposent dans leurs cercueils. L'un d'eux contient, dit-on, les restes de saint Stephanos, mort en 580; mais dans la salle voisine on voit méthodiquement rangés, là, des piles de tibias, plus loin, des monceaux de crânes. Ce sont les ossements de simples moines. Après un séjour de trois ou quatre années dans la terre leurs restes sont exhumés et viennent se



Le chevet de la Basilique et la Chapelle du Buisson Ardent

souvent pillé au cours des siècles par les Bédouins que les objets les plus anciens y font complètement défaut, les vêtements sacerdotaux fournissent quelques bons spécimens d'étoffes orientales des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les chapes de l'archevêque, particulièrement riches, sont bordées sur leur pesanteur de grelots d'argent, l'Eglise grecque, très conservatrice dans ses usages, a gardé cette ornementation en souvenir de ce que portait autre-

joindre à ceux de leurs prédécesseurs, dans cet endroit macabre. C'est la règle de l'ordre qui réclame cette promiscuité après la vie.

Le sommet du Sinaï passe généralement, nous l'avons dit, pour avoir été le lieu où Moïse reçut les tables de la Loi des mains de Jehovah. Un plateau d'une trentaine de verges de diamètre le couronne, et sur ce plateau s'élèvent les ruines d'une chapelle et d'une mosquée, buts suprê-

mes des pèlerins d'autrefois.

Des inscriptions arabes, grecques, arméniennes ont été gravées par eux sur les rochers environnants. En redescendant de ce point vers le monastère, on retrouve les vestiges d'habitations, les traces des jardins dont parle sainte Sylvie: "Là les religieux, selon leur propre initiative, font des plantations à côté de leurs oratoires ou de leurs cellules, et il tirent ainsi quelques productions de la terre..." Quelques pans de murs écroulés, quelques herbes sauvages indiquent aujourd'hui les lieux où vivaient jadis, dans une perpétuelle prière, ces pieux silencieux.

L'indéfinissable sentiment de désola-

tion, d'oppression, qui se dégage de la solitude du djebel Mouça, nous a suivis plus tard pendant nos marches sur les pistes poudreuses du désert. L'esprit ne peut se libérer du souvenir de ce passage de la Bible si puissant par sa simplicité: "Le mont Sinäi était tout fumant, parce que Jhovah y était dscendu au milieu du feu; la fumée s'élevait comme la fumée d'une fournaise et toute la montagne tremblait..." Et en évoquant son image, le pèlerin croit revoir la montagne de Dieu, non pas telle qu'elle est aujourd'hui, mais enveloppée, une autre fois encore, de la buée lumineuse, glorieux et terrible cortège de l'apparition divine.





## NOTRE FEUILLETON.

ROMAN COMPLET

# L'Etoile du Roi Boris

— o —

Par les fenêtres largement ouvertes, le soleil de juin entraînait dans la salle d'étude, grande pièce aux tentures claires, aux meubles faits d'un bois jaune pâle veiné de rose ; il glissait sur les livres et les cahiers couvrant la table de travail et venait éclairer la blonde chevelure bouclée et le beau visage du jeune roi d'Esthénie, appliqué à la solution d'un difficile problème de mathématiques.

Un calme absolu s'étendait aux alentours. Pendant ses séjours au château de Volaïna, le roi Boris — l'élève le plus studieux de son royaume, disaient les courtisans — venait toujours travailler dans ce pavillon placé à la lisière du parc, près de la forêt qu'il aimait passionnément. Ce jeune souverain de seize ans était déjà remarquablement instruit et montrait un précoce sérieux, qui ne nuisait aucunement, d'ailleurs, à la gaieté de son âge dans l'intimité de la famille et avec ses compagnons de jeu.

Dans la pièce voisine, le gouverneur de Sa Majesté le général Doubrekto, se plongeait dans la lecture d'un récent traité

de tactique militaire. Tout à l'étape d'une palpitante question stratégique, il en oubliait son royal pupille, dont le temps de récréation avait sonné depuis quelques instants.

Mais le jeune souverain venait de résoudre victorieusement le problème donné, et, levant les yeux sur le cartel pendu en face de lui, il s'avisait qu'il était temps d'aller changer de vêtements pour la promenade à cheval projeté avec ses amis.

Il ferma ses cahiers et se leva vivement. Le soleil, mauvais courtisan, vint le frapper au visage, l'obligeant à baisser les yeux, ces grands yeux noirs si beaux et si fiers, mais si doux aussi lorsqu'il le voulait, qui avaient pris le cœur de ses sujets et faisaient dire à un vieux soldat complimenté par lui sur une action d'éclat : "Pour un regard de mon petit roi, j'en ferai bien encore à la douzaine !"

Il s'avança sur la galerie de bois, en guirlandée de roses, qui surplombait un creux bordant la forêt, très peu fréquenté en dehors des gardes forestiers et

des bûcherons. Un bruit de voix arrivait aux oreilles du roi : organe cassé, chevrotant, et timbre enfantin d'une harmonieuse douceur.

Boris se pencha un peu... A l'orée d'un sentier se tenait une vieille femme courbée, lamentable, vêtue de haillons. A terre, près d'elle, avait glissé un sac lourdement rempli, à en juger par l'apparence. En face de la pauvre venait de s'arrêter une petite fille d'une dizaine d'années, vêtue d'un sarrau bien blanc. Son délicieux visage au teint rosé, encadré de superbes boucles brunes, exprimait une ardente compassion, sa voix tremblait d'émotion en demandant :

—Alors, pauvre femme, vous n'avez plus rien, rien du tout pour nourrir vos petits-enfants?

—Rien absolument, ma petite demoiselle ! Une bonne âme, pas bien riche elle-même, m'a remis un papier me donnant droit à aller chercher à la ville un sac de pommes de terre. J'en viens... mais c'est trop lourd pour moi, je ne peux pas continuer!... Et pourtant, mes petits m'attendent, ils ont faim... Je vais essayer encore...

Elle se penchait, tentait de soulever le sac... Les petites mains de l'enfant essayèrent de l'aider. Mais leurs forces réunies n'étaient pas suffisantes encore...

La pauvre, avec un gémissement navrant, laissa retomber sur le sol le fardeau trop pesant.

—Il faudra donc le laisser là!... Et que mangeront mes petits?... O Vierge secourable, ayez pitié de nous! s'écria la malheureuse en joignant les mains.

Inconsciemment, l'enfant avait fait le même geste...

—Oh! si j'avais seulement un peu d'argent!... Mais je n'ai rien... rien du tout! dit-elle avec désolation.

Son regard, en se levant machinalement, tomba sur la galerie, il vit le jeune homme accoudé à la balustrade et paraissant écouter et regarder avec attention... Les grandes prunelles d'un bleu sombre, où rayonnaient une douceur ravissante et l'impulsion d'une idée soudaine...

L'enfant s'avança et, tendant son petit tablier d'un mouvement spontané et charmant :

—La charité, s'il vous plaît ! dit-elle d'un ton de prière, qu'accentuait l'expression suppliante, irrésistible de son regard.

Le roi sourit, sa main se glissa vivement dans sa poche et saisit son porte-monnaie. Avec adresse, il se mit à lancer une à une, dans le tablier de l'enfant, toutes les pièces d'or qu'il contenait...

—Oh! tout cela!... tout cela!... balbutia la petite fille étouffée par la joie.

Elle prit les pièces et les mit dans les mains de la vieille femme qui regardait, ébahie...

—Pour moi?... pour moi?... murmura la pauvre.

—Oui, pour vous! Maintenant, vos petits-enfants auront du pain, grâce à ce monsieur si bon...

Et, levant de nouveau vers la galerie la plus délicieuse candeur, brillèrent sous son regard radieux, elle dit avec un ravissant sourire :

—Merci, oh! merci, Monsieur! Que Dieu vous bénisse.

Boris étendit la main, il cueillit une des roses pourpres qui ornaient la galerie et la lança, si adroitement, qu'elle vint se planter dans les boucles brunes de l'enfant.

—Priez pour le roi, petite colombe! dit-il avec un sourire ému.

L'enfant eut un mouvement de recul, son visage s'empourpra...

—Le roi... Est-ce que vous êtes?...

—Mais oui, le roi lui-même, très heureux de s'être trouvé là pour venir en aide à une de ses sujettes dans la peine... Eh bien! vous voilà tout émotionnée, petite fille! Vous feriez-vous peur, par hasard?

Il riait gaiement en se penchant entre le feuillage des rosiers.

L'enfant joignit les mains.

—Peur? Oh! non, vous êtes trop bon pour cela!... Et je suis si contente de connaître le roi!

—Vraiment! Pourquoi donc, enfant?

—J'avais entendu dire qu'il était si beau, si aimable et si bon!... Et je vois bien maintenant que c'est la vérité!

Les flatteries de toutes sortes n'avaient jamais manqué au jeune souverain, mais aucune ne lui avait causé un plaisir comparable à ce naïf compliment échappé à la bouche sincère de cette enfant aux regards lumineux, timidement admiratifs.

—Merci, petite fille, dit-il en riant. Et vous, qui êtes-vous?

—Je m'appelle Héléni, j'habite à la lisière de la forêt, dans une petite maison qu'on appelle la Maison-aux-Lilas.

—Héléni!... Etes-vous de race grecque?

—Oui, mon grand-père est Grec, mon oncle Hippias et ma tante Léniô aussi.

—Vous n'avez plus vos parents?

—Non, je suis orpheline, depuis longtemps, car je ne les ai pas connus, dit-elle avec mélancolie.

—Pauvre petite!... Eh bien, quand je passerai à cheval du côté de votre maison, je m'arrêterai et vous me présenterez à votre famille. Ma mère est Grecque, et j'aime beaucoup ses compatriotes.

—Je vais prier Notre-Dame de la Victoire pour Votre Majesté, dit l'enfant avec élan.

—Oui, priez pour moi, un roi en a plus besoin que tout autre... Et que demanderez-vous à Notre-Dame, petite Héléni?

Quelques secondes, l'enfant réfléchit, son regard étonnamment profond levé le jeune souverain.

—Qu'elle garde le roi tel qu'il est maintenant, répondit-elle d'un petit ton grave.

—C'est aussi la prière de ma mère, dit le roi avec émotion. Merci, Héléni, et au revoir.

Elle exécuta une délicieuse petite révérence et s'éloigna dans un sentier de la forêt, suivie des yeux par Boris.

—Quel merveilleux rayonnement a ce regard d'enfant! murmura-t-il pensivement. "Ses yeux sont des étoiles, ils dirigent, à travers le monde pervers, le voyageur solitaire," comme le dit si bien notre grand poète national... Cette petite Héléni doit avoir une âme ravissante.

—Votre Majesté oublie-t-elle sa promenade à cheval? dit la voix sonore du général Doubreckto qui apparaissait derrière le roi.

Une fugitive contraction d'impatience passa sur le visage songeur de Boris.

—Non, non, j'y pense, général!... Alions! dit-il, en se détournant pour entrer dans le pavillon.

Le long du sentier de la forêt, Héléni s'en allait d'un petit pas pressé. Entre ses doigts, elle tenait sa rose pourpre sur laquelle son regard s'abaissait de temps à autre. Elle était toute joyeuse, la petite Héléni, d'avoir vu enfin le roi Boris. Depuis un an que ses parents, quittant la Grèce, étaient venus habiter ici, elle avait plusieurs fois, en accompagnant sa tante au village pour faire les provisions, entendu parler du jeune souverain si cher à ses sujets. Son imagination enfantine l'a-

vait aussitôt paré de tous les charmes, de toutes les bontés et, chose rare, elle n'avait pas été déçue tout à l'heure. Le roi Boris venait de conquérir un dévouement de plus.

Et il n'était pas à dédaigner le dévouement de cette petite âme d'enfant, ardente, énergique et exquisement douce à la fois, comprimée dans la froide atmosphère de sa famille, où seule sa tante Lénîô mettait un peu de tendresse, presque en cachette, car Stéphanos Ericlès, le grand-père, et son fils Hippas, figures étranges et dures, ne permettaient pas en leur présence ce qu'ils appelaient de ridicules sensibleries.

Pour Héleri, ceux-là étaient des êtres mystérieux et effrayants. Ils parlaient généralement entre eux une langue inconnue et s'absentaient fréquemment, jamais ensemble. Ils écrivaient beaucoup, recevaient de nombreuses lettres et s'enfermaient souvent dans une grande pièce que Stéphanos appelait son laboratoire et où il y avait toutes sortes d'objets bizarres.

—Grand-père est un savant, et il aime beaucoup à s'occuper de chimie, avait répondu tante Lénîô aux questions de l'enfant.

Tante Lénîô tremblait devant son beau-père et son mari. Souvent faible et malade, elle se renfermait strictement dans ses devoirs de ménagère, pleurant et priant en secret, car Stéphanos et Hippas interdisaient à la pauvre femme toute pratique de sa religion.

Un jour — Héleri venait d'avoir sept ans — Lénîô, l'attirant entre ses bras, avait murmuré à son oreille :

—Petite chérie, je t'ai baptisée secrètement, je vais t'apprendre la religion, car je ne veux pas porter cette responsabilité devant Dieu. Mais n'en parle jamais,

mon Héleri, car je ne sais ce qu'il adviendrait de nous !

Héleri, précocement sérieuse, avait compris, et jamais un mot n'avait pu faire penser aux farouches athées que l'enfant croissait chaque jour dans la piété, que sa petite âme s'imprégnait avec délices des vérités évangéliques.

Depuis que les Ericlès habitaient la Maison-aux-Lilas, Héleri, au cours des promenades qu'elle faisait aux alentours, ou des courses en compagnie de sa tante, était entrée souvent à la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, située en pleine forêt proche le château royal. Elle aimait d'une particulière affection ce vieux petit sanctuaire, bâti par la piété d'un souverain d'Esthénie, et religieusement entretenu par ses successeurs. L'âme d'Héleri s'épanouissait avec délice devant l'antique statue de la Vierge, toujours entourée de fleurs par les soins de

la reine Marie, mère du jeune souverain

C'était vers la chapelle qu'Héleri se dirigeait en ce moment. Elle ne voulait pas tarder à remplir la promesse faite au roi.

A travers l'épais feuillage des arbres centenaires, le soleil passait en flèches brillantes qui venaient frapper les murs noirâtres et le petit porche orné de délicates sculptures. Autour, une haie s'élevait, couverte de chèvrefeuille superbe dont la pénétrante senteur embaumait l'air. Une impression de paix ravissante saisissait l'âme devant ce sanctuaire solitaire, au milieu de ce silence à peine troublé par de légers cris d'oiseau.

Héleri, au passage, cueillit une branche de chèvrefeuille, puis elle entra, lentement, recueillie déjà dès le seuil.

La chapelle était vide. Devant le tabernacle de pierre sculptée, une lampe brillait, annonçant que l'Hôte divin était là.

Pendant les séjours très fréquentés de la famille royale à Volaïna la messe était dite ici chaque jour par un des aumôniers de la cour.

Héléni alla s'agenouiller devant la balustrade de pierre grisâtre, elle joignit ses petites mains et leva les yeux vers la statue qui souriait là-haut en étendant les bras vers ses pauvres enfants de la terre.

Au-dessus, sur une plaque de marbre, étaient inscrits ces mots :

“ Il n'y a pas, pour un être humain, de plus glorieuse victoire que celle qu'il remporte sur lui-même en réprimant ses défauts et ses instincts mauvais... ”

Et la petite Héléni, dans sa simplicité d'enfant chrétienne et précocement réfléchie, trouva la plus utile prière à faire pour l'adolescent déjà chargé du lourd fardeau du pouvoir :

—Notre-Dame, faites que le roi reste bon et pieux comme il est aujourd'hui, et qu'il rende son peuple très heureux.

Elle se releva, fit une génuflexion et se détourna... Son regard tomba sur les prie-Dieu royaux disposés en avant, près de la balustrade. D'un mouvement spontané, elle posa sur l'appui de celui du roi la branche de chèvrefeuille qu'elle tenait à la main.

En Esthénie, le chèvrefeuille signifie : dévouement silencieux.

...Et maintenant, elle s'en allait d'un pas hâtif vers le logis où tante Léniô l'attendait, peut-être inquiète de son absence prolongée.

En dix minutes, elle était à la Maison-aux-Lilas, petite bâtisse noirâtre et presque croulante où Stéphanos Erielès s'était installé l'année précédente avec les siens, un peu en camp-volant.

Devant la porte encadrée de lierre se tenait debout, le cigare aux lèvres, un homme de haute taille, au visage fort

beau en dépit des rides profondes qui le creusaient, à la chevelure longue, d'un noir intense, semée de fils d'argent.

Comme l'enfant passait près de lui, il abaissa vers elle des yeux sombres, très durs et d'une acuité singulière. Se regard tomba sur la rose qu'Héléni serrait précieusement entre ses petits doigts...

—D'où vient cette fleur? demanda-t-il d'un ton bref.

Timidement, elle leva les yeux vers lui.

—Grand-père, c'est le roi qui me l'a donnée.

—Le roi!

Stéphanos avait bondi une effrayante expression de fureur bouleversait son visage... Il saisit brutalement, entre ses doigts nerveux, le frêle poignet d'Héléni.

—Où l'as-tu vu?... Que lui as-tu dit?...

Tremblante de terreur, elle résuma d'une voix entrecoupée par l'effroi et par la douleur que lui causait la rude pression des doigts de son aïeul, la petite scène qui s'était déroulée dans la galerie du pavillon du Volaïno... Pâle, les dents serrées, les traits durement contractés, Stéphanos l'écoutait...

Quand elle eut fini, il saisit la rose, la jeta à terre, la piétina furieusement...

—Qu'il soit écrasé, anéanti ainsi, lui et toute la race des tyrans oppresseurs des peuples! rugit-il d'une voix rauque. Et pour toi...

Il saisit l'enfant par le bras, la secoua violemment et l'envoya rouler à terre. Une singulière expression de triomphe étincelait dans son regard... Il tourna brusquement les talons et rentra dans la maison.

Un long moment, la petite Héléni demeura tout étourdie, étendue sur le sol. Elle put enfin se relever et demeura un instant immobile, la poitrine soulevée de sanglots.

Son regard tomba sur la pauvre chose écrasée, méconnaissable qui avait été la rose du roi Boris. Elle se laissa tomber à genoux, prit ces débris informes et les porta à ses lèvres...

—Pardon, pardon! murmura-t-elle en pleurant.

Et, sur la pauvre rose, tombèrent les larmes amères de l'enfant dont le coeur délicat venait d'être profondément meurtri par la révélation d'une haine farouche.

\* \* \*

Sur la route de Volaina à Miclesz, le capitaine du royaume d'Esthénie, une jeune fille avançait d'un pas vif, malgré le soleil dont les rayons déjà brûlants inondaient la voie superbe, une des mieux entretenues du royaume en raison des voitures et automobiles de la cour et des riches habitants de Miclesz qui la sillonnaient constamment.

Aujourd'hui, cependant, elle était presque déserte. A peine, de temps à autre, la jeune fille avait-elle croisé une charrette de paysan ou un équipage élégant se dirigeant vers la ville.

Tout en marchant, elle laissait errer son regard pensif vers les sous-bois doucement éclairés bordant la route... Et pour qui avait vu une fois les prunelles magnifiques de la petite Héléni Ericlès, il n'y avait pas à se méprendre sur la personnalité de cette jeune fille, dont le délicat visage aux traits purs, au teint blanc légèrement rosé, s'abritait sous la mantille de voile noir des paysannes esthéniennes.

Depuis trois mois, les Ericlès étaient revenus dans cette Esthénie si brusquement quittée huit ans auparavant... Pendant ce laps de temps, ils avaient constamment habité la France. Héléni avait été placée dans une pension dirigée par une Russe

entièrement dévouée aux idées révolutionnaires qui semblaient chères à Stéphanos Ericlès et à son fils. La foi, les enseignements déposés par Lénio dans l'âme de sa nièce semblaient donc devoir courir de grands risques.

Mais Dieu veillait sur cette petite âme qui s'était donnée à lui, et il se produisit cette chose étrange : Fedora Nalischine, dont l'âme bonne et droite avait été exaltée par des théories idéalistes dont elle n'apercevait pas le danger, subit très vite le charme irrésistible de sa petite élève, et ce fut l'enfant qui amena vers la vérité cette femme de trente ans, égarée par l'extrême sensibilité de son coeur.

Une affection profonde s'était formée entre elles. Fedora traitait Héléni comme une enfant très chère, et des larmes coulèrent le jour où la jeune fille dut quitter la pension Nalischine pour rentrer chez ses parents.

Hippias Ericlès était mort peu de temps auparavant, d'une façon mystérieuse, au cours d'un de ces voyages que lui ou son père accomplissaient fréquemment. Stéphanos était plus que jamais bizarre et sombre et demeurait des journées entières au dehors. La gêne était grande au logis, car Lénio avait deux enfants à élever. La jeune femme, toujours souffrante, essayait d'augmenter les maigres ressources du ménage par des broderies grecques dans lesquelles elle excellait, et Héléni avait dû aussitôt utiliser, en donnant des leçons, l'instruction très complète reçue à la pension Nalischine.

Un jour, Stéphanos quitta Paris sans prévenir les deux femmes. Huit jours plus tard, elles recevaient un court billet leur enjoignant de venir le retrouver à Miclesz. Habitues à ces singulières façons d'agir, elles avaient obéi. Lénio avec sa résignation habituelle, Héléni avec un se-

cret contentement de retourner dans cette Esthénie si précipitamment quittée après cette scène dont le souvenir lui était demeuré toujours vivant, aussi vivant que celui du jeune souverain qui lui avait dit :

—Priez pour le roi, petite colombe.

De Miclesz Stéphanos les avait conduites immédiatement au logis retenu par lui. C'était une pauvre bicoque, située dans la forêt de Volaina, assez loin du village. Le vieillard s'était réservé une pièce où lui seul entraît, et dont il retirait soigneusement la clef lorsqu'il s'éloignait. Il y passait des journées entières, occupé sans doute à des manipulations chimiques, ainsi qu'en témoignaient ses mains et ses vêtements.

La vie était pénible pour les pauvres femmes. Lénio étant incapable d'aller faire les provisions au village, Héléni devait remplir seule cette tâche. Les maigres ressources s'épuisaient, et Stéphanos, toujours en proie à de sombres rêveries, répondait durement aux demandes des deux femmes :

—Je n'ai plus d'argent. Arrangez-vous comme vous pourrez.

Il fallait aviser à trouver de quoi vivre... Héléni était allée un jour à Miclesz, emportant des échantillons des broderies de Lénio, elle avait réussi à se procurer de l'ouvrage, et maintenant les deux femmes brodaient, brodaient sans relâche.

Aujourd'hui, Héléni rapportait sa tâche. Par économie elle s'en allait à pied, au lieu de prendre le tramway électrique qui desservait la forêt et le village de Volaina. Elle était bien un peu lasse, mais la perspective de toucher tout à l'heure quelque argent lui donnait du courage.

D'ailleurs, la ville était atteinte. Par un boulevard bordé de belles demeures, Héléni gagna le magasin qui lui avait remis les broderies à exécuter.

Il y avait aujourd'hui, dans la ville, une grande animation. Des groupes de piétons, des voitures, des cavaliers circulaient, nombreux et pressés, se dirigeant tous dans le même sens... vers quelque fête, sans doute. Dans sa solitude, Héléni n'était au courant de rien.

Les broderies ayant agréé à la patronne du magasin, on en confia d'autres à la jeune fille, et, satisfaite de ce résultat, elle se dirigea vers le centre de la ville, pour une amulette indispensable : des souliers pour le petit Hélos qui marcherait bientôt nu-pieds.

Décidément, il y avait quelque cérémonie d'importance. Sur la place du Palais, la foule formait la haie, maintenue par un cordon de troupes à pied. Devant la résidence royale deux pelotons de cuirassiers et de dragons rouges étaient rangés, la lance baissée vers la terre.

—Qu'y at-il donc? demanda à un bourgeois qui passait un étranger, un Français à en juger par son accent.

—Le roi revient d'inaugurer le grand hospice pour les vieillards indigents, Monsieur, répondit l'Esthénien en saluant.

Devant les yeux d'Héléni passa soudain la vision du jeune souverain si charmant et si bon pour lequel, chaque jour, elle n'avait jamais manqué de répéter sa naïve prière d'enfant. Il lui venait un irrésistible désir de le revoir... Et c'était chose facile de se mêler à cette foule qui attendait son roi pour l'acclamer et lui lancer des fleurs, selon la gracieuse coutume esthénienne.

Elle se trouva placée près du Français et du bourgeois esthénien qui continuaient de causer fort amicalement. Le sujet du roi Boris demandait :

—Vous ne connaissez pas notre souverain, Monsieur? z

—Pas autrement qu'en photographie.

Cela m'a suffi pour désirer le voir réellement, et je me félicite d'être si bien tombé en arrivant aujourd'hui à Michesz... Il est extrêmement aimé, n'est-ce pas ?

— Ses sujets en sont tous, Monsieur ! Vous allez voir qu'il y a de quoi... Il ne nous cause qu'un chagrin, voyez-vous, c'est de ne pas se décider à choisir une reine.

— Il est encore fort jeune, et il a le droit d'être difficile.

— Mais il faut songer à l'avenir de la monarchie, Monsieur !... Cependant, ses conseillers et ses ministres n'osent plus effleurer ce sujet, depuis le jour où il leur a répondu, avec un certain air qui n'invitait pas à la réplique, paraît-il : "Ceci me regarde, Messieurs. Lorsque j'aurai choisi, je vous en ferai part."

— Eh ! il ne se laisse pas conduire, votre jeune roi.

— Non, il a beaucoup de volonté, unie à une très haute intelligence et à un jugement d'une rare sûreté. C'est un esprit très sérieux et un cœur très bon. Voilà pourquoi nous l'aimons tant, et nous le respectons... Oui, Monsieur, nous le respectons profondément, car ce jeune roi si beau, si admiré, est demeuré tel que nous pouvons sans réserver le donner en exemple à nos fils... Oui, nous sommes heureux d'avoir un tel souverain, et nous prions Dieu qu'il nous le conserve longtemps pour le bonheur de l'Esthénie.

Au loin retentissaient des acclamations. L'Esthénien annonça :

— Voilà Sa Majesté qui sort de la rue Royale. J'aperçois les lanciers de l'escorte... Vous allez juger de l'enthousiasme des Esthéniens pour leur jeune roi.

Sur un bref commandement, les dragons avaient redressé leurs lances, les cuirassiers mettaient au clair leurs sabres qui étincelèrent sous le soleil inondant la

place...

Entre la haie des soldats d'infanterie, prêts à porter les armes, passèrent les lanciers blancs de la garde, arme d'élite qui s'était toujours distinguée par sa bravoure sur les champs de bataille et jouissait, à ce titre, de l'honneur d'escorter le souverain. Les vivats éclataient, les hommes agitaient leurs chapeaux, les femmes jetaient des fleurs...

Héléni, très émue, se pencha un peu... Le roi s'avancait à cheval, très svelte, très élégant dans la coquette tenue des husards de la Reine : culotte blanche, dolman bleu pâle à col de soie blanche, kolbach blanc orné d'une aigrette retenue par une agrafe de diamants. Les fleurs lancées par des mains adroites, voltigeaient au-dessus de lui sans jamais le toucher, effleurant seulement parfois sa coiffure à laquelle il portait souvent la main, d'un geste charmant, pour répondre aux acclamations. Ses grands yeux noirs brillaient, son beau visage un peu fier s'éclairait d'un sourire très doux devant cette allégresse de son peuple.

Il allait passer... Héléni, un peu poussée par ses voisins, tourna légèrement la tête. Son regard tomba sur un homme debout près d'elle, grand gaillard barbu, vêtu, malgré la chaleur, d'une longue houppelande fanée, dans la poche de laquelle il tenait sa main enfoncée. Héléni vit soudain son bras remuer imperceptiblement, elle eut, dans un éclair, l'intuition de ce qui se préparait... Sa main, d'un geste plus prompt que la pensée, saisit le bras de l'homme au moment où il s'élevait brusquement et s'étendait dans la direction du roi. Une violente détonation retentit... Mais, par suite du mouvement d'Héléni, l'arme avait été tirée en l'air, personne n'était atteint.

La foule, avec des cris de fureur, se

jeta sur le misérable. Héléni en profita pour s'éloigner sans avoir été remarquée. Le coeur bondissant d'émotion, elle s'en alla d'un pas hâtif vers Volaina, oubliant les souliers du petit Hélos. Son âme, en un hymne de reconnaissance, s'élevait vers Dieu, le remerciant de lui avoir permis de sauver le roi.

Elle eut un long frisson d'horreur en pensant au crime qui avait été prêt de se perpétrer. Il s'en était fallu de si peu qu'elle vît tomber, traîtreusement atteint, le jeune souverain qui passait si charmant, si heureux, si plein de confiance au milieu de son peuple!

Toute aux pensées qui remplissaient son esprit, elle fit, sans songer à la fatigue, le trajet de Michelsz à leur pauvre demeure. Elle ne parla pas à sa tante de ce qui venait de se passer. Lénio, de plus en plus souffrante, éprouvait de pénibles émotions pour les plus insignifiants détails. D'ailleurs Héléni, par un sentiment naturel à son âme modeste, voulait que son intervention demeurât à jamais inconnue.

Elle se mit à vaquer à quelques soins de ménage, tandis que Lénio, assise devant la porte, faisait réciter une leçon à Joannis, son fils aîné, frère garçonnet au regard pensif. Stéphanos était parti depuis plusieurs heures, il ne rentrerait sans doute que pour le dîner...

Mais non, voici que son pas retentissait au dehors... Il entra brusquement, les traits crispés, les yeux luisants de fureur. Tout droit, sans paraître voir Héléni, il se dirigea vers sa chambre... Il fallait qu'il fût en proie à quelque terrible émotion, car il oubliait de pousser complètement la porte...

Et sa voix, tremblante de fureur, s'éleva soudain...

—Manqué!... Misérable maladroît!

Une arme merveilleuse!... Il faudra donc que ce soit moi qui aie raison de ce Boris maudit!

Héléni chancela, livide, ses mains tremblantes saisirent au hasard l'appui d'un meuble...

Non, c'était trop horrible, cela!...

En se soutenant à peine, elle gagna l'humble réduit qui lui servait de chambre, elle se laissa tomber à genoux et, prosternée sur le sol, elle laissa échapper ce cri de son coeur déchiré:

—Mon Dieu, pardonnez-lui!... et sauvez le roi!

\* \* \*

Alors commencèrent pour Héléni des jours d'inénarrables tortures, d'incessante surveillance sur son aïeul. Elle l'avait toujours connu bizarre, elle le savait imbu d'idées révolutionnaires; mais, tout en souffrant douloureusement de le voir en cet état d'esprit, elle pensait qu'il était du nombre de ces théoriciens qui se contentent de discourir beaucoup en s'arrêtant soigneusement au seuil dangereux de la propagande par le fait.

Et voici qu'elle apprenait que cet aïeul était un criminel, le complice, sinon l'instigateur de celui qui avait tenté de tuer le roi d'Esthénie!

Héléni avait déjà beaucoup souffert en sa vie, mais jamais elle n'avait enduré semblables déchirements. Savoir menacée à chaque instant, par quelque lâche attentat, l'existence du jeune souverain pour lequel elle eut donné la sienne sans hésitation, et ne pouvoir le prévenir parce que le criminel était... son grand-père!

Elle n'avait de refuge et d'espoir que dans la prière. Son âme torturée se répandait chaque jour devant la Reine du ciel et de ces entretiens célestes, elle sortait

un peu réconfortée, un rayon d'espoir au fond du cœur.

Les nuits se passaient dans une veille anxieuse. Sans cesse elle prêtait l'oreille aux moindres bruits... Et en quinze jours, elle avait tellement changé que Léniô lui disait avec inquiétude :

— Mais tu es malade, Héléni, ma pauvre chérie !

Un soir, vers onze heures, elle perçut au dehors comme un pas léger. Elle ouvrit doucement sa fenêtre, pencha la tête. Oui, quelqu'un s'en allait...

Elle passa par-dessus la fenêtre, fort basse, et, avec une légèreté incomparable, elle se mit à suivre la grande forme maigre, bien reconnaissable... Celle-ci se dirigeait vers le pavillon du parc royal, le pavillon du roi Boris...

Bientôt, le petit bâtiment apparut. Ses fenêtres ouvertes laissaient voir une pièce brillamment illuminée, au milieu de laquelle, près d'une table garnie de coupes et de bouteilles de champagne, se tenait le roi, en tenu d'officier des dragons rouges, et entouré d'un groupe nombreux de jeunes officiers en éblouissants uniformes des différentes armes. Souriant, la coupe en main, il semblait leur adresser une allocution, et sa voix vibrante parvenait jusqu'aux oreilles d'Héléni...

Stéphanos s'avança jusqu'à la base du pavillon, il se pencha et parut déposer un objet... Héléni, dont le cœur se crispait sous l'empire de l'épouvante et de l'horreur, allait s'élancer... Mais déjà Stéphanos s'éloignait à grands pas...

Alors elle se jeta en avant, elle saisit l'inférial engin, elle s'enfuit au hasard dans la forêt, sans songer qu'elle portait la mort sur elle, qu'un rien pouvait amener l'explosion et faire d'elle un amas de débris sans nom. Elle déposa la bombe au pied d'un arbre, et vacillant sur ses jam-

bes tremblantes, elle revint vers le logis, sans savoir comment elle avait pu retrouver son chemin.

Quelques minutes plus tard, une formidable explosion avait lieu dans la forêt et se répercutait jusqu'au pavillon où le roi réunissait ce soir-là la récente promotion de l'Ecole militaire.

Le lendemain, un garde forestier découvrit les débris de la bombe... Mais toutes les recherches ne purent faire connaître qui l'avait portée là, et dans quel but.

Héléni, après une nuit passée dans un véritable martyre moral, augmenté par un terrible ébranlement nerveux, avait tenté de se lever vers le matin. Mais, malgré toute son énergie, elle était retombée brisée... Et, Léniô, très inquiète l'obligea à demeurer couche toute la journée, en déclarant qu'elle était forte aujourd'hui et qu'elle pourrait s'occuper de tout.

Héléni ne sut donc pas quel effet avait produit sur Stéphanos la nouvelle de l'avortement de l'épouvantable attentat... Mais elle le vit le lendemain plus sombre que jamais, qui s'enfermait dans la petite chambre où — Héléni le savait maintenant — se préparaient les engins de mort.

... Et l'atroce surveillance recommença.

La jeune fille tremblait chaque fois qu'elle devait aller au village renouveler les provisions. Pendant ce temps, le malheureux pouvait mettre à exécution l'affreux projet qu'il n'avait certainement pas abandonné.

Une après-midi, en sortant de chez le boulanger elle entendit une femme qui disait à sa voisine :

C'est aujourd'hui que le roi va à Ghiltena pour la fête des Fleurs. Vous n'êtes pas allée voir ça, Nathalie?

— Je n'ai pas su, ma petite ne va pas bien aujourd'hui. C'est dommage, car la fête sera magnifique, et puis il y aura le

grand-duc de Livonie et sa fille que l'on dit si belle et qu'on voudrait marier à notre roi. On les verra de tout près, car le roi n'a voulu qu'une petite escorte, malgré l'avis de son entourage qui redoute toujours les attentats.

Une épouvantable angoisse saisit Héléni. Stéphanos devait être à l'affût de toutes les occasions favorables... S'il allait saisir celle-ci!...

Les commissions n'étaient pas terminées, mais peu importait! Héléni s'en allait, courant, haletante....

Sur le seuil du logis, Joannis et Hélos jouaient paisiblement.

—Est-ce que... grand-père est sorti?

—Oui, il vient de partir à l'instant, dit Joannis. Il avait mis sa grande pèlerine comme s'il faisait froid :

O ciel! ses pressentiments ne l'avaient pas trompée !

Sans une hésitation, elle repartit, cette fois dans la direction de la station du tramway électrique. Stéphanos avait dû aller à pied, il fallait qu'elle arrivât avant lui, qu'elle l'attendît au débouché de la route de Volaïna à Miclesz... Là, que ferait-elle, que dirait-elle, elle ne le savait. Peut-être, dans sa fureur, la tuerait-il... Mais elle tenterait tout pour éviter l'horrible chose qui se préparait.

Hélas! il avait dû prendre quelque chemin détourné... En vain, Héléni attendit un long moment... Alors, frissonnante, la tête perdue, elle s'en alla vers la ville...

Tout y paraissait tranquille. Les habitants allaient et venaient, très calmes, dans la sérénité de cette belle après-midi très ensoleillée...

Oh! ce soleil, quelle ironie! Tout à l'heure, ses rayons radiieux éclaireraient un spectacle d'horreur...

Dans l'esprit d'Héléni passa soudain la vision du jeune roi si beau, souriant et

heureux de l'allégresse de son peuple et puis...

O vision épouvantable !

Elle s'arrêta, à bout de force, près d'un magasin... Et tout à coup, elle porte la main à son front en étouffant un gémissement...

Une détonation, assourdie par la distance, venait de retentir.

Le crime était accompli.

Elle demeurait là, sans pensée, le visage machinalement tourné vers la devanture où s'étaient étalées d'artistiques photographies. Au milieu se voyait celle du roi, entouré de sa mère et de ses soeurs. C'était un charmant tableau d'intérieur, image exacte de l'affection très tendre qui unissait les membres de la royale famille.

Le geste d'un malheureux exalté venait d'anéantir ce tranquille bonheur et de jeter la douleur dans l'âme de tout un peuple.

Cependant, les habitants qui circulaient toujours ne semblaient pas s'émouvoir de la détonation. Ils croyaient sans doute à quelque manifestation d'allégresse, non inscrite sur le programme...

Soudain, un galop de cheval retentit. Un officier des lanciers de la garde apparut, très pâle, sans coiffure...

—Qu'y a-t-il, Nicolzi? s'écria un lieutenant de cuirassiers qui s'en allait paisiblement à pied, et passait en ce moment près d'Héléni.

Le lancier, d'un mouvement nerveux, arrêta son cheval.

—Une bombe lancée contre le roi... Sa Majesté et la famille royale ne sont pas atteints... Mais plusieurs officiers et soldats sont morts, d'autres grièvement blessés...

Instantanément, l'officier était entouré par un groupe haletant...

—Les noms?... les noms?!

—On ne sait encore... le roi, avec son courage ordinaire, dirige lui-même les secours... C'est une chose affreuse à voir...

—A-t-on arrêté le misérable?

—Oui... la foule l'avait à moitié assommé... C'est un vieillard, encore inconnu...

Il repartit au galop.

Héléni, dans un moment d'ardente reconnaissance, avait joint les mains vers le ciel. Elle n'avait d'abord saisi que cette nouvelle : le roi était sain et sauf...

Puis une atroce douleur la mordit de nouveau au coeur à la pensée des malheureuses victimes, des deuils affreux qui allaient résulter du crime de son aïeul...

Et lui était arrêté, blessé sans doute par la foule furieuse, mort peut-être... Et s'il vivait, ce serait inévitablement la condamnation à mort... C'était la honte, la misère pour sa bru et ses petits enfants.

Comme une automate, Héléni revint sur ses pas. Elle ne sut jamais comment ses jambes fléchissantes avaient pu la conduire jusqu'au logis... Léniô, debout sur le seuil, jeta en l'apercevant un cri de terreur...

—Héléni, qu'est-il arrivé?

A bout de forces, la malheureuse jeune fille se laissa tomber sur un banc... Une nouvelle épreuve l'attendait. Il fallait apprendre à Léniô... il était impossible de lui cacher la vérité...

Et, en quelques mots entrecoupés, elle dit ce qui s'était passé...

Léniô n'eut pas un cri, pas un mot, mais une indicible expression d'horreur passa dans ses prunelles, et elle s'affaissa sur le sol.

Héléni, surmontant énergiquement sa propre défaillance, s'occupa aussitôt de donner ses soins à la pauvre créature. Pour celle-ci, si faible, l'affreuse nouvelle était un coup mortel.

...Le lendemain, dans la matinée, on frappa à la porte. Héléni alla ouvrir et se trouva en face du chef de la police et de ses agents. Ils venaient perquisitionner au domicile de l'anarchiste.

Tout fut bouleversé dans le pauvre logis, les policiers saisirent les papiers et les pièces à conviction laissés dans sa chambre par Stéphanos. La pauvre Léniô dut quitter sa paillasse que l'on fouilla comme les autres. En se retirant, le chef de police informa Héléni que sa tante, les enfants et elle ne devaient pas essayer de quitter cette demeure, sous peine d'être incarcérés à leur tour, afin de se trouver toujours à la disposition de la justice si celle-ci avait besoin de les interroger.

Cet avis était superflu pour l'instant, car Léniô était mourante.

\* \* \*

Elle s'en alla doucement, consolée par les secours de la religion que sa nièce avait été demander pour elle... Héléni se trouva seule avec les deux enfants, en face de la noire misère.

Qui donc, maintenant, dans ce pays d'Esthénie si attaché à son souverain, donnerait du travail à la petite-fille du criminel auteur de l'attentat qui avait failli enlever la vie au roi Boris?

Il n'y avait pas de doute à avoir sur ce sujet, rien qu'à la façon dont la pauvre Héléni était accueillie lorsqu'elle se rendait au village pour acheter du pain avec les maigres économies réalisées sur le prix des broderies vendues avant la catastrophe.

Un autre sujet d'angoisse tourmentait le coeur si profondément chrétien d'Héléni. Stéphanos n'avait pas été grièvement blessé, la police avait pu l'enlever à temps des mains de la foule... Et la jeune fille

songeait à l'âme du malheureux, rongée par la haine, peut-être en proie au désespoir. Que en pouvait-elle pénétrer près de lui, tenter de toucher ce coeur endurci par des doctrines impies, de faire pénétrer le repentir chez cet être si coupable devant Dieu et devant les hommes?

Cette pensée la torturait, elle devint si puissante qu'elle essaya d'obtenir la permission de voir son aïeul dans sa prison. Mais Stéphanos se trouvait au secret, le règlement était formel, l'humble demande de d'Héléni fut durement repoussée.

Elle n'avait de refuge que dans la prière. Chaque jour, elle se rendait à la chère chapelle de Notre-Dame, elle s'agenouillait, priait et pleurait devant l'autel toujours garni de fleurs, et surtout de chèvrefeuille écloso en toutes saisons dans les serres de Volaina, le roi ayant une prédilection marquée pour cette modeste fleur dont il aimait à faire orner ses appartements.

—Elle me porte bonheur, disait-il en souriant à ceux qui s'étonnaient de ce goût.

Une après-midi, Héléni prolongea sa prière. La dernière pièce d'argent était partie aujourd'hui, il y avait encore du pain pour trois ou quatre jours. Ensuite... eh bien! il faudrait demander l'aumône, si personne ne voulait faire travailler la petite-fille de l'anarchiste. C'était la misère, la complète misère.

Et aussi lui revenait à l'esprit la poignante pensée de cette âme qu'il lui était interdit de tenter d'arracher à l'âbîme.

—Que faire!... O Notre-Dame de la Victoire sauvez-nous, sauvez-le surtout!

Près d'elle, Joannis priait avec une ferveur d'ange. Mais le petit Hélos, après être demeuré quelque temps bien tranquille, commençait à remuer en donnant des signes d'impatience... Héléni se leva,

e<sup>11</sup> sortit à regret du petit sanctuaire où, seulement, elle trouvait un peu de paix.

Au moment où il allait s'engager dans une allée transversale, elle s'arrêta brusquement... Là-bas arrivaient deux jeunes gens en élégante tenue de promenade. La cigarette aux lèvres, ils avançaient lentement en causant avec gaieté.

—Le roi!! murmura Héléni.

Son premier mouvement avait été de se reculer, de s'éloigner précipitamment... Mais une idée soudaine venait à son esprit. "Lui," pouvait lui donner l'autorisation de pénétrer près de Stéphanos. Ne devait-elle pas, éloignant toute crainte, se jeter à ses pieds pour solliciter cette grâce?

Oh! le terrible combat qui se livrait en ces quelques minutes dans l'âme d'Héléni! Pourquoi donc éprouvait-elle tant de peine à accomplir cet acte vis-à-vis du souverain qui avait été cependant si bon pour elle et pour une pauvre femme, en ce jour jamais oublié?

Il allait arriver à quelques pas d'elle. Elle voyait son visage se pencher, intéressé, vers son compagnon, jeune homme à la physionomie intelligente et sympathique, qui parlait avec quelque animation...

Oserait-elle tenter cette démarche?... Oui, il le fallait pour le malheureux Stéphanos.

Une prière monta de son coeur vers le ciel... D'un mouvement résolu, elle s'avança et se laissa tomber à genoux devant le roi.

—Votre Majesté veut-elle écouter la supplication de sa malheureuse sujette? murmura-t-elle en courbant la tête.

Il avait eu un mouvement de surprise.

—Qu'est-ce donc?... Mais relevez-vous donc! dit-il vivement.

Le front d'Héléni se pencha davantage

encore.

—La petite-fille de Stéphanos Ericlès ne peut se tenir autrement devant Votre Majesté.

Le roi recula légèrement.

—Ah! vous êtes!... Que voulez-vous? dit-il d'un ton soudain devenu glacé.

Héléni leva vers lui ses grandes prunelles bleues qui exprimaient une pathétique supplication, une souffrance poignante...

Une légère exclamation passa entre les lèvres du roi.

—Mais je vous connais!... N'êtes-vous pas cette petite Héléni qui me demanda autrefois si gracieusement la charité pour une pauvre femme?

—Oui, Sire, je suis Héléni Ericlès.

—J'étais sûr de ne pas me tromper, vous n'avez jas changé... Mais relevez-vous, relevez-vous, Mademoiselle!

Sa physionomie, l'instant auparavant froide et sévère, s'adouçissait tout à coup, exprimait une profonde émotion, son regard enveloppait avec compassion la jeune fille maintenant debout devant lui, si amaigrie, si pâle et toute tremblante.

—Alors, vous êtes sa petite-fille?... Et vous n'avez pas ses idées?

—Oh sire!...

C'était une protestation spontanée, ardente, qui s'échappait du coeur d'Héléni.

—En ce cas, vous devez bien souffrir! dit-il d'une voix légèrement frémissante. Je vous plains de toute mon âme, Mademoiselle... Et que vouliez-vous me demander?

Elle exposa alors sa requête... Le roi dit sans hésitation:

—Je ne vois aucun empêchement à vous accorder cette autorisation. Il faut en effet tout tenter pour sauver l'âme de ce malheureux... Avez-vous quelque influen-

ce sur lui?

—Aucune, Sire J'ai toujours été traitée par lui en quantité négligeable. Cependant, peut-être réfléchira-t-il en voyant anéantis ses sinistres projets... peut-être malgré tout, parviendrai-je à toucher son coeur.

—Je le crois... et je le souhaite bien sincèrement! dit le roi avec élan. Ces enfants sont-ils vos frères, Mademoiselle?

—Non, mes cousins, Sire, "ses" petits-enfants aussi.

—Pauvres petits! murmura le roi.

D'un geste, il appelait près de lui Hélos qui se pressait, très intimidé, contre sa cousine... Sa main se posa sur les boucles brunes du petit garçon.

—Quel joli enfant!... Regardez donc, Elvensko, s'il n'est pas criminel à un aïeul de jeter sciemment dans le malheur de si charmantes et si innocentes créatures! dit-il en se tournant vers son compagnon qui se tenait à quelques pas en arrière.

Il demeura un instant pensif sa main caressant doucement la joue pâle d'Hélos. Puis, regardant la jeune fille:

—La petite Héléni a-t-elle accompli la promesse faite autrefois au roi? A-t-elle prié Notre-Dame de la Victoire? demanda-t-il avec une grave douceur.

Une légère teinte rosée monta, une seconde, aux joues d'Héléni:

—Chaque jour, j'ai prié pour Votre Majesté, dit-elle avec simplicité.

Sur la physionomie du roi, une émotion profonde s'exprima soudain...

—Merci, Mademoiselle. Vous continuerez, n'est-ce pas, car vous voyez combien j'ai été plusieurs fois miraculeusement préservé?... Et ce soir, vous aurez l'autorisation demandée. Que Dieu vous fasse réussir dans votre oeuvre de conversion!

Il se découvrit pour la saluer et s'éloi-

gna, suivi de son compagnon.

Le prince Elvensko, pendant l'entretien de son souverain avec la petite-fille de l'anarchiste, n'avait cessé de regarder Héléni, discrètement mais avec persistance... Au bout de quelques instants de marche, voyant le roi garder un silence songeur, il dit avec la liberté que lui donnait à l'égard de Boris une amitié interrompue depuis l'enfance :

—Votre Majesté ne se doute pas que je viens de faire une découverte ?

—Laquelle, mon cher ? demanda le roi d'un ton distrait.

—Je suis à peu près certain que cette jeune fille est celle qui empêcha si heureusement d'aboutir l'attentat du mois de mai.

Le roi s'arrêta une seconde en s'écriant vivement :

—Le crois-tu vraiment, Elvensko ?

—Je l'assurerais presque. Une si admirable physionomie ne se peut confondre avec d'autres. Les yeux surtout m'ont frappé ; j'étais certain d'avoir vu ce merveilleux regard. Cependant, comme je n'ai aperçu cette jeune fille que l'espace d'un éclair, parmi la foule, au moment où elle élevait la main pour détourner le bras du misérable, je n'oserais être tout à fait affirmatif.

—Il faudra que nous éclaircissons cela, mon ami. L'acte de la petite-fille serait un adoucissement au cas de l'aïeul... Et puis, cela autoriserait de ma part, en forme de reconnaissance, une aide pour ces pauvres enfants dont l'apparence dénonce une véritable pauvreté. Il faut une extrême délicatesse en la circonstance, on sent que cette jeune fille, d'une distinction à faire envie à bien des reines, souffrirait de se voir offrir un secours ayant l'apparence d'une aumône.

—Il est de fait que cette jeune Grecque

semble avoir hérité de la beauté et de la grâce incomparable des héroïnes de l'Héliade. De quelle condition sont ces Erièlès ?

—Je ne sais. Ce vieillard demeure obstinément muet sur son passé et sa famille. Sa petite-fille connaît peut-être quelque chose... Elle sera interrogée lorsqu'il passera en jugement... Pauvre enfant, quelle nouvelle épreuve pour elle ! murmura le roi avec émotion.

Machinalement, il alluma une cigarette, mais il la garda entre ses doigts, tandis que son regard rêveur allait se perdre dans les sous-bois rayés de lumière, comme pour y suivre quelque absorbante vision.

\* \* \*

L'autorisation royale, apportée le soir même par un des officiers de service, était un tout-puissant sésame qui ouvrait chaque jour toute grande, pour Héléni, la porte de la cellule de Stéphanos. Seule avec lui, elle pouvait essayer d'écarter quelque peu les voiles sombres qui couvraient l'âme de cet homme.

Elle avait compris bien vite que sa tâche serait plus rude encore qu'elle ne l'avait pensé. Stéphanos se glorifiait de sa haine farouche, de ses doctrines sanguinaires ; il avait accueilli sa petite-fille avec sa dureté ordinaire augmentée d'une orgueilleuse défiance. Il faudrait un miracle de la grâce pour ramener cette âme à la vérité, et, depuis trois jours qu'Héléni visitait son aïeul dans la prison, ses supplications vers le ciel se faisaient plus ardentes, plus douloureuses.

...Ce matin-là, assise dans la petite salle de leur pauvre logiselle réfléchissait au moyen de sortir de la misère où ses cousins et elle se trouvaient plongés. En ces trois jours, elle avait tout tenté pour

se procurer de l'ouvrage. Mais elle était connue comme la petite-fille de l'anarchiste, et d'humiliants refus lui étaient infligés.

Pourtant, il n'y avait pas un centime au logis, et hier elle avait partagé entre les deux enfants le dernier morceau de pain. Ce matin, le petit Hélos, pâle et maigre, lui avait dit :

—Héléni, j'ai bien faim!

Et elle avait dû lui répondre :

—Mon petit chéri, je n'ai plus rien à te donner.

Il avait baissé tristement la tête et était allé s'asseoir au dehors, près de Joannis, qui, lui, n'avait rien demandé, sachant bien que sa chère cousine Héléni ne pouvait faire davantage.

Cependant, il fallait aviser, elle ne pouvait laisser ces petits êtres chéris mourir de misère. Il ne restait qu'un moyen : demander l'aumône.

Un frisson agita la jeune fille... Oh! en arriver là!...

Un cri d'enfant retentit tout à coup au dehors. Elle se leva brusquement et s'élança hors du logis...

Dans l'étroit chemin qui passait devant la maison, deux cavaliers venaient de s'arrêter et sautaient à terre. L'un d'eux se pencha vers Hélos, étendu sur le sol, et l'enleva entre ses bras...

—Il n'y a rien de sérieux!... Le sabot de mon cheval l'a légèrement touché! s'écria-t-il en apercevant Héléni qui accourait, toute blanche d'effroi.

Elle s'arrêta une seconde, un peu interdite en reconnaissant le roi... Il s'avança vers elle tout en disant :

—Rassurez-vous, ce ne sera rien. Il a eu peur surtout... Je suis désolé de ce petit accident! Mais j'ai aperçu trop tard pour pouvoir l'éviter ce jeune imprudent qui traversait le chemin presque sous les

pieds de mon cheval.

Hélos, effrayé encore, tendait vers sa cousine ses petits bras. A son front perlaient quelques gouttes de sang...

—Que Votre Majesté veuille bien me le donner?... dit la voix tremblante d'Héléni.

—Mais non, je vais le porter jusque chez vous... J'avais précisément quelques questions à vous adresser.

Elle le précéda vers le pauvre logis. En entrant, le regard tristement ému du roi fit le tour de la petite salle misérablement meublée, d'une admirable propreté... Le jeune souverain s'assit sur une des chaises boiteuses, en tenant sur ses genoux le petit Hélos dont la peur se calmait visiblement. Il étancha soigneusement les gouttes de sang avec son mouchoir et dit en souriant :

—Là, il n'en restera bientôt aucune trace. Mais cela vous apprendra, enfant, à ne plus passer si près des chevaux... Voyez comme vous émotionnez votre pauvre cousine!

Héléni, en effet, était extrêmement pâle et ne pouvait réprimer le tremblement qui l'agitait.

—Etes-vous donc seule avec ces deux enfants, Mademoiselle?

—Oui, Sire, leur mère est morte deux jours après le... l'attentat...

D'un geste machinal, le roi prit une des petites mains d'Hélos et se mit à la caresser distraitement.

—Voyons, venons-en à mes questions! dit-il tout à coup en posant sur Héléni son regard pénétrant et grave. Mon aide de camp et ami, le prince Elvensko, assure avoir reconnu en vous la personne courageuse — et si remarquablement modeste — qui a sauvé la vie au roi lors de l'attentat de la place du Palais... S'est-il trompé?

Cette fois, un flot de pourpre montait au visage d'Héléni.

—Comment a-t-on su?... balbutia-t-elle.

—Le prince Elvensko, qui se trouvait à une courte distance derrière moi, vous avait aperçue au moment où vous étendiez la main pour détourner le coup qui me menaçait... Et peut-être pourrez-vous me donner des détails sur certaine bombe qui explosa une nuit dans la forêt de Volaina, et dont on ne put jamais découvrir l'origine?... "Il" l'avait déposée près du pavillon, n'est-ce pas?... et sa courageuse petite-fille, au risque d'une mort affreuse, l'a emportée bien loin, sans que le roi se doutât qu'il devait la vie à celle qui avait pris pour devise : Dévouement silencieux?

Il parlait avec une pénétrante douceur, et une grave émotion emplissait ses grands yeux noirs.

—Sire, ce n'était que mon devoir, murmura la voix tremblante d'Héléni. Mon malheureux aïeul conspirait contre Votre Majesté, il était juste que j'exposasse ma vie pour le roi... Ah! si à ce prix, j'avais pu éviter ce dernier attentat, si épouvantable!... Penser que lui... lui, mon grand-père, est l'auteur de toutes ces morts, de ces blessures affreuses!

Machinalement, elle tordait ses petites mains, et une poignante douleur s'exprimait sur sa physionomie.

Le roi posa à terre le petit Hélos et se leva vivement.

—Vous avez réparé la faute de votre aïeul par votre admirable courage et votre incessant dévouement, dit-il avec une douceur émue. Permettez au roi que vous avez sauvé de vous en exprimer toute sa reconnaissance... J'aurais voulu, en remerciement, vous accorder la grâce pleine et entière de Stéphanos Erielès. Mais il ne s'agit pas ici seulement de moi, les pauvres victimes demandent justice...

Tout ce que je pourrai faire, c'est de commuer en détention perpétuelle la peine de mort qui sera certainement prononcée contre lui.

—Merci!... oh! merci! dit Héléni en levant vers lui ses yeux pleins de larmes de reconnaissance. Mon malheureux aïeul aura ainsi plus de temps pour réfléchir, pour revenir à de meilleurs sentiments... car malgré mon complet insuccès jusqu'ici, j'espère toujours.

—Oui, il faut espérer jusqu'au dernier soupir... Et vous, petit blessé, n'avez-vous rien à demander au roi? Voyons, que voulez-vous qu'il vous donne!

Il se penchait vers l'enfant, et sa main relevait doucement le petit visage penché, un visage bien maigre, bien pâle, dans lequel les yeux paraissaient trop grands.

Une expression impossible à rendre passa dans ce regard d'enfant, tandis que les petites lèvres blanches laissaient échapper ces mots, avec un accent d'ardent désir :

—Je voudrais du pain pour Héléni, pour Joannis... et un peu pour moi aussi.

—Du pain!

Le roi s'était brusquement redressé, il regardait Héléni qui avait rougi de nouveau...

—Du pain! répétait-il d'une voix frémissante. Est-ce que vraiment vous en manqueriez?

—Ils ont eu le dernier morceau hier... Maintenant, il ne me reste plus rien, et on ne veut pas me donner d'ouvrage, répondit-elle d'une voix brisée.

Une inexprimable émotion se lisait sur la physionomie du roi. Son regard enveloppa la jeune fille si pâle visiblement affaiblie par une vie de privations matérielles et de souffrances morales, mais conservant toujours sa délicate beauté, sa grâce patricienne et surtout le charme in-

comparable, l'admirable rayonnement de son regard...

—Pourquoi ne me disiez-vous pas?... murmura-t-il. Le premier devoir d'un souverain est de venir en aide à ses sujets dans l'embarras... Je vais parler de vous à ma mère, elle viendra vous voir et vous vous confiez à elle. Vous verrez combien elle est bonne! Certainement elle trouvera bien vite un moyen d'arranger tout cela.

Des larmes jaillirent des yeux d'Héléni, les mains de la jeune fille se joignirent dans un geste de reconnaissance...

—Je ne sais comment remercier Votre Majesté!...

—C'est moi qui suis votre débiteur, Mademoiselle, et avec moi l'Esthénie tout entière. C'est pourquoi mes loyaux sujets, lorsqu'ils apprendront à qui ils doivent la préservation de l'existence de leur roi, ne pourront plus longtemps garder rancune à la petite-fille de Stéphanos Ericlès... Car vous pensez bien que je ne vais pas garder pour moi cette découverte, quoi qu'en doive souffrir votre humilité.

Il se détourna pour prendre sa cravache déposée en entrant sur une table, puis, se penchant, il enleva le petit Hélos et lui mit un baiser au front.

—Au revoir, mon cher enfant, et soyez plus prudent désormais, afin de ne pas effrayer ainsi votre pauvre cousine.

Il remit l'enfant à terre et lui glissa quelque chose dans la main. Puis, se détournant, il s'inclina devant Héléni et se dirigea vers la porte en donnant une amicale caresse à Joannis.

Au dehors, le prince Elvensko tenait en main les deux chevaux. Le roi se mit en selle et les cavaliers s'éloignèrent.

Le jeune souverain ne prononça pas un mot pendant tout le trajet, et l'aide-de-camp constata avec quelque surprise que Sa Majesté semblait en proie à une rêve-

rie mélancolique qui ne lui était pas habituelle.

... Quand le roi eut disparu, Hélos s'approcha de sa cousine demeurée immobile au milieu de la salle.

—Regarde ce que le roi m'a donné, Héléni!

Et, entre ses petits doigts, il élevait une pièce d'or.

Le teint pâle d'Héléni s'empourpra. Une aumône!... Oh! en être réduite là!

Ses mains se joignirent, tandis que ses yeux se dirigeaient vers le vieux crucifix de Lénio qui occupait la place d'honneur depuis que Stéphanos n'était plus là...

—Mon Dieu, que votre volonté soit faite! Cela est bon pour châtier mon orgueil... Et d'ailleurs il est moins dur de recevoir quelque chose de lui, notre souverain... de lui, si bon, si délicatement charitable pour les petits-enfants du malheureux Stéphanos!

Dans son cabinet de travail, le roi Boris venait d'achever sa tâche de la matinée. Et maintenant, ayant mis en ordre les papiers officiels qui couvraient son bureau, il s'accoudait à son fauteuil et appuyait sur sa main sa belle tête songeuse.

Sa Majesté rêvait encore, et cette rêverie ne devait rien avoir de gai, à en juger par l'expression de sa physionomie.

Une porte s'ouvrit sans bruit, laissant apparaître une femme de petite taille, dont la physionomie grave et douce s'encadrait de bandeaux blonds légèrement grisonnants.

Le roi se leva, un léger sourire aux lèvres.

—Ah! vous voilà, chère mère!

Et, avec un affectueux empressement, il avançait un fauteuil tout près du sien, y faisait asseoir la reine dont le regard

l'avait enveloppé avec une tendresse fière.

Boris, je viens te rendre compte de ma mission, dit-elle tandis que le roi s'asseyait à son tour.

Un léger tressaillement agita le jeune souverain.

—Ah! vous l'avez vue, ma mère?

—Oui, mon cher enfant. Pauvre créature, si belle et si modeste, si profondément sérieuse en même temps! J'ai pleuré avec elle, Boris!... Mais quelle énergie en cette enfant!

—Qui, elle est admirable! murmura le prince d'une voix frémissante. Avez-vous pu, ma mère, trouver un moyen de lui venir en aide sans froisser sa délicatesse?

—Très facilement. Elle exécute de fort jolies broderies grecques, je lui en ai demandées, que tes soeurs et moi allons mettre à la mode. Ainsi notre exemple sera suivi et la pauvre enfant, en montant un petit atelier, pourra gagner sa vie et celle de ses cousins... Car c'est vraiment la complète misère, comme tu me l'avais dit, Boris. Je lui ai conseillé de quitter cetteasure isolée, de se loger plutôt en ville, où elle aura des facilités pour travailler et élever les enfants.

Quelques instants, le roi demeura silencieux, le front appuyé sur sa main... Puis, relevant la tête, sur sa mère son regard très grave, et profondément triste.

—Ma mère, faites tout le possible pour ces pauvres enfants, suivez-les toujours de votre protection... mais il est une chose que je vous demande c'est de ne jamais me parler d'Hélène Eriklès, car elle doit être morte pour moi.

—Que veux-tu dire, Boris?

Le roi sortit d'une poche intérieure un petit portefeuille qu'il ouvrit. Entre deux feuilles de fin papier, sa mère vit une branche de chèvrefeuille séché.

—Je vous ai raconté, ma mère, com-

ment je l'ai connue, tout enfant. Le lendemain, je trouvais à la chapelle, sur mon prie-Dieu, ce chèvrefeuille. Sans une hésitation, je me dis : C'est elle qui l'a mis là... Et je l'ai conservé précieusement... aussi précieusement que je gardais en mon coeur le souvenir de la charmante petite créature dont le regard ravissant m'avait si profondément frappé. Dévouement silencieux... Oui, c'est bien cela, c'est elle tout entière, si modeste et si vaillante... Cette enfant inconnue, et jamais revue, a été ma petite étoile. Sa pensée m'a préservé de tant de défaillances qui me guettaient, Dieu l'a donnée comme égide au roi d'Esthénie... Et lorsque je l'ai revue, semblable à autrefois, mais plus touchante encore dans sa grâce de jeune martyr, j'ai compris pourquoi j'avais tant de peine à songer à une union avec une quelconque de ces princesses qui me sont si absolument indifférentes.

La reine se redressa brusquement et posa la main sur l'épaule de son fils.

—Boris!... mais c'est absolument fou!

Il passa lentement la main sur son front.

—Oui, je le sais, ma mère... C'est pourquoi je doit l'oublier. Alors je songerai à un mariage de raison, puisque ma position l'exige.

Le regard désolé de la reine enveloppa la physionomie altérée du jeune roi.

—Mon enfant, tu souffres!... Comment toi, si sérieux, as-tu pu te laisser prendre par ce rêve?

—Il faut penser, chère mère, que je suis un grand idéaliste... Allons, ne prenez pas cet air attristé, je vous en prie! La souffrance est bonne à l'homme, comme le disait l'autre jour le bon Père Dilusko. Et j'ajouterai : Surtout aux rois. Si Dieu me donne l'épreuve, il m'accordera également la force de la surmonter.

—Comme tu es sérieux et véritablement

chrétien, mon Boris! murmura la reine, et passant une main caressante sur la blonde chevelure du jeune souverain. Quelle bénédiction Dieu m'a envoyée en me donnant un tel fils!

Le roi eut un mélancolique sourire, et ses lèvres se posèrent longuement sur la main de sa mère.

—Priez pour moi, mère chérie, afin que je remplisse courageusement mes devoirs de souverain... et qu'elle ne soit plus pour moi que l'étoile très lointaine voilée par la brume de l'oubli volontaire.

\* \* \*

Un tribunal humain ne devait pas avoir la mission de juger et de condamner Stéphanos Ericlès. Le terrible révolutionnaire était depuis trois jours à l'infirmerie de la prison, atteint d'une maladie qui ne pouvait pardonner, étant donné surtout son grand âge.

Chaque jour Héléni, muni de l'autorisation royale, venait passer une heure près de lui. Elle le trouvait maintenant moins farouche, il semblait même parfois considérablement abattu.

Et la jeune fille, très doucement, risquait quelques mots discrets, elle essayait de toucher l'âme de ce vieillard si près de paraître devant Dieu.

Le troisième jour, il parut l'écouter avec plus d'attention. Sur sa physionomie extrêmement changée par la maladie, une expression inaccoutumée se faisait jour.

Le lendemain matin, lorsque Héléni entra à l'infirmerie, la religieuse garde-malade lui annonça avec précaution que son aïeul était beaucoup plus mal.

Héléni constata en effet avec effroi un effrayant changement... Le vieillard, ouvrant les yeux, la reconnut et murmura :

—Ah! c'est toi!... j'ai à te parler...

Elle se pencha tout près des lèvres livides.

—Il faut que je voie le roi... J'ai une grave révélation à lui faire... devant toi...

—Voir le roi!... Mais comment, grand-père!

—Il le faut... Et aujourd'hui même, car demain ce sera fini.

C'était sans doute le commencement du repentir. Stéphanos connaissait peut-être quelque complot en préparation, il voulait en prévenir le roi Boris. Il fallait absolument que le roi fût averti... Mais comment y arriver?

Par la reine!... Oui, il fallait solliciter une audience de la bonne reine Marie.

En sortant de la prison, elle se dirigea vers Volaina. Elle savait que, depuis deux jours, la famille royale se trouvait au château. Elle prit au passage le petit Hélos, afin de se trouver moins seule pour cette démarche qui coûtait fortement à sa timidité, augmentée par la solitude où elle vivait depuis quelque temps.

Dans la cour du château des piqueurs tenaient en main plusieurs chevaux. En haut du perron, deux jeunes officiers causaient en achevant de mettre leurs gants. Leur regard surpris se posa sur la jeune inconnue qui gravissait les degrés, et dont la mantille sombre ne dissimulait qu'à demi la saisissante beauté.

Ils s'écartaient pour la laisser passer, tout en portant la main à leur képi. Mais Héléni s'arrêta et, toute rougissante, demanda timidement :

—Pardon, Messieurs, pourriez-vous me dire s'il m'est possible d'être reçue par Sa Majesté la reine?

—Je ne puis vous dire, Madame... Il faut vous adresser au chambellan de service...

Et très courtoisement, un des deux officiers précéda Héléni, lui fit traverser le grand vestibule orné de tapisseries et de magnifiques trophées de chasse, et l'introduisit dans un petit salon où se trouvait un homme d'un certain âge, à la mine froide et raide.

—Que désirez-vous, Madame? demanda-t-il en se levant et en saluant légèrement.

Héléni répéta sa demande... Le chambellan répondit d'un ton sec :

—Sa Majesté la reine est en promenade.

—Mais un peu plus tard, peut-être?...

—Sa Majesté ne rentrera pas avant ce soir.

Ce soir!... L'infirmière n'avait pas caché à Héléni que Stéphanos n'avait plus que quelques heures à vivre.

—Il faut pourtant que je la voie... elle ou le roi.

Le chambellan toisa d'un regard de dédaigneuse surprise l'humble personne qui osait émettre cette prétention.

—Le roi ne reçoit que sur demande faite à l'avance... Et d'ailleurs Sa Majesté n'accorde jamais d'audience lorsqu'elle se trouve à Volaïna.

Le coeur d'Héléni se serra à cette réponse faite sur un ton péremptoire. Là-bas, pourtant, Stéphanos attendait... Il fallait encore tenter un effort.

Monsieur, il s'agit de quelque chose de très grave, dit-elle d'un ton suppliant. Je vous en prie, demandez à Sa Majesté...

—Je vous répète que c'est impossible!

Et son attitude disait clairement :

—Il me semble que vous abusez de ma patience.

Il n'y avait qu'à se retirer... Mais en prévision d'un refus, Héléni avait écrit un mot demandant à la reine d'obtenir de son fils qu'il voulût bien se rendre près de Stéphanos pour entendre ses révélations.

—Voulez-vous au moins, Monsieur, remettre le plus tôt possible ce billet au roi, puisque la reine est absente?

Le chambellan prit la petite enveloppe, la tourna et la retourna d'un air de dédain, puis dit, du bout des lèvres :

—Oui, je la remettrai... Au revoir, Madame.

Héléni sortit du salon, en serrant nerveusement la main d'Hélos qui levait vers elle de grands yeux inquiets.

Au moment où ils arrivaient dans le vestibule, une porte s'ouvrit tout à coup, le roi apparut en costume de cheval, suivi du prince Elvensko.

Il eut un brusque mouvement de surprise en voyant devant lui Héléni qui s'était arrêtée aussi, toute saisie et toute rose d'émotion...

—Mademoiselle Héléni! dit-il en se découvrant. Qui demandiez-vous?... Ma mère peut-être?

—Oui, Sire... mais c'était pour une communication qui intéresse surtout Votre Majesté!

—Alors, c'est à moi que vous vouliez parler? Rien de plus facile... Bonjour petit Hélos! Et cette blessure?

Souriant, il passait son doigt sur le front du petit garçon.

—Il n'y en a plus trace, vraiment!... Venez par ici, Mademoiselle.

Ouvrant une porte, il fit entrer Héléni et l'enfant dans un salon voisin, et dit avec bienveillance :

—Voyons, de quoi s'agit-il, Mademoiselle? Vous semblez fort émotionnée. Le comte Baranof a été un peu raide pour vous, n'est-ce pas? Il interprète toujours dans le sens le plus étroit les ordres donnés, et ne sait pas user de ménagements... Il est heureux que je sois arrivé si bien à point... Allons, dites-moi sans crainte ce qui vous amène, mademoiselle Héléni,

vous savez bien que le roi ne peut rien refuser à celle qui lui a sauvé la vie.

Ainsi encouragée, Héléni présenta la demande de son aïeul... Sans une hésitation, le roi dit aussitôt :

—J'irai.

—Le plus tôt possible, s'il plaît à Votre Majesté, car les heures sont comptées pour mon malheureux grand-père.

—Dans une heure je serai à la prison. C'est le temps nécessaire pour que vous y soyez rendue vous-même, puisqu'il veut que vous assistiez à l'entretien... Cependant, s'il s'agit de la révélation de quelque criminel complot, il aurait pu vous éviter cette nouvelle émotion.

—Oh! une de plus! qu'importe! murmura la voix brisée d'Héléni.

Une contraction passa sur le visage du roi. Il parut faire un violent effort sur lui-même pour dire tranquillement, sans regarder le pâle visage altéré par la fatigue :

—Eh bien! dans une heure, c'est convenu... Emmenez-vous là-bas votre petit Hélos?

—Non, pauvre petit, c'est inutile. Je vais le ramener à la maison, où l'attend son frère.

—Oui, vous avez raison... A tout à l'heure, Mademoiselle.

Héléni s'inclina avec un remerciement ému et sortit avec Hélos. Dans le vestibule, le prince Elvensko la salua respectueusement, aussitôt imité par les officiers et par le chambellan lui-même, non encore remis de la surprise que lui avait causée l'acte de son souverain.

Presque aussitôt, le roi sortit du salon.

—Je ne ferai pas de promenade aujourd'hui, Messieurs... Comte, donnez l'ordre qu'une automobile soit prête dans une demi-heure, pour me conduire à Miclesz.

Et, il se dirigea vers son appartement, laissant les courtisans fort intrigués se demander quelle grave communication la jeune inconnue avait bien pu faire à Sa Majesté pour que celle-ci quittât ainsi précipitamment Volaina.

Près du lit où se mourait Stéphanos, Héléni venait de s'asseoir, tenant entre ses mains celle du vieillard. Elle lui parlait doucement de la miséricorde divine, du ciel promis au repentir... Et un peu de calme descendait sur la physionomie tourmentée de l'anarchiste.

—Ma chère Soeur, je crois que vous pouvez prévenir le prêtre de se tenir tout prêt, murmura Héléni à l'oreille de la religieuse qui allait et venait silencieusement.

—Oui, je vais lui dire, Mademoiselle.

Elle s'interrompit... La porte vitrée qui fermait l'infirmerie venait de s'ouvrir doucement, laissant apparaître le roi. Il salua la religieuse qui s'inclinait et s'avança vers le lit.

—Grand-père, voilà Sa Majesté! murmura Héléni.

Stéphanos ouvrit les yeux, il les posa sur le roi qui se penchait vers lui...

—Qu'avez-vous à me dire, Stéphanos Ericlès?

Un son rauque s'échappa de la gorge du vieillard. Un moment, il parut incapable de parler... Il dit enfin d'une voix très faible :

—Sire, je me hâte... ce secret m'étouffe et je sens que je m'en vais de minute en minute... Le prince Georges de Thessalie et sa femme, la cousine de la reine Marie, votre mère, périrent dans l'incendie qui dévora leur palais. Cet incendie fut allumé par mes fils et par moi, pour me venger d'une injure personnelle.

Le roi eut un mouvement d'horreur, et un gémissement s'échappa des lèvres d'Héléni.

—La petite princesse Marie, leur unique enfant, disparut également... Mais elle n'était pas morte. Je l'avais sauvée, non par pitié, mais par un sentiment de vengeance raffinée, afin que cette enfant, destinée à une haute position, ne fut jamais qu'une humble créature, ignorée de tous. Elle fut élevée sous mon toit, elle passa toujours pour la fille de Chrisostôme, mon fils aîné, qui venait précisément de perdre la sienne. Nous avons agi habilement, personne ne se douta jamais de rien, pas même Lénéô, la femme de mon fils Hippas que nous avons su éloigner quelque temps auparavant... Et voilà comment Votre Majesté se trouve aujourd'hui en présence non d'Héléni Erielès, mais de la princesse Marie de Thessalie, sa cousine.

Une exclamation où se mélangeaient la surprise immense et le bonheur, s'échappa des lèvres du roi. Il se pencha vers Héléni qui s'appuyait au lit, toute blanche de saisissement...

—Héléni!... Mais vous trouvez mal ma pauvre petite!

Il lui saisissait les mains et la faisait asseoir. Puis il appela l'infirmière en réclamant un cordial...

Mais Héléni surmontait déjà la faiblesse causée par l'incroyable révélation. Un sourire vint rassurer le roi dont la physionomie exprimait une profonde anxiété.

—Non, non, Sire, c'est inutile! Ce malaise est fini... Mais cette chose est si inattendue, si incroyable.

Epuisé par l'effort accompli, Stéphanos avait fermé les yeux. Il les rouvrit tout à coup en murmurant :

—Votre Majesté trouvera, en faisant fouiller le sol de la demeure qui était la

mienne depuis quelques mois, des documents qui lui seront une preuve irréfutable de ce que je viens de lui révéler... Et maintenant, je sollicite le pardon de ceux envers qui j'ai été coupable, de vous, Sire, que j'ai poursuivi de ma haine... de toi, Héléni, pauvre enfant qui as tant souffert par ma faute!

Un long frisson secoua Héléni. Dans ses prunelles passait une hésitation poignante... Et sur la physionomie du roi se lisait un violent combat.

Enfin, Héléni se pencha vers le vieillard, ses lèvres se posèrent sur le front de celui qu'elle avait jusqu'ici appelé son grand-père... z z

—Je vous pardonne, Stéphanos Erielès, dit-elle d'une voix étouffée.

—Merci!... Et vous... Sire? murmura Stéphanos en levant vers le roi son regard déjà voilé.

Le roi parut faire un énergique effort sur lui-même, sa main un peu frémissante se posa sur celle du vieillard...

—Moi aussi, Stéphanos... Et maintenant, il faut songer à demander le pardon de Celui qui sera bientôt votre juge.

—Oui... un prêtre... murmura le vieillard.

Héléni s'élança pour prévenir l'infirmière. Le prêtre était là, tout près... Le roi et Héléni se retirèrent dans la pièce voisine. D'un mouvement spontané, Boris prit les mains de la jeune fille et les porta à ses lèvres.

—Ma petite cousine!... Je suis si heureux!... Et vous, Héléni?

—Oh! moi!... il me semble que je rêve!... Oui, je vais certainement me réveiller, redevenir "sa" petite-fille.

Le regard très doux de Boris enveloppa la jeune fille toute frissonnante d'émotion.

—Non, vous ne rêvez pas, Héléni. Cet

homme a dit vrai, et sa révélation explique bien des faits restés obscurs au moment de l'affreuse catastrophe. Il est exact qu'on ne retrouva pas les restes de l'enfant, et quelqu'un prétendit avoir vu s'enfuir un homme emportant un paquet blanc qui pouvait être la petite princesse. Mais ces criminels étaient habiles, on ne put retrouver leurs traces... Oui, vous êtes la princesse Marie de Thessalie, la filleule de ma mère, ma cousine. Oh! quelles bénédictions nous devons adresser au Seigneur!

Il lui avança un fauteuil, la fit asseoir et gardant sa main entre les siennes; il lui parla de sa mère, la douce princesse Olga, de son père, le prince George, si intelligent, si artiste...

—Maintenant, je retrouve en vous ses traits, autant qu'il m'est possible d'en juger, du moins, car je ne connais de lui que des portraits. Ma mère saura mieux juger de la ressemblance... Il vous reste des oncles, des tantes, des cousins, Héléni... Je vous appelle toujours ainsi parce que j'aime ce nom... je ne pourrai vous appeler autrement, me semble-t-il.

Il laissait s'écouler l'heure, visiblement heureux de voir le calme revenir sur la physionomie d'Héléni, et ses grands yeux s'imprégner d'un bonheur encore timide et incrédule.

La sonnerie de la pendule vint le faire un peu sursauter.

—Déjà!... Je vais me retirer, vous laisser accomplir votre tâche de charité près de ce malheureux... car je me doute bien que vous voulez l'assister jusqu'au dernier moment. Pourtant, vous semblez si fatiguée...

—C'est égal, je dois remplir ce devoir!

—Je n'insiste pas, car je vous connais, je sais que pour vous le devoir passe avant toute chose. Mais demandez tout ce

qui pourra vous être agréable, je vais donner des ordres pour que vous soyez obéie comme moi-même... Et en rentrant au palais, je téléphonerai la nouvelle à ma mère qui viendra certainement vous aider en cette pénible circonstance.

—Oh! sire, quelle bonté! dit-elle, les larmes aux yeux.

Il eut un sourire ému.

—De cousin à cousine, n'est-ce pas naturel?... Ma mère et mes soeurs, elles aussi, vont être si heureuses!... Allons, au revoir, ma petite cousine. J'espère que ce soir, le palais des rois d'Esthénie abritera la princesse Marie.

Il pressa doucement les petits doigts tremblants et s'éloigna, tandis qu'Héléni joignit les mains vers le ciel dans un mouvement d'ardente reconnaissance.

...Le soir de ce même jour, vers sept heures, Stéphanos rendit le dernier soupir. Héléni, brisée de fatigue et d'émotion, fut emmenée par la reine Marie accourue à l'appel de son fils. Dans la voiture qui l'emportait au palais, la jeune fille demeurait anéantie, les yeux fermés, sous l'affectueux regard de la reine...

Tout à coup, elle parut sortir de cette prostration...

—Et mes pauvres petits qui attendent, tous seuls, là-bas!... Ah! Madame, il faut que j'aïlle...

—Rassurez-vous, ma chérie, le roi y a pensé. Il a envoyé un de ses aides de camp en automobile pour ramener les chers petits au palais. Vous les trouverez en arrivant.

—Oh! que le roi est bon! murmura Héléni.

Et des larmes coulèrent le long de ses joues amaigries, tandis que la reine l'embrassait tendrement en lui disant de douces paroles.

Le roi avait donné des ordres pour

qu'Héléni, à son arrivée au palais, ne fût l'objet d'aucune curiosité, même discrète. Aussi n'y avait-il dans le vestibule et les corridors, que les gens de service nécessaires. La reine, tenant sous son bras la petite main de sa jeune parente, se dirigea vers son appartement. Elle ouvrit une porte, et Héléni vit devant elle le roi Boris, deux blondes jeunes filles qui lui tendaient les mains, Joannis et Hélos qui s'élançaient vers elle avec un cri de joie...

Un voile descendit devant son regard, elle chancela, et ce fut le roi qui la retint au moment où elle glissait à terre, évanouie de fatigue et d'émotion.

\* \* \*

... Ainsi donc, chère bonne amie, voilà contée par le menu, toute mon extraordinaire histoire déjà lue par vous, sans doute, dans les journaux qui s'en sont bien vite emparés. Votre petite Héléni est princesse... Cela n'est rien, mais le grand bonheur, c'est d'avoir trouvé une telle famille. Vous ne sauriez vous imaginer combien ils sont tous bons pour moi! Il semble, vraiment, que je suis la fille de la reine Marie, la soeur des princesses Ylda et Olga. Pour remettre ma santé très ébranlée après toutes ces souffrances, elles sont venues s'installer avec moi à Volaina, à l'air si pur de la forêt, Joannis et Hélos nous ont accompagnées. Le roi, dont la bonté ne se peut exprimer, m'a dit qu'il se chargerait de les faire élever, et que je pourrais les conserver près de moi tant qu'il me plairait... Je l'ai fort peu vu, il a dû faire un voyage officiel en Livonie. Je sais que ses ministres souhaiteraient le voir épouser la grande-duchesse Catherine, qui est fort belle et très intelligente, mais la princesse Olga m'a dit que son frère ne

paraissait pas du tout disposé à contenter ce désir.

" Il est revenu depuis deux jours, et dès hier, il est arrivé à Volaina : Oh! chère amie, combien il a été charmant pour sa pauvre petite cousine!... Sa cousine! Il me semble que je rêve en prononçant ce mot!... Il me semblait que je rêvais hier en me voyant assise à sa droite dans l'immense salle à manger de Volaina, entourée par lui des plus délicates attentions... Et tout ce luxe, ce personnel empressé, ce titre d'Altesse, cette atmosphère spéciale des cours... Tout cela me laisse stupéfaite, presque incrédule, mais non éblouie, ni grisée, grâce à Dieu. Je suis heureuse, avant toute chose, de l'affection qui m'entoure. Pour les honneurs et tout le reste, vous savez, chère madame Naleschine, qu'Héléni ne les a jamais désirés..."

Arrivée à ce point de sa lettre, Héléni jeta les yeux sur le cartel appendu en face d'elle au mur de son petit salon. Elle eut une légère exclamation...

—Déjà cinq heures! il faut que je m'en aille, je finirai cette lettre en revenant.

Elle se leva et jeta un coup d'oeil vers une des hautes glaces... La pauvre Héléni Ericlès n'existait plus, le miroir renvoyait l'image d'une ravissante créature au teint délicatement rosé, vêtue d'une robe de voile blanc qui mettait en valeur une taille incomparable. Mais ce qui demeurait de l'ancienne Héléni, c'était le regard, ce regard si doux, si profond, si rayonnant qui avait charmé pour toujours le roi Boris adolescent.

Elle remit de l'ordre dans sa coiffure légèrement dérangée, prit une ombrelle et descendit rapidement. Au passage, elle répondit avec sa grâce habituelle au profond salut du comte Baranof, ce chambellan qui l'avait naguère accueillie d'une

manière si raide. La princesse Marie avait l'âme à la fois trop haute et trop humble pour garder rancune des dédains infligés à Héléni Ericlès.

Elle se dirigea vers le parc. La famille royale devait prendre le thé dans le pavillon demeuré toujours le lieu de prédilection du roi. La reine Marie et ses filles s'y étaient rendues à l'avance, et Héléni, occupée à une broderie, et la princesse Ylda confectionnant un jupeon pour une pauvre dont elle s'occupait assidûment.

—Ah! vous voilà, ma chérie, dit cette dernière en voyant entrer sa cousine. Je vais commencer le thé. Olga court dans le parc à la recherche de son chien, le roi est occupé par un rapport de son ministre de l'intérieur, mais je compte qu'ils ne vont pas tarder maintenant.

Héléni, traversant le salon, s'avança sur la galerie. Elle était, comme autrefois abondamment garnie de roses pourpres... La jeune fille s'accouda à la balustrade et laissa son regard se reposer sur la forêt, délicieusement sombre et fraîche en cette chaude journée d'été.

Ce lieu lui rappelait deux souvenirs bien différents : l'un très doux — celui du jour où elle avait vu pour la première fois le roi d'Esthénie... L'autre, affreux cauchemar — cette nuit inoubliable où elle avait suivi Stéphanos jusqu'au pavillon, où elle avait emporté à travers la forêt l'engin infernal prêt à éclater...

Elle eut tout à coup un léger tressaillement en voyant près d'elle le roi Boris.

—Vous ai-je fait peur, petite cousine? demanda-t-il, souriant, en se penchant vers elle.

—Oh! non!... Mais je pensais à ce qui s'est passé cette nuit où...

Un frisson secoua ses épaules.

Le roi lui prit la main en disant avec

émotion :

—Quelle héroïne vous êtes, Héléni!... Combien est vrai, pour vous, le langage du petit brin de chèvrefeuille que j'ai toujours si précieusement conservé!... "Dévouement silencieux"... oui, c'est vous toute entière. Je vous dois deux fois la vie, Héléni...

—Je vous en prie!... Ce n'était que mon devoir! murmura-t-elle, en rougissant.

—Oui, je sais que vous souhaiteriez voir tout cela ignoré. Mais vraiment, ce n'est pas moi qui l'oublierai jamais... pas plus que je n'ai oublié la petite fille aux grands yeux brillants comme des étoiles qui vint un jour dans ce chemin et dit au roi d'Esthénie qu'elle prierait pour lui Notre-Dame de la Victoire... Pensez-vous que cette bonne Mère vous ait accordé ce que vous lui demandiez pour moi, Héléni?

Les beaux yeux bleus se levèrent sur le jeune souverain, Héléni dit avec une douce gravité :

—Oui, car je sens que le roi d'Esthénie est demeuré tel qu'autrefois.

Il se pencha davantage et murmura :

—Vous non plus, Héléni, vous n'avez pas changé. Vous êtes toujours la radieuse étoile qui a guidé le roi Boris à travers mille dangers... Et maintenant, voulez-vous continuer cette tâche? Voulez-vous être ma petite reine, la souveraine de l'Esthénie?

Très pâle, toute frémissante, elle baïbutia :

—Moi!... Votre Majesté ne songe pas! Je suis ignorante de tout, je...

Il eut un sourire très gai.

—Oh! tant mieux! Je serai votre professeur, et je suis certain que ce rôle sera une sinécure, car vous êtes du nombre des femmes qui sont reines d'instinct. Il suf-

fit seulement que vous m'aimiez un peu... Est-ce possible, cela?

Il se penchait encore, le regard doucement interrogateur. Héléni, toute rose de joie, eut un sourire radieux.

—C'est très possible... et si vraiment je puis faire une reine passable...

Il rit de nouveau, très ému.

—Passable!... Décidément, petite colombe, vous ne vous connaissez pas! Mais cela vaut mieux ainsi... Alors, vous avez confiance en moi, vous voulez bien devenir pour la vie ma compagne bien-aimée?

—Oui, à vous seul, je puis promettre assez d'amour et de confiance pour cette tâche si haute du mariage chrétien, dit-elle d'un ton grave.

Il prit sa main et la baisa longuement.

—Merci, Héléni... Ah! si jamais, il y a peu de temps encore, j'avais pensé voir ainsi réaliser ce rêve que ma mère, avec raison traitait de folie!... O ma petite reine, nous irons dès ce soir, remercier Notre-Dame de la Victoire qui nous a réunis à travers tous les obstacles!

“ Je termine ma lettre à la hâte, chère madame Naleschine, car l'heure de dîner est tout près de sonner. Mais il faut que je vous dise, dès ce soir l'immense bonheur qui m'arrive. Je suis fiancée... fiancée au roi Boris! Oh! jamais je n'aurais pu rêver, chez le futur compagnon de ma vie, coeur plus délicat, âme plus haute! Que Dieu soit mille fois béni? Aidez-moi à le remercier, chère bonne amie!

“ Vous viendrai, naturellement, au mariage de votre petite Héléni. Le roi, à qui j'ai longuement parlé de vous, me charge de vous adresser en son nom une invitation expresse... et vous savez qu'on ne répond pas au roi par un refus. Du reste, je vous écrirai d'ici là... Priez beaucoup, amie bien chère, pour votre petite Héléni. C'est une responsabilité si écrasante que celle d'une reine! Heureusement j'ai beaucoup peiné et souffert, je saurai mieux compatir aux douleurs de ceux qui vont devenir mes sujets... Et pour lui, mon cher roi Boris, demandez que je sois toujours la petite étoile de son foyer, l'aide silencieuse et dévouée dans sa lourde tâche de chef d'un peuple.”



FINIS..



# L'HEUREUSE ERREUR DU BIJOUTIER

I

Le froid était rude et une forte bise l'augmentait encore.

Ce jour-là on ne rencontrait pas de flâneurs sur les boulevards et dans les rues. Parmi les piétons, qui couraient plutôt qu'ils ne marchaient, plus d'un n'avait pas assez de la chaleur de son haleine pour défendre ses doigts contre l'onglée.

Une jeune fille, qui venait de descendre de la rue Vivienne, entra au Palais-Royal par la rue Beaujolois.

L'horloge du palais marquait dix heures.

Cette jeune fille, presque une enfant encore, car elle n'avait que dix-sept ans, avait une figure hâve qui révélait toutes les souffrances de la misère.

Ses yeux bleus, doux et timides, paraissaient craintifs, et toute sa physionomie avait l'expression d'une douleur navrante.

Elle portait une pauvre robe d'indienne rapiécée, et, malgré le mauvais châle de laine dans lequel elle enveloppait frileusement une partie de son corps, elle était

toute grelottante. Un chapeau, mal rajeuni avec des morceaux de velours et des bouts de rubans, cachait à demi ses magnifiques cheveux d'un blond cendré.

Elle s'engagea dans la galerie de Valois, marchant tout contre les devantures des boutiques.

Malgré le froid et le vent qui soufflait sous la galerie, à chaque instant elle s'arrêtait. A la voir coller son visage pâle contre les glaces, on aurait pu supposer qu'elle éprouvait un grand plaisir à contempler les merveilleux étalages de chaînes d'or, de bracelets, de boucles d'oreilles, de broches et de diadèmes enrichis de pierres précieuses des marchands de bijoux.

Arrivée au bout de la galerie, elle revint sur ses pas, continuant à s'arrêter devant les vitrines des bijoutiers.

Enfin, elle se décida à ouvrir une porte et elle entra dans la boutique d'un marchand d'or et de pierreries.

Le marchand vint à elle en la regardant curieusement.

—Que désirez-vous, mademoiselle! lui demanda-t-il.

—Monsieur, répondit-elle d'une voix

douce et timide, achetez-vous quelquefois de vieux bijoux?

—Oui, lorsque l'objet a une certaine valeur. Est-ce que vous avez des bijoux à vendre?

—Un seul, monsieur, une bague.

—Oh! une bague, cela ne vaut pas la peine...

—Elle a de la valeur, monsieur.

—Où est-elle, cette bague? Si vous l'avez sur vous, montrez-la-moi.

La jeune fille tira de sa poche une petite boîte de carton et la mit dans la main du bijoutier.

Celui-ci ouvrit la boîte et y prit une bague d'or dans laquelle était enchâssé un superbe diamant de la plus belle eau.

Il jeta un regard soupçonneux sur la jeune fille; il ne pouvait comprendre comment un objet de cette valeur se trouvait entre les mains d'une pauvre.

—Cette bague est jolie, en effet, dit-il, et ce diamant — car c'est un vrai diamant — a une valeur importante.

Les yeux de la jeune fille eurent un éclair de joie.

—Combien pouvez-vous l'acheter, monsieur? fit-elle.

—Nous n'en sommes pas là encore, répondit-il, avec le même regard soupçonneux.

Son commis s'approcha pour regarder aussi la bague.

—Mademoiselle, reprit le marchand, vous ne devez pas ignorer que, lorsqu'une personne désire vendre un objet de valeur, celui à qui elle le propose doit lui adresser plusieurs questions.

Un peu de rouge teinta subitement les joues de la jeune fille.

—Je ne savais pas... balbutia-t-elle.

—Comment vous appelez-vous?

—Emilienne.

—Votre nom de famille?

La jeune fille rougit encore, mais, après

un moment d'hésitation, elle répondit :

—Danglade

Le marchand échangea un regard avec son commis.

—Où demeurez-vous?

—Rue Neuve-Coquenard, numéro 18.

—C'est bien; mais pouvez-vous nous dire comment vous possédez ce bijou?

—Il est à moi, monsieur.

—A vous, ma belle enfant? reprit le marchand en l'examinant de nouveau des pieds à la tête, et qui donc vous a fait un si joli cadeau?

La jeune fille ne répondit rien. Elle paraissait fort troublée.

—On ne vous a pas donné cette bague, n'est-ce pas? reprit le bijoutier, et vous allez me dire que vous l'avez trouvée?

—Oh, monsieur! s'écria-t-elle avec des larmes dans les yeux, est-ce que vous supposeriez?...

Le bijoutier se remit à examiner la bague en la tournant dans ses doigts, mais cette fois avec beaucoup plus d'attention.

—Oh! c'est étrange, fit-il tout à coup, cette bague... je crois la reconnaître.

Il prit sur une table un petit instrument d'acier et en appuya la pointe à un endroit de la sertissure. Il fit jouer ainsi un petit ressort invisible, et le chaton s'ouvrit comme le couvercle d'un médaillon.

Alors il prit sa loupe et il put lire facilement ces mots, gravés en lettres très fines dans la monture :

### Souvenir — 20 mai 1822

—Parbleu! fit-il, j'en étais bien sûr; la forme de la bague, la grosseur du diamant, auraient suffi à me convaincre.

Puis, se tournant vers la jeune fille :

—Mademoiselle, lui dit-il, vous avez trouvé cette bague?

—Non, monsieur, je vous assure que je

ne l'ai pas trouvée.

—Vous voulez donc que je vous dise que vous l'avez volée, répliqua-t-il d'un ton rude.

—O mon Dieu! murmura la jeune fille.

Elle s'affaissa sur un siège et, la figure cachée dans ses mains, elle fondit en larmes.

Le bijoutier fit un signe à son commis, qui sortit immédiatement.

Au bout d'un instant la jeune fille releva la tête.

—Monsieur, dit-elle au marchand en se relevant, je vois bien que vous ne voulez pas acheter ma bague, veuillez me la rendre...

—Tout à l'heure, attendez.

—Je suis pressée, monsieur, il faut que je m'en aille.

—Soyez tranquille, vous n'attendrez pas longtemps, répliqua-t-il en souriant d'une façon singulière.

Au même instant la porte de la boutique s'ouvrit devant deux sergents de ville.

## II

Le bijoutier montra la jeune fille aux agents.

—Oh! oh! dit l'un, elle est bien jeune pour faire déjà ce vilain métier.

—Elle a évidemment des complices, dit l'autre.

Absorbée, probablement, dans sa sombre pensée, la jeune fille entendait sans comprendre.

Mais, lorsque l'un des représentants de l'autorité lui prit le bras en lui disant :

—Allons, suivez-nous! elle tressaillit et parut sortir d'un rêve. Elle recula jusqu'au fond de la boutique en jetant autour d'elle des regards mêlés de surprise et d'effroi.

—Tiens, tiens, elle rechigne, fit l'a-

gent. Assez de manières comme ça, nous ne sommes pas ici pour nous amuser ; en route...

—Qu'est-ce que vous me voulez? s'écria-t-elle.

—Vous emmener, d'abord.

—M'emmener!...

—Ensuite, vous savez ce qui attend vos pareilles.

—Je ne vous comprends pas, monsieur.

—Voyez-vous cet air d'innocence! On dirait, vraiment, que ces malheureuses sont déjà criminelles en venant au monde. Mais assez causé... Voulez-vous, oui ou non, nous suivre de bonne volonté?

—Encore une fois, monsieur, pourquoi voulez-vous m'emmener?

L'agent se mit à rire.

—Pour vous conduire chez le commissaire de police, répondit-il, puis après en prison.

—En prison! moi, moi, en prison! s'écria-t-elle en frissonnant.

Elle tourna vers le bijoutier son doux regard voilé de larmes.

—Ah! monsieur, lui dit-elle, c'est bien mal, ce que vous venez de faire, bien mal!...

Puis, s'adressant aux sergents de ville :

—Messieurs, reprit-elle d'une voix entrecoupée, je vois maintenant pourquoi vous êtes ici. Parce que j'ai voulu vendre ma bague, on me fait arrêter. Oh! je ne suis pas coupable, je vous le jure, laissez-moi m'en aller!

Les sergents de ville indécis regardèrent le marchand.

—Je ne dis pas que cette jeune fille est une voleuse, dit-il, mais, si cette bague n'a pas été volée elle a été trouvée, j'en suis sûr. Or, mademoiselle affirme qu'elle n'a pas été trouvée et qu'elle lui appartient.

—Eh bien, elle s'expliquera devant le commissaire de police. Il faut que vous

veniez aussi pour faire votre déposition

—Je serai au bureau du commissaire en même temps que vous.

Malgré ses larmes et ses supplications, les sergents de ville emmenèrent la jeune fille.

—Je ne croyais pas mal faire, disait-elle en sanglotant ; ah ! je suis bien punie !

En la voyant passer entre deux sergents de ville, bien des gens se retournaient.

—C'est une voleuse qu'on vient d'arrêter, disaient-ils avec mépris.

Elle entendait cela, la malheureuse, et elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine haletante, espérant cacher ainsi aux regards des curieux sa figure, sa douleur et sa honte.

On arriva chez le commissaire de police.

Ainsi qu'il l'avait promis, le bijoutier entra en même temps que l'accusée dans le cabinet du magistrat.

Celui-ci fronça les sourcils à la vue de la jeune fille et prit aussitôt un visage d'une extrême sévérité.

Sur l'invitation du commissaire, le bijoutier raconta ce qui s'était passé dans sa boutique, un instant auparavant, entre lui et la jeune fille.

Et il posa sur le bureau du magistrat la petite boîte ouverte, dans laquelle se trouvait la bague.

—Quelle est, selon vous, monsieur, la valeur approximative de ce bijou ? demanda le commissaire.

—Cette bague est d'un grand prix, répondit le marchand, le diamant seul vaut plus de deux mille francs.

—Et vous connaissez son propriétaire ?

—Oui, monsieur, elle m'a été confiée l'année dernière pour une réparation je j'ai facilement reconnue. Du reste le doute n'est pas possible, car sous le chaton

qui s'ouvre au moyen d'un petit ressort j'ai retrouvé une date et des mots gravés. Cette bague appartient à un de mes plus riches clients, M. Desvignes, rue Saint-Florentin, No 6.

—Tout cela est très précis. En faisant arrêter cette jeune fille, monsieur, vous avez fait votre devoir.

—Qu'avez-vous à dire ? reprit-il en s'adressant à la jeune fille, qui n'avait pas cessé de pleurer. Vous êtes ici devant la justice, vous devez dire la vérité toute la vérité. En raison de votre jeunesse et peut-être aussi de votre inexpérience, on pourra être indulgent pour vous. Parlez donc.

—Monsieur le commissaire, c'est vrai, cette bague n'est pas à moi, je l'ai prise... Un sanglot lui coupa la parole.

—Et tout à l'heure, répliqua sévèrement le magistrat, pour vendre ce bijou, vous prétendiez qu'il vous appartenait.

—Oui, monsieur, parce que je n'osais pas avouer...

—Que vous l'aviez pris. Dites-moi dans quelle circonstance vous avez commis ce larcin.

La jeune fille essuya ses yeux.

—Monsieur le commissaire, dit-elle, j'étais toute petite quand j'ai perdu mon père et ma mère. Alors ma grand-mère m'a prise avec elle, et c'est elle qui m'a élevée. En ce temps-là, elle demeurait à Caen.

D'après ce que m'a dit souvent ma grand-mère elle a été très riche autrefois, mais elle ne l'était plus guère lorsqu'elle m'a recueillie chez elle. Des événements désastreux avaient amené la ruine de mon père et la sienne. Elle n'avait pu sauver qu'un petit capital, lequel placé chez un notaire des environs de Paris, lui donnait une rente suffisante pour vivre, mais bien modestement.

Je devins pour elle une lourde charge :

mais elle ne voulait pas m'abandonner, ma bonne vieille grand'mère, et pour me mettre en pension, pour me faire instruire, elle dut s'imposer de dures privations.

Il y a quelques mois, le notaire qui avait son argent disparut tout à coup. Ma grand'mère apprit qu'il s'était sauvé à l'étranger, après avoir vendu son étude, emportant tout l'argent de ses clients.

Cette fois, elle était tout à fait ruinée ; il ne lui restait que quelques centaines de francs qu'elle avait économisés pour moi lorsque je sortirais de pension, après avoir passé un examen pour obtenir un brevet d'institutrice.

Hélas ! mes examens, je ne les ai pas passés ; il a fallu quitter brusquement la pension, faute d'argent pour payer le trimestre.

Une personne de Caen dit à ma grand'mère :

“ Le notaire a à Paris des parents qui sont, dit-on, très à leur aise. Vous devriez aller les trouver, peut-être vous rendront-ils une partie de l'argent qui vous a été volé.”

Ma grand'mère suivit ce conseil ; elle vendit ses meubles et nous vîmes à Paris.

Mais à peine arrivée, ma pauvre grand'mère tomba malade. Elle a plus de soixante-douze ans : la fatigue du voyage, jointe à la révolution que la perte de son avoir lui a faite, et plus encore peut-être son inquiétude sur ma destinée, tout cela a contribué à l'accabler.

Nous étions bien mal logées dans une chambre d'hôtel ; le médecin me conseil'a, dans l'intérêt de ma chère malade, de prendre un autre logement plus grand et mieux aéré. Je louai deux petites chambres rue Neuve-Coquenard, je les meublai comme je pus, et nous nous y installâmes. Malheureusement notre petite réserve d'argent se trouva presque épuisée.

Sous la dictée de ma grand'mère j'avais écrit plusieurs lettres aux parents du notaire ; ils n'ont répondu à aucune.

Voyant que nous allions être tout à fait sans ressources, je me dis qu'il fallait absolument que je trouvasse du travail.

Je sais coudre et broder ; j'aurais pu faire aussi de jolis ouvrages de tapisserie, de tricot ou de crochet, mais je ne connais personne à Paris, on n'a sans doute pas eu confiance en moi, car, dans les maisons où je me suis adressée, on ne voulut point me donner de travail. Et je n'ai pu mettre à profit mon courage et ma bonne volonté.

On m'indiqua bien un atelier où j'aurais pu être acceptée, mais il fallait, pendant plus de douze heures, quitter ma malade : cela n'était pas possible.

Je pouvais aussi donner des leçons de français, d'anglais, d'allemand et même de musique, mais je compris bien vite que c'était plus difficile encore à trouver que des travaux de couture.”

Depuis un instant, la voix de la jeune fille s'était sensiblement affaibli. A cet endroit de son récit, elle lui manqua subitement. Elle appuya fortement ses mains sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent à demi, elle chancela et tomba presque évanouie dans les bras d'un sergent de ville.

Les témoins de cette scène douloureuse se regardèrent. Sur ces figures, tout à l'heure si rébarbatives, on lisait maintenant la pitié.

Un des sergents de ville prononça ces sombres paroles :

—C'est la faim !

### III

On fit asseoir la malheureuse enfant dans un fauteuil.

Le commissaire de police s'était levé ; il avait ouvert une armoire où il trouva du vin et du sucre. En même temps qu'il préparait le verre de vin sucré, il appela son garçon de bureau.

— Courez vite chez le restaurateur le plus près d'ici, lui dit-il, et apportez-moi un potage chaud.

Après avoir avalé deux ou trois gorgées de vin sucré, la jeune fille se trouva mieux. Son regard disait combien elle était touchée de la sollicitude dont elle venait d'être l'objet.

— Vous n'avez donc pas mangé aujourd'hui ? lui demanda le commissaire.

— Ni hier, monsieur, répondit-elle.

— Oh ! pauvre enfant ! murmura le magistrat.

Sa voix avait pris une inflexion presque affectueuse.

— Comment vous trouvez-vous ? reprit-il.

— Beaucoup mieux, monsieur.

— Vous sentez-vous assez forte pour continuer votre récit ?

— Je crois que oui, monsieur.

— Ma chère enfant, dit le commissaire de police, la loi est inflexible dans sa sévérité, mais il y a certaines circonstances devant lesquelles elle adoucit beaucoup sa rigueur. Si tout ce que vous nous avez dit déjà est bien la vérité, quel'e que soit la faute que vous aurez commise, la justice aura pour vous de la compassion et de l'indulgence. Continuez, nous vous écoutons.

— Monsieur le commissaire, répliqua la jeune fille, je n'ai jamais fait un mensonge de ma vie, ce que je vous raconte ici est bien la triste vérité.

Pour ne pas aggraver la position de ma grand'mère, reprit-elle, j'avais cru devoir lui cacher notre situation, mais quand j'eus dépensé notre dernière pièce de monnaie il fallut bien lui dire tout. Oh !

ce fut un moment bien cruel pour moi.

— Je vois bien que nous n'avons plus d'espoir qu'en Dieu, me dit ma grand-mère : il est bon, il nous prendra en pitié. En attendant que sa divine providence vienne à notre secours, j'ai des châles, des robes et des bijoux d'autrefois ; Emilienne, tu peux les engager ou les vendre, afin de te procurer l'argent qu'il nous faut pour que tu ne meures pas de faim, ma chérie."

— Seulement, ajouta-t-elle, il y a parmi mes bijoux une bague qui, à elle seule, pourrait nous faire vivre pendant plus d'une année, mais c'est un souvenir de mon mari, de ton grand-père. Emilienne, je ne veux point m'en séparer, tu n'y toucheras pas."

Le commissaire de police regarda le bijoutier.

— Et cette bague est celle-ci ? demanda-t-il à la jeune fille.

— Oui, monsieur, répondit-elle, Malgré la défense de ma grand-mère, je l'ai prise ce matin pour la vendre. Ah ! si vous saviez !...

Une fois encore des sanglots s'échappèrent de la poitrine d'Emilienne.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— A l'exception du linge dont nous ne pouvions nous passer, les bijoux de ma grand-mère, ses effets et les miens, s'en allèrent les uns après les autres au Mont-de-Piété du faubourg Montmartre.

L'hiver était venu. Oh ! l'hiver, qu'il est terrible pour les pauvres gens !

Avant-hier, avec nos derniers sous, j'achetai un pain, un peu de bois et du boeuf pour faire un bouillon à ma grand-mère. Elle a pu manger hier encore, et ce matin le dernier morceau de pain dans le reste du bouillon. Moi, je n'avais pas faim !

Hier soir, n'ayant plus de bois, je ne pus faire du feu. Dans la nuit, les plaintes de ma grand-mère me réveillèrent en

sursaut. J'accourus près de son lit.

Elle était toute grelottante, ses dents claquaient. Je la touchai, elle était froide comme un glaçon. Alors je me couchai près d'elle et je la pris dans mes bras pour la réchauffer.

Les deux sergents de ville s'étaient retirés dans un coin pour cacher leurs larmes.

— Voir ainsi souffrir ma grand-mère, continua la jeune fille, cela m'a rendue comme folle, j'ai tout oublié, et c'est comme cela que me vint l'idée de vendre la bague...

J'arrangeai bien ma grand-mère dans son lit, et, pour qu'elle n'eût pas trop froid en mon absence, je mis sur elle la couverture et le matelas de mon lit. Puis, sans qu'elle me vît, je pris la bague et je sortis.

Voilà tout, Monsieur le commissaire. Je vois bien maintenant que j'ai mal agi... Mais ma grand-mère mourra de faim et de froid, et moi aussi...

Alors, près du bon Dieu, nous ne souffrirons plus et nous serons heureuses !

— Mademoiselle, dit le magistrat avec douceur et d'une voix qui trahissait son émotion, je suis convaincu que vous ne mentez pas ; cependant je ne puis vous rendre immédiatement la liberté ; je vais donc vous garder ici pendant une heure ou deux encore.

— Et ma grand-mère, monsieur ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Rassurez-vous, dans un instant elle sera prévenue.

— Oh ! monsieur, si elle apprend que j'ai été arrêtée par ces messieurs, elle me croira plus coupable encore, et cela peut la tuer.

— On ne lui dira pas ce'a, je vous le promets. On va vous apporter un potage, on ira ensuite vous chercher ce que vous désirerez et vous ferez ici, dans mon ca-

binet, un repas dont vous avez grand besoin.

Puis se tournant vers le bijoutier :

— Eh bien ? interrogea le commissaire.

— J'avoue que je ne comprends pas.

— Vous êtes bien sûr de en pas vous tromper !

— Oh ! absolument sûr, monsieur.

— J'ai un moyen de m'éclairer immédiatement : je vais envoyer chercher M. Desvignes, votre client.

— Si vous le voulez bien, monsieur le commissaire je vais y aller moi-même.

— Je n'osais pas vous le demander, monsieur ; je préfère cela, en effet.

Le bijoutier sortit.

Le magistrat renvoya les sergents de ville, puis il appela son secrétaire.

— Vous allez vous transporter immédiatement rue Neuve-Coquenard, numéro 18, lui dit-il. Vous prendrez des renseignements précis sur une dame malade et âgée, du nom de Danglade...

C'est bien ainsi que se nomme votre grand-mère, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Donc, des renseignements précis sur madame Danglade et sur sa petite-fille, mais vous ne direz rien vous entendez, vous ne direz rien qui puisse faire supposer que, pour une cause ou une autre, Mademoiselle a été mise en état d'arrestation.

Il peut se faire que madame Danglade se trouve dans une position telle, qu'un secours immédiat lui soit nécessaire. Dans ce cas, je vous remets vingt francs pour les besoins les plus pressants. Vous donnerez des ordres, sans dire qui vous êtes, afin que la malade ne manque de rien ; sur ce point, d'ailleurs, je m'en rapporte entièrement à vous. Il faut que la concierge de la maison, ou, à son défaut, une autre personne, reste près de madame Danglade et lui donne ses soins en l'ab-

sence de Mademoiselle. Vous avez compris?

—Parfaitement.

—Allez donc, mon ami, et ne perdez pas une minute.

—Oh! monsieur, monsieur, s'écria Emilienne en tournant vers le commissaire ses yeux pleins de reconnaissance, comme vous êtes bon!

— Les magistrats, mon enfant, ne sont redoutables que pour les criminels, répondit-il.

Elle s'empara d'une de ses mains sur laquelle elle posa ses lèvres

—Cette affaire est bien mystérieuse, pensait-il, mais, assurément, cette enfant n'est pas coupable.

#### IV

Le secrétaire du commissaire de police entra dans la loge du concierge de la rue Neuve-Coquenard. Ce dernier était absent, la femme se trouvait seule.

—Madame, demanda le jeune homme, n'avez-vous pas dans cette maison une locataire nommé Danglade?

—Oui, monsieur.

—Je voudrais avoir quelques renseignements sur cette dame, et je vous serais reconnaissant de vouloir bien me les donner.

—Ce serait avec plaisir, mais je ne la connais pour ainsi dire pas du tout. C'est une femme très âgée, qui demeurait, paraît-il, en province. Elle est malade, et depuis quatre mois qu'elle demeure dans la maison, je ne crois pas qu'elle ait quitté son lit.

—Vous devez connaître sa position de fortune?

—A peu près, parce que ça se devine. Mon cher monsieur, c'est la misère la plus affreuse. Je ne voudrais pas jurer qu'elle mange tous les jours. Si elle ne

doit rien au propriétaire, c'est que mon mari a exigé le terme d'avance. Les robes de soie, les cachemires, les jupons et je ne sais quoi encore, tout cela a été vendu ou porté au Mont-de-Piété. Mais ça nous est égal, il y a suffisamment de meubles pour répondre. Je vous le répète, mon cher monsieur, ça sent la misère à plein nez.

—Madame Danglade n'est pas seule, m'a-t-on dit?

—Oui, elle a avec elle sa fille ou plutôt sa petite-fille, une jolie blondinette, ma foi! mais c'est fier, ça ne parle à personne...

—Ce n'est peut-être pas de la fierté, madame :: la misère est souvent honteuse.

—Il est possible que ce soit ça, mais cette petite mérite tout de même qu'on s'intéresse à elle, car elle a bien soin de sa vieille mère; et puis elle est douce comme un mouton, honnête, sage...

—Je vous remercie de ces renseignements madame, qui me paraissent suffisants; je suis précisément chargé de venir en aide à ces deux malheureuses personnes.

—J'en suis bien aise, monsieur; voilà au moins une bonne oeuvre qui ne se trompe pas d'adresse.

—Est-ce que je puis voir la jeune fille?

—Pas pour le moment: elle est sortie ce matin, et elle n'est pas encore rentrée. Entre nous, monsieur, je crois qu'elle est allée à la recherche d'un peu d'argent, car il n'y a plus rien dans la bourse.

Hier, je n'ai pas vu passer le panier de coke, ni aucune autre provision. Voyez-vous, je parierais qu'elles sont sans pain et sans feu par le temps qu'il fait.

—Mais c'est horrible, une semblable misère!

—Horrible, oui, monsieur, c'est le mot.

—Je ne crois pas me tromper en pen-

sant que vous êtes une excellente femme...

—Mon mari et moi, monsieur, nous n'avons qu'un défaut : celui d'être très pauvres aussi.

—Vous n'en comprenez que mieux le malheur des autres. Voulez-vous voir tout de suite ce qui manque à madame Danglade? Vous viendrez me le dire, et nous verrons ensemble ce qu'il y aura à faire.

—Il serait bon, je crois, d'attendre la petite.

—Non. D'ailleurs elle peut tarder à rentrer, et si, comme vous le supposez, la pauvre malade est sans feu et a besoin de nourriture, ce serait inhumain, odieux, de la laisser souffrir plus longtemps.

La concierge ne fit plus d'objection. Elle sortit de la loge et s'élança dans l'escalier.

—Emilienne, est-ce toi? demanda la voix grêle de la malade en entendant ouvrir la porte.

—Ce n'est pas votre fille, madame, répondit la concierge en s'approchant du lit; je suis la concierge de la maison.

—Ah! vous êtes la concierge, fit la malade en se retournant à demi.

—Oui, et je viens vous voir.

—Vous êtes bien bonne, merci! Mais où est donc ma fille?

—Elle est sortie ce matin.

—Oui, oui, je sais, et je me doute bien pourquoi.

—Elle ne tardera pas à revenir.

—Oh! elle est depuis bien longtemps partie, bien longtemps!

—Si vous avez besoin de quelque chose, madame, dites-le-moi, je vous le donnerai.

La malade sortit du lit sa main amaigrée et montra la cheminée sans feu.

—Plus rien, plus rien, dit-elle d'une voix navrante, et hier et aujourd'hui ma petite-fille n'a pas mangé!.. Mon Dieu, mon Dieu! Il y a donc à Paris des malheureux qui peuvent mourir de faim!

—Oui, mais il y a des coeurs généreux qui viennent les secourir dans leur détresse.

—Nous ne les connaissons pas, dit dououreusement la malade.

—N'importe, il faut compter sur eux. Je vous laisse, mais je vais bientôt revenir. Je vous ferai un bon feu, car il fait bien froid dans votre chambre. Ensuite, je vous apporterai un bouillon gras, une bouteille de vin vieux et une belle moitié de poulet rôti.

—Il faut de l'argent pour payer tout cela et... Attendons Emilienne.

—Je vous en prie, laissez-moi faire. Ne vous préoccupez de rien.

La concierge sortit est descendit quatre à quatre les marches de l'escalier.

—Tenez, voilà vingt francs, lui dit le secrétaire du commissaire de police, lorsqu'elle lui eut fait son rapport. Achetez vite du charbon, du bois, des provisions de bouche, des médicaments, enfin tout ce qu'il faudra. Jusqu'au retour de la jeune fille, vous resterez près de sa vieille mère pour lui donner des soins. On vous récompensera de votre peine. Puis-je compter sur vous?

—Oui, monsieur, je ferai pour cette pauvre femme comme si elle était ma mère.

—C'est bien, au revoir et à bientôt; je reviendrai probablement ce soir.

Un quart d'heure après, un grand feu de bois et de houille flambait dans la cheminée de la chambre de madame Danglade, et la malade, assise sur son lit, restaurait un peu son estomac délabré en mangeant une aile de poulet et en buvant, à petits coups, un verre de Saint-Emilion.

Cependant à chaque instant elle répétait :

—Mais pourquoi donc Emilienne ne revient-elle pas?

## V

On venait de servir le déjeuner chez M. Desvignes. A l'exception d'un de ses membres, momentanément absent de Paris, toute la famille se trouvait à table.

Cette famille se composait de cinq personnes : M. Desvignes, l'aïeul, un vieillard de quatre-vingts ans ; son fils, actuellement en voyage ; sa belle-fille et ses deux petits-enfants : Julien, grand et beau garçon de vingt-cinq ans, et Henriette, une gracieuse et fort jolie personne à peine âgée de dix-huit ans.

L'aïeul était entouré du respect et de l'affection de ses enfants. Depuis quelques années il n'était guère plus valide. Deux attaques de paralysie lui avaient enlevé l'usage de ses membres ; il fallait le vêtir et lui donner à manger ainsi qu'à un enfant.

Cette dernière mission était confiée tour à tour au frère et à la soeur, qui s'en acquittaient avec une tendre sollicitude.

Il ne parlait presque plus, mais à son regard, vif et brillant on devinait que l'intelligence et la pensée n'étaient pas éteintes sous ce large front couronné de cheveux blancs.

Ce vieillard avait eu une existence bien remplie. Il était le fondateur d'une des plus importantes maisons de commission de Paris pour l'exportation. Il avait beaucoup aimé le travail, et le travail lui avait donné plus de deux millions de fortune.

Un domestique entra dans la salle à manger et s'approcha de Mme Desvignes pour lui dire tout bas que M. G..., bijoutier du Palais-Royal, désirait lui parler à l'instant même.

—Nous ne faisons pas de cérémonie avec M. G..., répondit-elle ; faites-le entrer ici.

Le bijoutier parut.

—Veuillez vous asseoir, monsieur, lui

dit Mme Desvignes en indiquant un siège. A quoi devons-nous le plaisir de vous voir ?

—Madame, c'est une aventure des plus extraordinaires.

—Une aventure, monsieur..., qui nous intéresse ?

—Beaucoup, oui, madame.

—Dites-nous vite de quoi il s'agit, monsieur.

—Ce matin, madame, une jeune fille, à l'aspect misérable, entra chez moi avec l'intention de me vendre une bague. En examinant ce bijou, dont la grosseur et la beauté du diamant n'avaient d'abord frappé, je reconnus la bague que M. Desvignes, votre mari, me donna à réparer et à nettoyer l'année dernière.

—C'est impossible, monsieur. Je porte très rarement ce bijou, je n'ai donc pu le perdre ; qu'on me l'ait dérobé me paraît invraisemblable ; nous sommes sûrs de la probité de nos serviteurs.

D'ailleurs, je me serais aperçue de la disparition de cette bague, à laquelle nous tenons comme à une pieuse relique ; et puis, si un voleur eût mis la main dans le coffret où je serre mes bijoux, il ne se serait pas contenté de prendre ce seul objet.

Avant même de m'assurer que ma bague est toujours parmi mes bijoux, je crois pouvoir vous dire avec certitude que vous avez été trompé par une ressemblance.

—Dans ce cas, madame, cette ressemblance serait bien étrange : je m'aperçus que la bague avait un ressort dans la monture ; je soulevai le diamant, et alors je pus lire, à l'aide de ma loupe : " Souvenir — 20 mai 1822. "

—En effet, monsieur, cela est très étrange, dit Mme Desvignes.

—Oh ! oh ! fit l'aïeul, dont la physionomie, habituellement calme, s'était animée,

et dont le regard étincelait.

—Henriette, reprit Mme Desvignes, va dans ma chambre ; si tu trouves ma bague dans le coffret d'ébène, tu me l'apporteras.

La jeune fille s'empressa d'obéir. Elle revint au bout d'un instant ; elle apportait la bague.

Le bijoutier baissa la tête, il était consterné.

—Oh!! ce que j'ai fait est odieux! murmura-t-il ; pourtant je ne pouvais deviner...

Par un effort dont on ne le croyait pas capable, le vieillard parvint à lever le bras et à prendre la bague des mains de sa belle-fille. Ensuite il la porta à ses lèvres en disant :

—Danglade, Danglade !...

—Danglade, répéta le bijoutier, c'est le nom de cette jeune fille.

Le vieillard s'agita avec force sur son fauteuil.

—Madame, reprit le bijoutier, trompé, comme vous le disiez tout à l'heure, par la ressemblance des deux bijoux j'ai fait arrêter cette malheureuse jeune fille ; elle est en ce moment chez le commissaire de police. Veuillez me confier votre bague pendant quelques instants, afin que, son innocence reconnue, on puisse lui rendre la liberté.

—Non, non dit le vieillard, je veux... savoir...

—Je devine la pensée de mon beau-père, monsieur, reprit Mme Desvignes ; le souvenir qui s'attache à cette bague appartient à l'histoire de notre famille.

Pouvez-vous nous donner des renseignements sur cette pauvre jeune fille qui, dites-vous, porte le nom de Danglade?

—Oui, madame. Je n'ai pour cela qu'à vous rapporter ce qu'elle a dit elle-même tout à l'heure devant le commissaire de police.

Et, sans oublier aucun détail, il raconta fidèlement la douloureuse histoire d'Emilienne et de sa grand'mère.

On l'avait écouté avec la plus vive attention ; les yeux de l'aïeul s'étaient remplis de larmes, et aussitôt le récit terminé il se mit à sangloter.

Henriette l'entoura de ses bras et, tout en essuyant ses larmes :

—Grand-papa, grand-papa, disait-elle, ne pleurez pas ainsi!

Et elle pleurait elle-même, la douce jeune fille. Elle reprit :

—Elle est innocente, grand-papa, elle n'ira pas en prison, et puis maman lui donnera de l'argent.

—Oh! oui, oh! oui, fit le vieillard. Danglade... ma fortune... tout... tout... à lui !...

Il ne pouvait prononcer que des monosyllabes, mais, habitués à lire dans son regard, ses enfants devinaient sa pensée.

—Mon père, dit Mme Desvignes d'une voix émue, en l'absence de votre fils, je le remplace près de vous : que dois-je faire? Je suis prête à vous obéir.

Le vieillard eut un mouvement de tête qui indiquait sa satisfaction.

Avec l'aide de sa petite fille, il parvint à se dresser sur ses jambes.

Sur un signe, Mme Desvignes lui tendit son front, sur lequel il mit un baiser.

Puis, la tête haute, le regard plein d'éclat, il dit :

—Ici... toutes deux... deux chambres!...

—Mon père, répondit la jeune femme, vos ordres seront exécutés.

—Bien, fit le vieillard.

Il se laissa retomber doucement dans son fauteuil ; puis, ayant fait asseoir Henriette sur ses genoux, il lui dit tous bas :

—Pour toi... une soeur...

—Que j'aimerai, oui, grand-papa, répondit la jeune fille.

—Monsieur, dit Mme Desvignes au bijoutier, mon fils va vous accompagner chez le commissaire de police pour témoigner de l'innocence de Mlle Danglade et lui faire rendre sa liberté.

S'adressant ensuite à son fils :

—Julien, dit-elle, tu accompagneras Mlle Danglade jusque chez sa grand-mère, où tu me retrouveras.

—Maman, puis-je vous accompagner ? demanda Henriette.

—Oui, si le grand-papa le permet.

—Va, dit le vieillard.

## VI

Le père de Mme Desvignes était un officier sans fortune, qui fut tué, en 1807, au combat de Pultusk, livré contre les Russes. Il servait alors sous le commandement du général de cavalerie Danglade.

Le général fit parvenir successivement à sa veuve et à son fils, restés sans ressources, des secours en argent.

Plus tard, par ses soins, le jeune Desvignes fut placé à l'école militaire de Saint-Cyr, où son fils unique venait également d'entrer.

Desvignes n'ignorait pas ce que sa mère et lui devaient au général ; il le témoigna au fils par une sincère et vive affection. Les deux élèves devinrent amis inséparables.

Ils sortirent de l'école la même année et ils eurent le bonheur de ne pas être séparés, car ils furent désignés pour servir dans le même régiment de la jeune garde avec le grade de sous-lieutenant.

C'est en cette qualité qu'ils firent la campagne de 1812, qui débuta par le passage du Niémen, mais qui malgré la prise de Smolensk et la grande victoire des bords de la Moskova, devait être si funeste à la France et à Napoléon.

L'année suivante, ils se trouvaient à

Lutzen, Bautzen et à Dresde.

Le 16 octobre à Lindeneau, le général Danglade eut la tête emportée par un boulet.

Desvignes partagea la douleur de son ami. Les deux jeunes officiers pleurèrent ensemble.

Ils rentrèrent en France avec l'armée affreusement décimée, pour prendre une part active dans cette lutte terrible et désespérée où, pendant un mois, une nouvelle armée française, composée de jeunes gens qui voyaient le feu pour la première fois défendit pas à pas le sol de la patrie contre les forces réunies de tous les souverains de l'Europe.

Après Waterloo, lorsque la dernière armée de France, qui s'était retirée sur la Loire, fut licenciée sur la demande des alliés, les officiers Danglade et Desvignes donnèrent leur démission.

Le premier était riche, mais l'autre ne possédait que son épée, et sa carrière était brisée.

—Mon cher Desvignes, lui dit Danglade, rassure-toi : pour un homme jeune, intelligent et actif, la France ne manque pas de ressources. Dans le commerce et l'industrie de notre pays il y a de belles places à prendre ; tu n'as qu'à choisir.

Ce qui te manque, c'est le premier capital, je te le donnerai.

Avant de quitter la France, où je n'ai plus aucun parent, pour me rendre à la Martinique, près d'une soeur de ma mère, je vais réaliser la fortune que m'a laissée le général Danglade. Je ferai pour toi, mon ami, ce qu'aurait fait mon père.

Je te fournirai le moyen de t'associer à une maison de commerce ou de prendre un intérêt dans une affaire industrielle.

Quelque temps après, Danglade, au moment de partir pour les colonies remettait à son ami Desvignes cinquante mille francs.

—Comment te rendrai-je cet argent ? demanda celui-ci.

—Attends d'abord que tu sois assez riche pour me rembourser.

—Et si, au lieu de faire fortune, comme tu le crois, je perds, au contraire, cette somme importante ?

8

—Alors tu n'auras pas été heureux ; non seulement je ne te la réclamerai pas, mais je ferai mon possible pour que tu puisses recommencer une nouvelle entreprise.

Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis se séparèrent.

Ils ne devaient plus se revoir.

M. Desvignes devint associé d'une maison de commerce de Paris. Au bout de trois ans l'association fut rompue. M. Desvignes se retira avec soixante-quinze mille francs et créa pour lui seul une maison nouvelle qui ne tarda pas à faire de brillantes affaires.

M. Danglade ne s'était pas fixé à la Martinique. Possesseur d'une fortune considérable et ayant le goût des voyages, il parcourut successivement les contrées du Nouveau-Monde et une partie de l'Asie.

Les communications entre les amis étaient donc extrêmement rares.

Cependant, un jour, M. Desvignes reçut une lettre par laquelle Danglade l'informait de son mariage prochain avec une jeune créole française qu'il avait rencontrée à Pondichéry et dont le père était un des principaux négociants de la ville.

La lettre disait encore que la cérémonie du mariage était fixée au 20 mai.

M. Desvignes écrivit une longue lettre à son ami. Il lui disait qu'il voulait se marier le même jour que lui, et que la chose était arrêtée. Il parlait ensuite de la prospérité constante de sa maison de commerce.

Il terminait en priant Danglade de ne pas oublier que tout ce qu'il possédait

était à lui ; que, du reste, il le considérait comme son associé et qu'il entendait donner à ses cinquante mille francs une part dans les bénéfices de sa maison.

M. Desvignes était marié depuis près d'un an, et il n'avait pas reçu de réponse à sa dernière lettre. Lorsqu'un matin un capitaine de navire entra dans son bureau.

Il était porteur d'une lettre de Danglade et d'un écria dans lequel se trouvait une bague.

“ En souvenir de ton mariage et du mien, disait la lettre, j'ai fait monter

“ deux diamants de même valeur et abso-

“ lument semblables. Sous le diamant, qui

“ se lève au moyen d'un ressort, dans le

“ chaton des anneaux, j'ai fait graver

“ ces mots : “ Souvenir — 20 mai 1822.”

—J'ai donné l'une de ces bagues à ma

“ jeune femme et je t'envoie l'autre, te

“ priant de l'offrir à Mme Desvignes en

“ mon nom, comme souvenir de notre sin-

“ cère et vieille amitié.

“ J'espère pouvoir retourner en France

“ dans trois ou quatre ans ; je m'instal-

“ lerai à Paris, près de toi, et nous ne fe-

“ rons plus qu'une famille.”

Malheureusement Danglade n'eut pas le temps de réaliser ses projets.

Il mourut de la fièvre jaune à la Martinique, où il était revenu un an à peine après la naissance d'un fils que lui avait donné sa femme.

Pendant des années M. Desvignes attendit le retour de son ami, ou tout au moins de ses nouvelles. Inquiet, il avait écrit plusieurs lettres à Pondichéry et à Fort-de-France, mais aucune n'était arrivée à destination.

Après la mort de son mari, Mme Danglade avait quitté la Martinique pour revenir chez son père. La même année, celui-ci, s'étant complètement retiré des affaires, revenait en France avec sa fille et

son petit-fils.

Bien que Mme Danglade eût entendu parler de M. Desvignes, elle ignorait l'avance d'argent que son mari lui avait faite.

Avec le temps elle oublia cette famille, et plus tard, quand par suite de malheurs imprévus sa fortune et celle de son fils se trouvèrent englouties, elle ne se souvint plus qu'il y avait à Paris un homme, devenu millionnaire, à qui elle pouvait s'adresser en toute confiance en invoquant le nom de Danglade.

M. Desvignes apprit la mort de Danglade, par hasard, quinze ans après. Toutes les recherches auxquelles il se livra pour retrouver sa veuve restèrent sans résultat.

M. Desvignes fils et sa femme n'ignoraient pas ce que toute la famille devait à M. Danglade. Du reste, l'aïeul leur avait dit souvent :

—Mes enfants, n'oubliez pas que le tiers au moins de ma fortune appartient à la veuve de Danglade et à ses enfants, s'il en existe.

On comprend l'effet que venait de produire la révélation du bijoutier.

## VII

Julien Desvignes et le bijoutier sortirent ensemble. Un instant après, Mme Desvignes et sa fille sortaient à leur tour et prenaient un coupé de remise pour se faire conduire rue Neuve-Coquenard.

—Enfin vous voilà ! s'écria le commissaire de police lorsque le bijoutier suivi de Julien entra dans son cabinet ; nous vous attendions avec la plus vive impatience.

La jeune fille se leva ; elle regarda le commissaire avec inquiétude, car son sort dépendait de ce qu'allaient dire le bijoutier et la personne qui l'accompagnait.

—Mon client, M. Desvignes, est absent de Paris, dit le bijoutier mais son fils peut le remplacer. Monsieur le commissaire, j'avais bien reconnu la bague...

La jeune fille fit entendre un sourd gémissement.

Julien Desvignes s'élança vers elle et, lui prenant la main :

—Mais vous êtes libre, mademoiselle, vous êtes libre ! s'écria-t-il.

—J'ignorais qu'il y eût deux bagues absolument pareilles, reprit le bijoutier, et je demande pardon à Mademoiselle du mal que je lui ai fait et de mes injustes soupçons.

—Oh ! je vous pardonne, monsieur, dit vivement Emilienne ; vous ne me connaissiez pas, et tout autre à votre place pouvait également me croire coupable.

—Ma chère enfant, dit alors le magistrat, la Providence a des vues impénétrables, et ce n'est pas en vain qu'elle vous a fait amener entre deux agents de l'autorité, dans un bureau de police. Ce matin, vous et votre vieille mère étiez sans pain, sans feu, malheureuses et désespérées ; vous sembliez abandonnées, vous n'aviez personne pour vous secourir... mais Dieu veillait sur vous ! Maintenant, vous n'êtes plus seules au monde, vous avez des amis ; ils vous viendront en aide, je vous le promets.

—Monsieur le commissaire, répondit Julien Desvignes, le général Danglade, mort sur un champ de bataille au service de la France était le bisaïeul de Mademoiselle. Ma famille doit tout à son grand-père : sa fortune, son existence, peut-être... Vous ne vous trompez pas en disant que c'est la Providence qui a amené devant vous aujourd'hui Mlle Danglade comme une criminelle. Oui, Dieu veillait sur elle et sur sa grand'mère : il avait compté leurs souffrances et il venait de dire : — C'est assez !...

Mon père et mon aïeul, qui vit encore, réclament pour eux seuls le droit qui leur appartient d'adoucir la position de Madame Danglade et d'assurer l'avenir de sa petite-fille

—Voilà de belles et nobles paroles, répliqua le commissaire de police, vivement impressionné. Monsieur Desvignes, laissez-moi vous serrer la main et vous dire que les sentiments que vous venez d'exprimer au nom de votre famille me pénétrèrent d'admiration.

Le jeune homme s'approcha d'Emilienne.

—Mademoiselle, lui dit-il, veuillez prendre mon bras, je vais vous reconduire auprès de votre grand'mère.

—Oh! monsieur, fit la jeune fille, dont les joues se couvrirent de rougeur, voyez comme je suis habillée... Non, il vaut mieux que je m'en aille seule.

—Mademoiselle, répondit Julien, ma mère et ma soeur vous attendent chez vous et j'ai reçu l'ordre de vous y accompagner.

—Allons, mon enfant, dit le commissaire de police, prenez le bras de M. Desvignes : c'est celui d'un ami.

—D'un frère, ajouta le jeune homme.

Le magistrat rendit la bague à Emilienne.

—Il ne faut pas l'oublier dit-il en souriant : vous lui devez trop pour être ingrate envers elle.

Julien et Emilienne furent bientôt rue Neuve-Coquenard.

Madame Desvignes avait déjà eu le temps d'informer la malade de ce qui s'était passé le matin, et de lui dire ce que M. Desvignes, son beau-père, devait à l'amitié de M. Danglade.

Des bras de sa grand'mère Emilienne passa dans ceux de Madame Desvignes puis ce fut le tour d'Henriette.

Après l'avoir embrassée sur les deux

joues, Mademoiselle Desvignes entraîna Emilienne près de la fenêtre.

—Mon grand-papa Desvignes, lui dit-elle, veut que vous soyez ma soeur et je lui ai promis de vous aimer de tout mon coeur. Cher grand-papa, comme il sera content de vous voir.

—Oh! je suis trop heureuse! murmura Emilienne en pleurant.

Un instant après, le médecin que Madame Desvignes avait envoyé chercher arriva.

Il déclara que Madame Danglade pouvait être transportée sans danger, et il ajouta qu'avec beaucoup de soins il avait l'espoir de la guérir en moins d'un mois.

Ces bonnes paroles augmentèrent encore la joie et le bonheur de tous.

Avant la nuit, Madame Danglade était installée dans la chambre qu'on lui avait préparée chez M. Desvignes.

La chambre d'Emilienne était à côté et communiquait également avec celle de Mademoiselle Desvignes.

Au bout de quelques jours, Madame Danglade commença à se lever, et elle fut bientôt en pleine convalescence.

Un jour, le vieux M. Desvignes demanda à son fils s'il s'occupait de payer sa dette à Madame Danglade.

—Oui, mon père, répondit-il, et j'espère que vous serez satisfait. Pour que Mademoiselle Danglade devienne tout à fait notre fille, elle sera la femme de Julien.

—Bien, dit le vieillard ; mais vite, vite! je veux voir leur bonheur avant de mourir.

Trois semaines plus tard, Mademoiselle Emilienne Danglade épousait Julien Desvignes.

FIN

# BELLE - MAMAN ARRIVE...

## I

—Eh bien ! monsieur, s'écria Mme Lucie Pimodan, c'est la première fois depuis six mois que nous sommes mariés, la première, entendez-vous bien, que vous vous conduisez en galant homme...

—J'avoue que... si vous n'étiez pas satisfaite, vous seriez difficile, répondit M. Pimodan, les lèvres pincées.

—Je le suis et je le dis.

—Pour vous faire plaisir, je mets tous les torts de mon côté...

—Vous en aviez déjà une bonne partie, confessez-le ! Fumeur, chasseur, joueur, débauché ; pas des torts, des vices !

—Soit, madame, mais personne n'aurait osé m'appeler butor... et après ce que nous venons de décider, tout le monde en aura le droit.

—Bah ! pour si peu ! Une petite giffe que vous me donnerez... devant témoins...

—Mais il faudra que je vous insulte d'abord, que je joigne à la giffe une mimique d'homme exaspéré...

—Est-ce trop pour reconquérir votre liberté ? Puisqu'il y aura le divorce au bout !

—Ça, c'est vrai, je paierais bien le plaisir d'être libre d'un léger accroc à ma réputation d'homme du monde !

—C'est bien entendu, nos convives sont choisis, et nous jouerons la scène merveilleusement. Il me tarde tant d'avoir un

motif avouable pour désertier cette maison !

—Nous sommes d'accord.

—Merci, monsieur !

—Merci mille fois, madame !

Mme Lucie Pimodan et M. Pimodan se séparèrent avec un soupir d'allègement.

Ne valait-il pas mieux avoir établi ces conventions à l'amiable ? Quand les époux y mettent une bonne volonté mutuelle, le divorce peut toujours être prononcé pour incompatibilité d'humeur.

C'est une cause vague, imprécise, qui englobe tous les méfaits possibles tout en conservant une apparence aimable, une espèce d'entente dernière dans la rupture. Incompatibilité d'humeur c'est long à scandaler par syllabes, mais c'est charmant à envisager : "Pauvres jeunes gens, ils ne pouvaient pas se supporter ; eh bien ! ils se sont quittés, cela vaut bien mieux ainsi !"

Il y a dans ce mot toute la pudeur conventionnelle. Il résume ou peut résumer cent causes horribles et terribles de divorce que la bonne tenue, l'éducation, le respect humain désirent ne pas étaler dans les prétoires.

M. et Mme Pimodan étaient charmée de leur décision.

Elle ne serait pas forcée d'avouer qu'elle était outrée, après six mois de mariage, de se supposer bernée pour plusieurs de ses amies, ce qui est très humiliant quand

on se croit la plus belle.

Lui, il ne serait pas réduit à cette extrémité d'expliquer qu'il était jaloux d'un ami de collègue, un camarade d'enfance!



Vous êtes fumeur, joueur...

Ni elle ni lui, du reste, n'avaient de raisons sérieuses, pas plus que de certitude absolue dans l'âme!

Aussi, une maîtresse gifle, donnée et reçue, devant témoins établirait-elle nettement la situation.

M. Pimodan se frottait les mains et Mme Pimodan préparait déjà sa mine de victime résignée et fière.

Il ne trouverait pas au monde un juge qui ne donnerait des ailes à la procédure pour rendre au plus vite la liberté à la jeune et jolie plaideuse!

Le prétexte de la gifle serait un prétexte dans le vrai sens du mot. Il giflerait, elle serait giflée pour une contradiction, un démenti, un entêtement, pour rien!

Et, violemment, elle se lèverait de table, en lançant la phrase classique:

—Monsieur, je me retire chez ma mère! C'était très simple.

Voilà où aboutiraient six mois de mariage et trois mois de cour mondaine entre deux jeunes gens qui n'étaient pas nés pour se déplaire: à la séparation éternelle après l'union passagère!

Et jamais on ne se reverrait, jamais on ne se parlerait; on s'éviterait, on se fuirait, bien plus, on se haïrait.

—Parfaitement, pensait Mme Pimodan.

Et M. Pimodan, le poing fermé, songeait:

—Oh! oui! ce serait bien fini!

Futur bien inutile, car c'était fini déjà, irrémédiablement, ce qui s'appelle fini... au point qu'on n'avait plus peur de faiblir l'un devant l'autre, et que la femme de chambre pouvait bien annoncer: "Madame est bien servie!" Monsieur ne se gênerait pas pour aller prendre sa place devant... Elle!

## II

—Madame est servie!

M. Pimodan se tint pour servi, lui aussi, et il y alla, dans la salle à manger, et il s'assit, comme hier, comme avant-hier, devant sa femme encore légitime.

Ils étaient en tête-à-tête, et Mme Pimodan n'avait pas l'air du tout embarrassé.

—Madame, lui dit-il, nous avons oublié un point... important.

—Parlez, monsieur.

—La foudre n'éclate pas soudain dans un ciel sans nuages... Même quand les domestiques entendent la gifle, ils ne pourront pas y croire. Ces gens sont psychologues. Ils savent qu'une gifle n'est jamais la première! Ils nieront l'évidence...

—Pourtant...

—Oui, vous me comprenez... il faudrait préparer la scène... faire des répétitions...

—Merci, monsieur, je n'ai nullement l'envie de savoir comment vous me giflerez... une fois suffira...

—Vous n'y êtes pas, madame, je voudrais simplement que nous eussions l'air de vivre en mésintelligence durant les trois jours qui nous restent de vie commune.

—Nous n'avons qu'à continuer le passé, il me semble!

—Oui, vous parlez d'or. Avouez pourtant que j'étais, d'apparence, toujours correct.

—Eh bien?

—Maintennat, je vous demande la permission de trahir mes sentiments, de vous apostropher, d'être irascible; par exemple, quand les domestiques sont là, de rouler des yeux furibonds.

—Allez, roulez!

—Si vous me prenez pour un cocher de tramway? répliqua-t-il, vexé.

Je ne suis pas disposée à rire, monsieur.

—Ni moi, madame. Mais je puis bien souligner vos intentions et vos réponses insolentes.

—Il est inutile de m'adresser la parole. Je vous prie de vous taire!

—Ah! Lucie, garella gifle!

—Vous dites? Je voudrais bien voir!

—Au lieu de voir, écoute! Pan, v'lan! Tu me jettes hors des gonds avec tes grands airs, tudieu!... Ne te plains pas, ça compte comme répétition générale!

Deux gestes légers, un peu lourds pour des caresses, avaient volé au-dessus des assiettes, et Mme Pimodan avait poussé deux petits cris qui avaient attiré la femme de chambre.

—Vous m'avez indignement frappée, monsieur!!

—Pas du tout, je plaisantais...

—Vous venez de mettre le comble à votre indignité, ajouta Mme Pimodan, de-

bout.

—Mais non, mais non, vous exagérez, répétait-il, très nerveux, essayant de ressaisir le calme qu'il avait une seconde abandonné. Un geste de plaisanterie à peine esquissé, et vous criez, vous criez...

—On jugera!

—Mais l'intention! Morbleu, je n'avais pas l'intention de vous faire mal! Je suis le premier touché...

—Non, c'est moi!

—C'es vrai... mais écoutez-moi... asseyez-vous... Ce n'était pas une sérieuse gifle, c'était...

La femme de chambre prononça, en tendant un plateau d'argent à Mme Pimodan:

—Une lettre pour madame!



Tu vas redevenir gentille?

—Qu'est-ce que je disais! s'écria le mari, cherchant un prétexte pour rire, c'était une gifle avant la lettre!

Mme Pimodan lui lança un regard aigu de drame, fit signe à la servante de se retirer et déchira nerveusement l'envelop-

pe, en disant :

—C'est de ma mère, monsieur!

III

“Ma chère fille,

“Je te ménageais depuis longtemps une surprise. J'arrive! Ton père, trop occupé,



Monsieur en douce conversation avec  
Madame.

ne peut me suivre, mais il me permet généreusement de rester trois journées entières avec vous, dans votre nid d'amoureux. Viens me chercher à la gare.

“Ta mère, qui t'aime,

“Eugénie Bellacour.”

“P. S.—Embrasse Octave pour moi, en

attendant que je le fasse moi-même de “vive voix.”

—Tu sais, ta mère a un style étonnant! s'écria M. Pimodan. Et en voilà une brave femme!

—Je vous défends de parler de ma mère en ces termes irrespectueux.

—Tout le monde n'est pas une brave femme! Et celle-là, je l'adore!

—Je crois bien. Que lui reprocheriez-vous?

—C'est la belle-mère idéale!

—Ne raillez pas. Il n'y en a pas beaucoup comme elle! Du reste, vous la connaissez à peine.

—Justement. C'est la première fois qu'elle nous rend visite. Je ne l'en aime que davantage.

—Voulez-vous dire que si elle eût vécu avec nous vous l'eussiez détestée... Ah! non, la bonne créature!

—Elle ne présume pas le mal, elle! Elle vient nous voir dans notre “nid d'amoureux!”

—Jolis! les amoureux! Ah! ça va lui donner un coup de savoir que je plaide en divorce!

—Je m'en doute! Pauvre femme!

—Pauvre maman!

Et Mme Pimodan jeta sur son mari un regard de reproches et de désolation mutine.

—Oui, soupira-t-il, pauvre maman! Elle ne se figurerait jamais... Elle qui a désiré ce mariage!...

—Quoi, monsieur, quoi?

—La vérité.

—Quelle vérité, explique-toi, Octave, quelle vérité?

—Le nid détruit... les amoureux prêts à s'envoler.

—Et à qui la faute, s'il te plaît?

—A personne. A nous deux. A toi. A moi. A la fatalité... Et quelle fatalité!

—Quand je songe que tu auras peut-être sur la conscience la mort de ma mère !

—Moi ? Tu es cruelle, Lucie.

—Je suis juste ! Rien que juste, monstre !

—Juste, mais cruelle !... Je m'engage sur l'honneur à lui avouer que c'est moi qui ai tous les torts. Elle souffrira moins.

—Elle qui rêve de nous surprendre en tête-à-tête... dans notre nid...

—D'amoureux ! Ah ! ah ! ah !

—De quoi ris-tu ?

—De ça. D'amoureux !

—Evidemment, il y a de quoi rire... de songer qu'une vieille femme va pleurer !

—Je ne suis pas méchant ! Tu interprètes mal !

—Non, non. Tu as toujours été méchant !...

—Moi ? Moi, méchant ! C'est toi qui est intraitable, toi qui ne comprends pas la plaisanterie ! Tu es froide comme la glace.

—C'est que j'ai été frappée !

—Le vilain jeu de mots... Oh ! Lucie,

tu souris ! Tu vas redevenir gentille ? Il n'est pas possible que tu continues à m'en vouloir ?

—Je ne sais, Octave... Mais, pour le moment, je me sens attendrie à songer que celle qui croit nous surprendre en plein bonheur nous trouvera sur le point de nous séparer... Si tu voulais... pour elle, rien que pour elle...

—Pour elle... je veux tout ce que tu voudras.

Il y eut un long silence entre M. et Mme Pimodan, puis, les yeux mouillés, ils s'assirent encore à table, toujours silencieux.

—Oh ! oh ! ça chauffe dur ! Ça va éclater de nouveau ! se dit la femme de chambre en servant le café.

Mais quand elle revint, elle surprit madame en douce conversation avec monsieur qui souriait.

Et monsieur disait :

—Allons, vite ! c'est l'heure ! Partons pour la gare ! Belle-maman arrive...





## Par Amour pour Elle

Nouvelle sentimentale.

Dans un village de montagne suspendu comme un nid d'aigle au-dessus de l'abîme où gronde un torrent, vivait Jean Garrigue, et Jean Garrigue passait pour fou. Certes, lorsqu'on voyait cet être, accoutré de vêtements trop courts, aller, ses longs bras ballants à ses côtés, ses longs cheveux jaunes éparpillés sur ses épaules et ses grands yeux bleus à fleur de tête fixés dans le vague, comme indifférent à tout ce qui n'était pas son rêve on était tenté de dire, avec les hochements de tête attristés des braves gens du pays : "Le pauvre !... il est dément !" Mais non, Jean Garrigue n'était pas fou. C'était un poète, le plus pur de tous, le poète inconsciemment poète, le poète du rêve !

Les montagnards éprouvaient à son égard cette sorte de respect mêlé de crainte qu'ils ont pour les anomalies de la nature. Il était doux ; on le laissait tranquille. Son plaisir était de courir les forêts sombres d'épicéas, et tous les recoins et coins de la vallée, d'aspects si variés que le regard, sans cesse intéressé, ne se rassasia pas de son spectacle.

Depuis le commencement de la belle saison, Jean Garrigue avait pris en affection une sorte de grotte naturelle dominant le village et une partie de la vallée.

Un morceau de pain de seigle dans sa poche, il partait dès le lever du soleil pour son lieu de prédilection, et n'en revenait qu'à la nuit close.

Qu'admirait donc le poète ? Certes, le paysage développé devant lui, avec ses bois et ses pâturages semés de bétail, ses chalets accrochés aux flancs des abîmes, le ruban argenté du torrent, avec ses clairs et ses ombres, ses voix sourdes ou frêles, était bien fait pour tenir son imagination de sensitif en éveil durant de longues heures.

Cependant, le regard de Jean Garrigue ne quittait pas la direction d'un chalet posé au-dessous de lui, à quelque cent pas à peine ; et sitôt que s'ouvrait, le matin, la fenêtre gauche de la maison de bois, le visage du jeune homme s'irradiait d'une joie intense.

Une tête charmante de jeune fille apparaissait bientôt dans l'encadrement de la croisée ; Jean se penchait vers elle, comme s'il eût voulu se lancer dans l'espace, et demeurait plongé dans l'extase du croyant devant l'idole.

Celle qui paraissait avoir tant d'influence sur l'âme simple du poète de la nature, Mlle Rose Raymond, était venue passer

avec sa mère, veuve, les deux mois d'été en pleine montagne.

Jean Garrigue aimait Rose. Qu'avait-il fallu pour cela? Oh! rien! presque rien.

Un jour, au cours d'une promenade, Rose se lamentait de ne pouvoir atteindre une fleur placée trop haut : le jeune homme l'avait entendue et quelques instants après, déposait la fleur aux doigts de la jeune fille.

Elle le remercia d'un sourire... et ce fut tout.

Elle ne revit plus Jean Garrigue et ne devait plus le revoir. Elle ne se doutait guère, la jeune et délicieuse vierge, qu'un être humain la guettait, plein d'une admiration muette, et se faisant, pour ainsi dire, l'ombre de son ombre.

Or, ce jour-là, Jean vit avec étonnement les deux dames du chalet de meilleure heure que d'habitude et ce qui le surprit davantage, Rose lui sembla mieux parée. Elle avait mis à sa toilette une pointe de coquetterie plus accentuée. Le montagnard s'en irrita sans se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Les deux femmes suivirent la route de Thonon, et bientôt Jean apercevait un homme vêtu d'un uniforme militaire se dirigeant vers elles à grands pas. C'était le fiancé de Rose, Georges Darcourt, lieutenant d'artillerie.

Profitant d'un congé d'un mois il venait jouir de la splendeur du paysage aux côtés de sa future femme.

Georges et Rose s'aimaient comme peuvent s'aimer deux coeurs jeunes, purs et généreux ; aussi, lorsqu'ils se revirent après quinze jours de séparation, ce fut la fête idéale de leur affection et de leurs âmes.

Là-haut, dans sa grotte, Jean Garrigue souffrait et, de ses yeux fixés sur le groupe de retour au chalet, roulait des larmes

chaudes qui tombaient, une à une, lourdement sur son coeur.

Il avait compris que ce jeune officier était venu pour Rose, il avait compris que tous deux s'aimaient : Rose en aimait un autre !

Au fond de tout amour, même pur, même naïf, se glisse une pointe d'égoïsme. Jean Garrigue n'avait jamais parlé à la jeune fille... Se rappelait-elle seulement sa rencontre?... Qu'y avait-il, en somme, de commun entre elle et lui?... Le jeune homme, tout à un sentiment nouveau qui le dominait, s'y était abandonné et n'avait jamais pensé à autre chose. Il goûtait un bonheur infini, absolu, à aimer, cela suffisait pleinement à son coeur.

De l'instant où Georges lui apparut, il fut jaloux. Il souffrit. Il en voulut à l'officier de venir lui ravir son idole — et, à côté de son amour immense et suave, chaste comme un chant séraphique, naquit et s'éleva un sentiment tout aussi fort, tout aussi dominateur : la haine !

Jean Garrigue ne dormait plus. Il quitta son observatoire et fit son gîte d'un épais buisson d'épine-vinette poussé à quelques pas de l'habitation rustique.

Nuit et jour, il demeura là, épiant dans l'ombre. A se rapprochement de celle qu'il aimait, il souffrit davantage. Il entendait chanter auprès de lui cet amour qui, sans trêve, bâtissait des rêves d'avenir, les châteaux en Espagne si faciles à construire, mais hélas! si vite réduits en poussière impalpable. Et chacun de ces mots, empreints de cette joie radiieuse née d'un amour réciproque, entraînait dans son coeur comme une vrille.

Un soir, ce coeur ulcéré bondit d'allégresse. Il entendit :

— Alors, Georges, vous voulez absolument aller au pont du Diable?

— Mais oui...'

—C'est téméraire, monsieur Georges, reprenait la voix de la mère. Les montagnards appellent ce passage le poste du Diable, parce que, disent-ils, le diable seul peut y passer. Songez donc, mon ami... une arête large de deux pieds à peine, entre deux abîmes !

—Justement... il y a l'attrait du danger.

Georges, reprenait la voix d'or, vous n'avez pas pitié de moi.

—Petite peureuse!... disait l'officier, dont la voix se faisait doucement grondante ; c'est un vilain défaut pour la femme d'un soldat.

—Eh bien! oui... j'en conviens, j'ai peur. Je vous en prie, Georges, n'y allez pas.

—Ah! pensait Jean Garrigue, torturé par la jalousie, pourquoi veut-elle l'en empêcher!...

Car lui connaissait bien le pont du Diable, cette arche vertigineuse qui relie entre eux les deux sommets d'une montagne.

Il poussa un soupir de soulagement. Résistant aux supplications des deux femmes, l'officier imposait son désir de tenter l'excursion.

.....

Le jour commence à grandir. Des flèches d'or jaillies de l'horizon viennent se briser au sommet des hautes roches et rejaillissent en mille éclaboussures, accrochées aux moindres saillies.

Une nappe de brume flotte sur la vallée, d'où monte jusqu'au hardi touriste le mugissement du torrent. Dans un quart d'heure, il aura atteint le pont du Diable. Il s'arrête et contemple le paysage.

La brume se fait de plus en plus légère. Déjà quelques toits luisent dans les profondeurs de la gorge. Enfin, un frisson

court sur la crête des forêts d'épicéas, et le brouillard, déchiré en mille pièces, est emporté aux quatre coins du ciel.

Le village apparaît aux yeux de Georges, pareil à un minuscule jouet d'enfant. Il braque sa lorgnette dans cette direction et finit par distinguer le chalet où vit tout ce qu'il aime. é

Quelque chose de blanc, à peine perceptible, flotte à l'une des fenêtres... et le jeune homme sourit : c'est le signal convenu. Il tire son mouchoir et l'agite... Le verra-t-elle?... Il envoie un baiser à travers l'espace et reprend allègrement sa route...

L'y voici.

Le pied sur l'arche du pont, il s'arrête un instant. Les deux abîmes ont, en effet, une profondeur vertigineuse. Mais reculera-t-il? La supériorité de l'homme dans la création s'affirme par la volonté. La chair tremble, l'esprit doit commander à la chair.

Il a fait le premier pas. La roche, formée d'une sorte de calcaire schisteux, s'effrite sous le pied. Le soldat a un moment de recul... N'est-ce pas tenter Dieu?...

—Allons donc! s'écrie-t-il, est-ce que j'aurais peur !

Et, résolument, il s'engage sur l'arche diabolique... Maintenant, il souriait presque de sa courte hésitation.

Soudain, le soleil, masqué par un pan de rocher, se montre et le frappe en plein visage. Ebloui, Georges fait un faux pas... Il glisse et pousse un cri... Il est perdu!...

Quand il revient à lui, il est couché au bord d'une source qu'il a traversée naguère. La mémoire lui revient... il se rappelle un éblouissement... l'abîme ouvert devant lui... Quelqu'un l'a donc retenu au moment où il allait disparaître dans le vide... l'a porté jusqu'à la source... Mais qui?... Il est seul.

Deux semaines se sont écoulées. Georges Darcourt a fait rechercher partout son sauveur...

Peine inutile. Les montagnards ont souri. L'officier aura eu "le mal de montagne" bien avant d'arriver au post du Diable, disent-ils, et il aura cru être tombé sur le pont même. L'officier est bien près de les croire.

Les années passent ; Georges et Rose sont les plus heureux époux du monde. Ils

ne sauront jamais à qui ils doivent leur bonheur.

Quant à Jean Garrigue il a repris son existence contemplative. Il est un peu plus triste, voilà tout, et murmure un nom que nul ne peut entendre.

Et quand les vieilles, vieilles aïeules, au chef branlant, le voient passer, elles se signent dévotement et murmurent : "Pauvre fou." sans se douter que ce fou, en arrachant à la mort l'homme qui brisait son rêve, a vaincu la haine pour épargner les larmes aux yeux de celle qu'il adorait.



# LA LOUTRE

**L**ES premières neiges nous font penser aux fourrures,—achats dispendieux, que pleurent pendant longtemps les bourses—pourtant, bien souvent, les pelleteries vendues comme les plus rares ne sont que de vulgaires peaux de lapin.

Nous ne voudrions pas dire du mal des lapins — race éminemment prolifique — mais il est certain que l'on abuse des apprêts que leur peau peut subir.

C'est à la faveur des procédés de teinture que le lapin domestique a envahi le monde entier. Il se présente sous des noms multiples dont il s'accommode à merveille, selon les circonstances. Lorsqu'il est travaillé à poils longs, il porte le nom de "sibérienne," le plus souvent de "martre" de n'importe quel pays. Lorsqu'il a subi la façon de l'épilage, qui consiste à supprimer les poils longs, on le nomme "castor". A poil rasé à la mécanique, façon peluche de velours, on le présente au public sous le nom de "loutre" de toutes les mers possibles, voire les plus polaires.

Les chats de gouttière, bien qu'en plus petit nombre, le suivent dans ces pérégrinations et se débitent comme lui sous les noms d'emprunt les plus bizarres.

D'une façon ou d'une autre, la fabrication de la peau de lapin entre au moins pour les deux tiers dans la consommation des fourrures de l'univers.

La loutre, pourtant, n'est pas rare dans nos contrées. Il n'est pas un ruisseau de

montagne aux ondes claires, bondissant en une mousse frémissante de rocher en rocher, une rivière qui serpente silencieusement un lac aux rives garnies de joncs ou de roseaux frissonnants sous le vent, qui ne soit habité par une loutre.

Il est vrai que cette bête de rapine ne se montre pas souvent à nos yeux, on dirait qu'elle se rend compte de la prescription dont elle est l'objet. le jour, elle le passe paresseusement blottie dans sa "catiche" creusée au pied d'un vieux tronc; la nuit seulement, elle se hasarde dehors et glisse, rampe le long des berges aux travers des herbes aquatiques pour gagner son poste d'affût.

÷

La loutre est une ennemie qu'il faut tuer impitoyablement, à cause des dégâts qu'elle commet dans les cours d'eau poissonneux, dont elle décime la population.

Sanguinaire au plus haut point, elle tue souvent pour le plaisir de tuer; en gourmet consommé, elle choisit ses morceaux, elle saisit de préférence les truites aux autres poissons, mais si le morceau est fin, elle veut aussi qu'il soit de taille, et, négligeant le frétin, elle prendra toujours les plus belles pièces.

La quantité de poissons dont peut se comparer un seul animal est vraiment prodigieuse, aussi sa présence assure-t-elle promptement le dépeuplement des rivières.

Mais si sa destruction est utile, cette bête est essentiellement rusée et méfiante.

M. de Frennes intéressa vivement, il y a une quinzaine d'années, en rappelant, dans une séance de la Société d'Acclimatation, les nombreuses précautions que lui indiquait un vieux trappeur pour piéger avec succès cette ennemie du poisson.

La première leçon était celle-ci: "Monsieur, on raconte que le renard est l'animal le plus fin de la création. Eh bien!

mière alerte, elle se jette à l'eau. Donc le renard est un imbécile."

Voilà les prémisses de son instruction; nous continuerons en demandant la permission de conserver le texte même du piègeur; il est un peu raide, mais enfin, c'est le sien.

"Monsieur, ajoute-t-il, l'homme est de tous les animaux de la création celui qui pue le plus, car le chien va chercher l'homme à quatre ou cinq lieues, et



Une mangeuse de poissons. La loutre

suivant moi, le renard est un imbécile à côté de la loutre. Le renard, en effet, se laisse prendre de toutes façons par un appât, la loutre ne se laisse prendre par aucun appât; le renard se laisse empoisonner, la loutre ne peut être empoisonnée; le renard se fait chasser toute la journée, la loutre ne peut être chassée que très accidentellement; le renard se laisse enfermer dans son terrier, la loutre habite sous un petit tronc et, à la pre-

l'homme ne peut aller chercher le chien. Le renard sent l'homme à des distances énormes, la loutre encore bien davantage. Donc, il faut arriver à dissimuler l'odeur de l'homme par tous les moyens possibles." Pour la dissimuler, on doit, lorsqu'on pose un piège, mettre une planche sous les pieds, "attendu, disait le trappeur, que les pieds de l'homme ne sont pas toujours des plus intacts". Maintenant il faut dissimuler l'haleine; pour

l'instruction de M. de Frennes il n'y a pas d'homme qui ne prise ou chique. Telle est son opinion. Par conséquent, le tabac est l'accessoire obligé des humains, et la loutre se dit : "Il y a du tabac, donc un homme a passé par ici." Il faut donc se mettre un bandeau sur la bouche; on doit aussi se servir de poireau. "Le poireau, déclarait le piégeur, sent beaucoup plus mauvais que l'homme." La loutre se dira : "Voilà une odeur naturelle." Elle ne se défiera plus. L'opérateur devra donc avoir les mains imprégnées de poireau, la mousse que l'on met sur les pièges, les pièges eux-mêmes, tout devra être imprégné de poireau.

Pour réussir à capturer la loutre, il faut établir trois pièges autour des pierres blanches sur lesquelles l'animal a l'habitude de laisser des traces de son passage, c'est-à-dire au piège à l'endroit où la loutre monte, un second, là où elle descend, puis un troisième par derrière, en un mot une véritable batterie.

Il est inutile de mettre des appâts qui seraient méprisés. C'est bien simple, mais il s'agit de savoir s'y prendre.

La loutre a pourtant des défenseurs, elle a un goût particulier pour l'anguille. On connaît l'action destructive de ce poisson sur le frai et les alevins des autres espèces. Se basant sur cette particularité, certaines personnes ont essayé de démontrer que les pisciculteurs ne devaient pas considérer la loutre comme une ennemie, mais qu'ils devaient plutôt la protéger, car elle détruit les anguilles, qui font beaucoup plus de tort qu'elle au poisson.

—

La loutre peut, toutefois, rendre quelques services à l'humanité; on arrive à

l'appriivoiser et à la dresser à pêcher pour son maître, auquel elle rapporte le poisson pris, tels les cormorans utilisés par les Chinois; mais que de peine pour arriver à pareil résultat.

Dans les pays froids du nord de l'Europe, autrefois on apprivoisait également la loutre. Le chevalier Pack raconte dans ses mémoires, qu'il vendit une loutre apprivoisée au roi de Pologne, Jean Sobieski. "En lui envoyant la loutre, dit-il, j'avais écrit une feuille entière d'instructions relatives à ses habitudes et à la manière de la nourrir; on suivit à la lettre mes conseils et elle s'accoutuma peu à peu à sa nouvelle habitation." Par malheur, un jour, un soldat l'ayant aperçue dans le voisinage, tua la pauvre bête dont il vendit la fourrure pour douze sous.

A cette nouvelle, le roi qui était fort attaché à sa malheureuse loutre, entra dans une colère terrible et ne parla rien moins que de faire fusiller le coupable.

On eût toutes les peines du monde à lui faire entendre que tuer une loutre, même apprivoisée, n'était pas un crime méritant la peine de mort.

Quoique ayant laissé voir de nombreux méfaits, l'animal n'est point désagréable; sa tête ronde et moustachue, son corps allongé, trappu, et placé sur des jambes aussi courtes que robustes, terminées en arrière par des pieds peu élégants, mais palmés, forment un ensemble attachant, ensemble pêchant par les lignes, il est vrai, mais offrant nous ne savons quoi de vigoureux et de modeste qui séduit sans effort.

Et quel beau collet l'animal ne peut-il point nous fournir!

— 0 —



## La Pêche à Terre-Neuve

**L**A morue qui fait l'objet d'un commerce si important n'est pas précisément très agréable à pêcher. Soit en Islande, soit à Terre-Neuve, cette pêche demande une endurance extraordinaire et un courage de tous les instants.

En Islande les hommes restent à bord de la goélette. Penchés au-dessus des bastingages, ils impriment sans relâche un mouvement de va-et-vient à la ligne, un filin de deux cents verges de long, terminé par une lourde olive de plomb traversée elle-même par une barre de fer dont les deux extrémités sont garnies d'hameçons.

Il neige, il vente, il glace : l'homme pêche. Le ciré, raidi par les embruns, est dur et lourd comme une chape : l'homme pêche encore.

Moins pénible, mais plus dangereuse est la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Là, les hommes quittent le bord.

Montés à deux sur de frêles canots à fond plat, nommés "doris", ils vont à deux et trois milles en mer tendre les lignes, amorcées avec le poisson nommé capelan. Qu'une vague culbute le doris, le pêcheur, alourdi par ses bottes de mer, coule fatalement à pic. Que la brume se lève, la brume traîtresse, épaisse comme ouate, qui étouffe les appels et voile toutes choses : les pêcheurs ne retrouvent plus leur route.

C'est alors, sur l'océan infini, la recherche désespérée de la goélette à travers le

brouillard ; la nuit vient, le froid raidit les membres, les provisions s'épuisent.

Une nouvelle aube se lève : toujours rien, toujours la brume ! Les heures passent... Et, bientôt, le doris en dérive ne sert plus que de cercueil flottant à deux cadavres tordus par l'agonie.

Telle est, pendant six mois, la vie des morutiers, une vie faite de morts menaçantes sous toutes formes ; telle est leur profession dont le maigre salaire—cinq à six cents francs en moyenne pour toute une campagne—semblera dérisoire aux ouvriers terriens.

—Mais, direz-vous, les périls mortels auxquels expose cette vie spéciale ne pourraient-ils pas être en partie conjurés par les propriétaires des goélettes, les armateurs, en un mot ?

Il faut s'entendre. Quoi qu'on fasse, les dangers inhérents à la grande pêche subsisteront malgré tout ; c'est affaire de climat et de profession, mode de pêche, et les armateurs n'y peuvent rien.

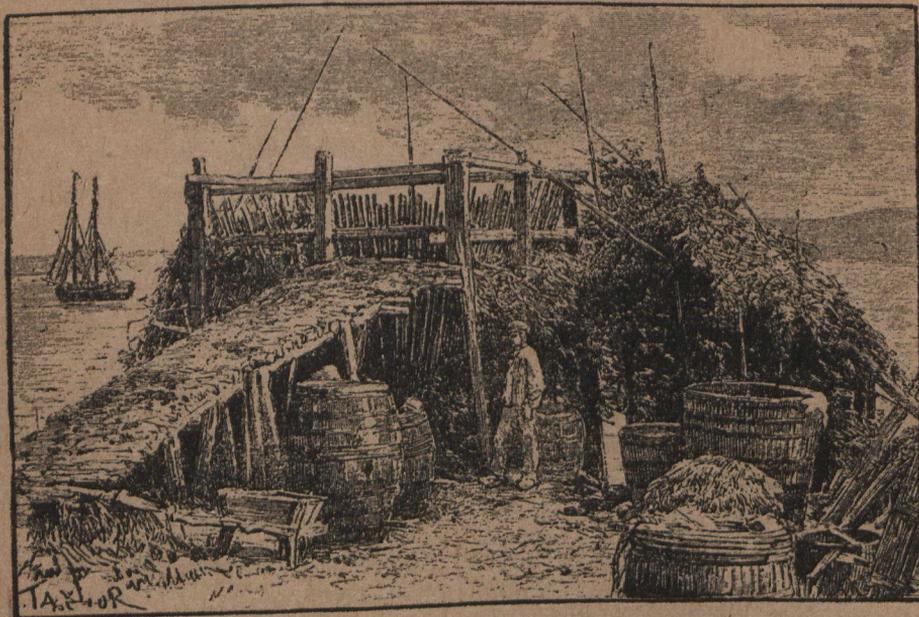
Quelques-uns, cependant, pour la pêche d'Islande, ont eu recours, l'année dernière, aux chalutiers à vapeur. C'est un progrès, un progrès très sérieux.

Les longues stations sur le pont, dans la glace et sous les embruns, sont ainsi évitées et les hommes ne peuvent que s'en réjouir. Mais, à Terre-Neuve, peut-on user de ce moyen ? La profondeur des bancs le permet-elle ? J'en doute.

Tout ce que peuvent faire les armateurs, c'est d'améliorer le sort des hommes à bord au point de vue de l'hygiène, de la nourriture, du confort dans le poste et de la propreté. Il est juste de recon-

de 16 à 17 milles: avant de s'être douté de sa présence, le géant aura passé sur le brick, dont la perte ne lui sera révélée que par les cris de détresse des naufragés.

La pêche se pratique au moyen de "do-



Un hangar avant la saison de pêche

naître à leur louange que, depuis quelques années, des efforts très méritoires ont été faites dans ce sens.

Mais il y a la tempête qui a causé la perte de centaines d'embarcations et en engloutit encore à chaque saison; il y a aussi un autre danger terrible: l'abordage par un gros navire.

Voici la brume; le pauvre navire n'a, pour signaler sa présence, qu'une petite cloche ou son cornet à bouquin dont le son n'est perceptible qu'à 300 ou 400 verges; il possède parfois, mais rarement, un pierrier lui permettant de tirer un coup de feu, bien petite sauvegarde contre des navires de 500 pieds lancés à une vitesse

ris", embarcations, très légères et tenant bien la mer, s'emboitant les unes dans les autres sur le pont du navire. Quand vient le moment de pêcher, deux hommes prennent place dans chacune d'elles et vont mouiller au loin les lignes de fond nommées "plaangres" ou "harouelles".

Ce travail se fait ordinairement le soir, et le lendemain de grand matin on vient les relever et ramasser le poisson.

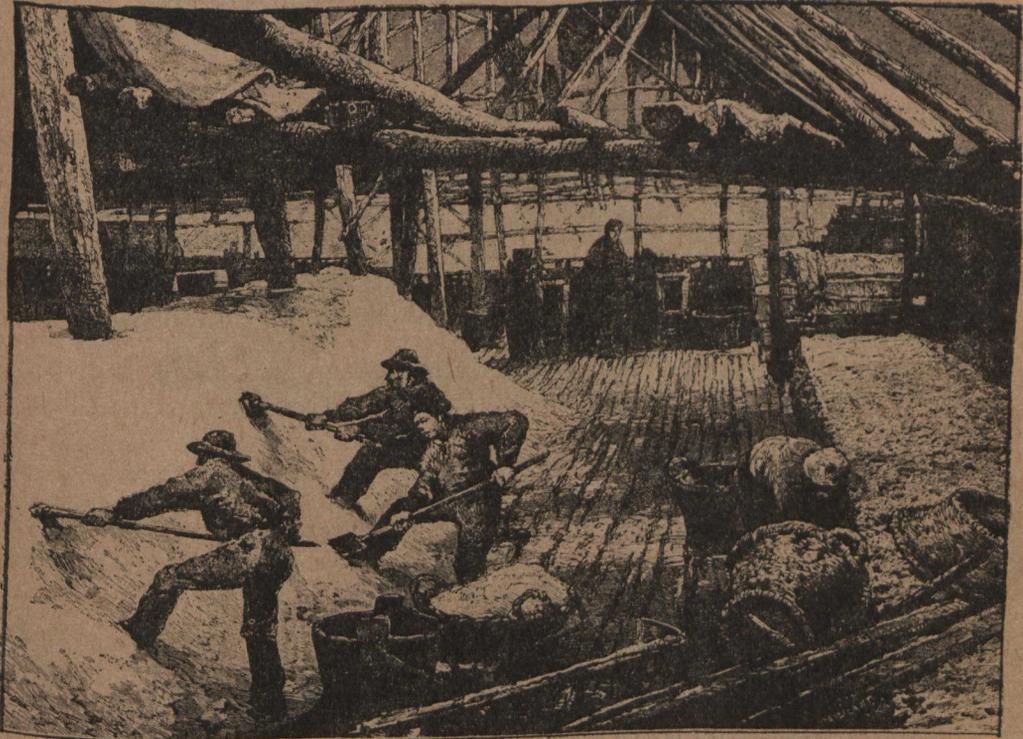
Si le temps se gâte, si un coup de vent s'élève subitement ou si la brume étend son voile humide, les embarcations se trouvent bien compromises; incapables de rallier leur bord, errant à l'aventure au caprice des vents et des lames, elles ont

quelquefois la chance d'être recueillies par un pêcheur, mais parfois aussi, égarées, sans vivre, sans abri, au milieu des éléments déchaînés, la perte des hommes qui les montent est presque fatale.

Combien de pauvres marins ont péri de la sorte, et bien des navires traversant l'océan ont rencontré sur leur route une "dorise" flottant au gré des vagues, deux cadavres à bord couchés au fond, ayant encore, empreinte sur leur figure, la crispation des souffrances endurées!

Au milieu des horribles émanations des morues et des foies pourris destinés à produire l'huile, ils travaillent tout le jour à préparer les lignes, les "boëtter," à pêcher le long du bord tout en étant trempés par les embruns ou par la pluie, à retirer le lourd poisson, l'éventrer, le saler, l'arrimer dans la cale.

Ils n'ont pour ordinaire qu'une maigre soupe et du biseuit, et ils reposent sur une couchette dans une atmosphère empestée, avec l'impossibilité presque absolue de



Le travail après une pêche fructueuse

Mais si tout va bien à bord, que la brise n'ait que des sourires pour le "banquier", que la tempête et la brume fassent trêve, la vie des pêcheurs est encore pleine de fatigues et de labeurs.

quitter les vêtements cirés et les bottes de mer.

Voilà l'existence des "banquiers", qui, je vous assure, ne font aucune fortune comparable à celles de leurs homonymes

des grandes villes!

On est étonné qu'avec une pareille exploitation depuis déjà plusieurs siècles, il puisse encore exister des morues, et pourtant le nombre de ces poissons ne paraît pas diminuer d'une manière appréciable.

Cela tient à la fécondité extraordinaire des femelles; un savant a compté, paraît-il, 9,344,000 oeufs dans un seul sujet.

Quand les bateaux, chargés du produit de la pêche, rentrent à "l'établissement", à grands coups de pique on transperce trois ou quatre bêtes à la fois et on les lance de l'embarcation sur l'appontement, où le personnel de l'établissement,

res des arêtes, munis d'un solide couteau à lame courbe, arrachent la tête, la jettent à l'eau et, d'un seul coup, fendent la morue de bas en haut et enlèvent la moitié supérieure de l'arête dorsale.

Ainsi préparée, la bête est recouverte de sel et mise en monceaux dans le chaud-faud. A cet état elle se nomme "morue verte". Reste encore la partie la plus délicate de l'opération, le séchage.

Dès qu'elles sont bien imprégnées de sel, on étend les morues sur les graves ou les vignaux, et on les surveille avec grand soin. Si le soleil est trop vif, il faut varier l'inclinaison des claies; si la brise



Une morue de belle taille. Ce poisson atteint jusqu'à 5 pieds de longueur.

prêt au travail, les reçoit toutes palpitantes.

Chacun, muni d'un couteau pointu, saisit une morue, pratique une fente sur la tête et le long du ventre et laisse tomber les entrailles dans la mer par les interstices du plancher.

On recueille les oeufs qui serviront d'appât aux pêcheurs de sardines, les langues, dont on fait d'excellentes conserves, et les foies, qui sont portés tout de suite dans les cageots.

Cette opération terminée, l'animal est remis à d'autres travailleurs, qui, gantés de la main gauche, pour éviter les piqu-

change de direction, l'orientation doit en être modifiée; si la pluie survient, on ramasse la morue en meules.

Sans ces précautions, la chair pourrait se gâter ou devenir molle et l'on perdrait ainsi tout le fruit d'un pénible travail.

On voit qu'il existe une notable différence entre cette fatigante pêche et les partis de plaisir du dimanche où l'on s'amuse à tendre aux poissons du Saint-Laurent un ver au bout d'un fil.

Et puis, tous ceux qui partent ne reviennent pas. Chaque année la mer allonge la funèbre liste... Et trop nombreux sont les foyers où les deuils éternels commencent.



## Le Premier Macedonien

**A** l'heure où des complications diplomatiques surgissent du côté de la Grèce, il est intéressant de voir ce que ce pays fut dans l'antiquité.

Nous parlerons aujourd'hui d'une partie de l'ancienne Grèce : la Macédoine et d'un des plus fameux empereurs qui aient jamais existé : Alexandre le Grand.

### La Macédoine

La Macédoine est une contrée de l'ancienne Grèce, située au nord, entre la mer Egée et la mer Ionienne.

Les historiens Strabon et Hérodote en donnent les premières descriptions. Elle était divisée en différentes provinces qui tiraient leur nom des tribus qui les occupaient.

Parmi les principales on comptait : la Mygdonie, capitale Therme, aujourd'hui Salonique ; la Bottiède, capitale Pella ; la Pierie, l'Elimée, l'Orestide, la Lyncestide, etc. On ignore les origines de la primitive Macédoine.

La légende dit qu'elle tient son nom de Macédo, fils d'Osiris, qui fit la conquête des Indes, et des savants prétendent en trouver la trace dans la Bible. Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'au VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ qu'elle entre réellement dans l'histoire. A cette époque une colonie par-

tie d'Argos vint s'y établir et son chef Caranus fonda le royaume de Macédoine. Des révolutions répétées à chaque changement de roi l'ensanglantèrent pendant des siècles, jusqu'à ce que Philippe, le père d'Alexandre le Grand, en fit l'empire le plus puissant de l'Europe.

### Alexandre le Grand

Ce fut un des plus extraordinaires génies militaires que connut l'humanité. Napoléon, ayant à le juger, déclare dans son " Memorial de Sainte-Hélène " : " Alexandre conquiert avec une poignée de monde une partie du globe ; mais fut-ce de sa part une simple irruption, une façon de déluge ? Non ; tout est calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse. Alexandre se montre à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur. "

Il naquit à Pella, l'an 356 avant Jésus-Christ, et dès son enfance il montra qu'il était destiné à étonner les hommes. Aristote fut son maître. Il étudia avec cet immortel philosophe la politique, la poésie, la morale, l'éloquence, les sciences physiques, la médecine.

Rien ne lui était étranger.

Il voulut être supérieur à tous dans les exercices du corps et de l'intelligence.

Adroit, souple et fort, il dompta le cheval Bucéphale, que personne n'avait jamais pu monter.

Son audacieuse intrépidité, la grandeur de son caractère, la pénétration de son esprit faisaient l'admiration de son père et de ceux qui l'approchaient.

### Ses Mots

Les boutades et les réponses d'Alexandre III le Grand sont parvenues jusqu'à nous. Il y en a d'illustres.

Son désir d'être glorieux se manifesta dès son plus jeune âge. Apprenant les victoires de son père Philippe, il s'écriait: "Mon père ne me laissera donc rien à conquérir!"

Il avait un orgueil extrême. Des courtisans lui demandant, un jour, s'il irait aux jeux Olympiques: "Oui, dit-il, si j'y trouvais des rois pour rivaux."

Lorsqu'il quitta la Macédoine pour aller conquérir l'Asie, il donna tous ses domaines à ses amis. "Que vous réservez-vous donc?" lui demanda Perdicas.—"L'espérance!" répondit-il.

Avant de partir, il voulut consulter l'oracle de Delphes sur la réussite de ses projets. La pythie résistait pour monter sur le trépied, et comme il l'entraînait de force, elle lui dit: "Ah! mon fils, on ne saurait te résister.—Cet oracle me suffit, répliqua Alexandre, et je n'en veux point d'autre."

Son aventure avec le célèbre philosophe Diogène mérite d'être racontée. Tous les hommes remarquables de la Grèce avaient apporté leurs hommages à Alexandre: seul le Cynique, qui vivait à Corinthe, avait refusé de s'incliner devant le héros, en lui rendant visite.

Alexandre, piqué, se décida à l'aller voir. Il le rencontra dans le gymnase Cranium, paisiblement couché au soleil.

Le vainqueur des Thraces, des Gètes et des Triballes offrit à Diogène les charges les plus importantes à sa cour et toutes les richesses qu'il pouvait souhaiter.

Comme le philosophe restait silencieux, Alexandre lui dit enfin: "Que demandes-tu?—Que tu t'écartes de mon soleil!" répondit Diogène. Cette parole profonde émut Alexandre qui déclara que "s'il n'était pas Alexandre, il voudrait être Diogène".

### Ses Conquêtes

Il succéda à son père à l'âge de vingt ans, en 336, et dès son avènement il eut à lutter contre les barbares qui lui disputaient son héritage ou qui se révoltaient pour secouer le joug que leur avait imposé Philippe.

Après avoir affermi son royaume, il entreprit la conquête du plus vaste empire de l'univers.

Il se lança dans des contrées inconnues, avec 30,000 fantassins, 4,500 cavaliers, une somme équivalente à 80,000 dollars, et des vivres à peine pour un mois.

Avec cette armée aussi peu nombreuse, il vainquit les Perses au passage du Granique et il parcourut triomphant la Carie, la Lydi, l'Ionie, la Lycie, la Pamphylie et la Phrygie. Son plan de campagne, qui lui permit de battre des forces mille fois supérieures aux siennes, a été admiré par tous les grands capitaines.

Il témoigne d'une intelligence profonde et d'un rare génie militaire. Darius s'enfuit devant ses troupes, mais Alexandre l'atteignit au-delà du Tigre, près

d'Arbelles, où il gagna la bataille la plus fameuse qu'ait connue l'antiquité. Cette victoire assurait au Macédonien l'empire de la Perse. Toute l'Asie l'adore comme un dieu.

C'est en 327 qu'il entreprit la conquête de l'Inde. Il accomplit une marche si triomphale qu'elle parut fabuleuse. Son ambition ne connaissait aucune limite. En même temps qu'il soumettait les peuples les plus divers, il leur donnait des lois et il assurait les liens sociaux qui les unissaient.

Alexandre fonda des villes, creusa des

canaux, accomplit les plus extraordinaires travaux que l'on n'attribuait qu'aux héros de la fable. Il méditait de conduire son armée dans des pays inconnus et terribles, lorsqu'elle refusa de l'accompagner.

Il dut revenir en arrière et il se reposa à Babylone dans un luxe inouï et dans des orgies prodigieuses.

C'est là qu'il mourut le 21 avril, 323 ans avant Jésus-Christ, à l'âge de trente-trois ans, après avoir vécu la vie la plus merveilleuse dont fasse mention l'histoire.



### LE BON PAVAGE



Lui.—Paurrai-je voyager sur le chemin qui mène à votre coeur ?

Elle.—Oh, mon ami ! il est comme les rues de Montréal, en trop mauvais état.

Lui.—Alors je devrai le paver ?

Elle.—Mais oui, vous pouvez essayer avec des diamants.



# Dans l'Antiquité

## Les Epreuves du Feu

Au temps où l'on traquait les " sorciers," on leur faisait subir l'épreuve du feu, et s'ils étaient insensibles aux souffrances qu'on leur faisait ainsi endurer, on en déduisait une preuve indéniable de leurs relations diaboliques.

Par une singulière contradiction de l'esprit humain, autrefois et à la même époque on attribuait cette même insensibilité à la puissance divine et ce qui, dans un cas, servait à condamner l'accusé, lui valait son acquittement dans l'autre.

Dans l'addition de Childebert et Clotaire à la loi salique, il est dit qu'un homme accusé de vol sera jugé coupable s'il se brûle à l'épreuve du feu.

En 630, Dagobert, et en 819, Louis le Débonnaire, ordonnent que le serviteur qui, examiné à l'eau bouillante, se brûlerait, serait mis à mort.

Cette épreuve du feu se faisait simplement en plongeant le bras dans une chaudière pleine d'eau bouillante, pour y prendre un anneau. Il y avait des causes pour lesquelles on enfonçait la main jusqu'au poignet, d'autres jusqu'au coude.

Le jugement du feu se faisait en prenant à pleine main un fer rouge. Parfois on faisait marcher l'accusé sur un socle de charrue chaude au rouge. On préparait jusqu'à douze de ces fers.

Il est difficile de donner aujourd'hui une explication exacte de tous ces faits ;

pourtant l'on sait que certains cas d'insensibilité hystérique peuvent les expliquer, ainsi que la grande diminution de la sensation de chaleur obtenue par l'évaporation de certains liquides à la surface de la peau — insensibilité obtenue par certains artifices et illusion sur l'intensité de la source de chaleur.

Le physicien Davenport raconte que dans les chantiers de Chatah les ouvriers plongent leurs mains nues dans le goudron bouillant. Ils affirment que quelqu'un qui plongerait sa main gantée dans la même chaudière se brûlerait fortement. Dans la fonderie d'Arventad, un ouvrier prend du cuivre fondu dans le creux de sa main sans se brûler.

En 1809, Lionetto parcourut toute l'Europe en faisant mille expériences d'insensibilité au feu. Il plongeait ses doigts dans le plomb fondu, mettait de l'huile bouillante dans sa bouche, etc...

Sementini constata que les frictions à l'acide sulfurique finissaient par rendre la peau insensible au feu. L'alun et le savon dur produisent le même résultat. On obtient l'insensibilité de la langue avec un onguent composé de savon, d'alun et d'huile. Il explique que Lionetto, pour faire consater aux spectateurs la haute température de l'huile, y jetait du plomb qui s'y fondait en absorbant une grande partie de la température.

Certains prestidigitateurs ont pu remplacer le plomb par des alliages fusibles, il en est qui fondent à la moindre chaleur. Saint Hippolyte a révélé comment le mage enfonçait la main dans un vase d'airain plein de poix bouillante. "Il met dans la bassine du vinaigre, du natron (carbonate de soude) et au dessus de la poix liquide. Le mélange bouillonne et "donne les apparences d'être chauffé très fort."

"Le mage souffle encore par la bouche, du feu et de la fumée ; puis, après avoir placé sur un bassin plein d'eau une pièce d'étoffe, il y jette des charbons ardents qui la laissent intacte." C'était en mettant un charbon ardent dans une coque de noix entourée d'étoffe, que les anciens faisaient le miracle des souffleurs de feu, et pour les étoffes, ils connaissaient déjà les procédés ignifuges : l'eau salée, l'alun, le blanc d'oeuf, et autres produits qui sont avantageusement remplacés aujourd'hui par les sels ammoniacaux.

D'après M. de Rochas, voici comment opèrent aujourd'hui les bateleurs qui renouvellent dans les foires les miracles du mage.

Ils saisissent dans chaque main une poignée d'étope, la main gantée tient et dissimule un morceau d'amadou allumé. Ils commencent par prendre à la main droite, avec les dents, un peu d'étope qu'ils mâchent pour l'imbiber et qu'ils disposent autour de la bouche avec la langue pour former un revêtement protecteur ; puis, feignant de prendre des nouvelles étoupes à la main gauche, ils introduisent le morceau d'amadou enflammé sur lequel ils placent immédiatement des étoupes sèches. Ils activent alors la combustion en soufflant avec la gorge : le courant d'air suffit pour les empêcher de se brûler.

On sait qu'en imbibant sa main d'éther ou d'un liquide très volatil, on peut la plonger dans l'eau bouillante sans se brûler. C'est, du moins, ce que les livres racontent, mais je vous affirme que je ne vois pas la nécessité de tenter l'expérience. Elle s'explique pourtant car le liquide en s'évaporant produit un froid qui doit compenser la chaleur communiquée par le contact de l'eau chaude. Malgré cette explication scientifique, j'aurais peur de rater l'expérience.





# Les Chevaux de Courses

Par Jos Key.

Vous êtes probablement allé, une fois au moins dans votre vie, aux courses?

Vous avez, alors, pu voir une douzaine de pur sang, quelquefois davantage, parfois moins, sortir de l'ombre d'une rangée de box d'écurie, exécuter le travail spécial qu'on attend d'eux, finir la course au milieu d'un brouhaha, d'un tumulte indescriptible, pour disparaître aussi rapidement qu'ils étaient venus, et où— Peu de personnes le savent.

Une fois la course terminée, la décision des juges donnée, tout intérêt s'évanouit chez les spectateurs.

Vous êtes-vous jamais douté que ces chevaux sont le produit de croisements et d'élevages des plus minutieux?

Et saviez-vous que, pour façonner un cheval de course, cet animal reçoit plus de soins, au point de vue de santé, force et entraînement, que l'enfant choyé par les parents les plus riches?

C'est cependant là la stricte vérité.

Il faut deux années pour façonner un cheval de course et le mettre en état de se présenter sur le turf.

Et ce sont là deux années pendant lesquelles le jeune animal est constamment

sous l'oeil vigilant de son maître et sous celui des personnes chargées de le soigner.

Le moindre éternement, la plus petite toux, forment l'objet de craintes sans nombre et d'attentions de chaque instant.

L'existence d'un pur sang, depuis sa naissance jusqu'à l'arrivée dans sa dernière course, est suivie avec tout ce que la science et l'ingénuité humaines peuvent accomplir pour maintenir la bête en parfait état, en "bonne forme".

C'est un important personnage que cette bête aux membres frêles, au corps souple, qui quitte son box pour courir en vue de vous amuser ou de vous faire gagner ou perdre de l'argent.

C'est souvent un facteur important dans le budget de plus d'un intérieur.

D'une façon, le pur sang mérite une partie des soins qui lui sont donnés.

Son "pedigree", c'est-à-dire son arbre généalogique, est le plus pur qu'on puisse rencontrer dans la race chevaline.

Il est né aristocrate et est le produit d'un choix savant d'animaux, aussi bien du côté paternel que du côté maternel.

Il ne s'agit pas seulement de la naissance d'un cheval, mais bien de la production d'un cheval de course, digne de sa lignée.

On veut présenter un gagnant possible.

La mère reçoit dans les haras des soins



assidus, passant tout le jour dans de verts pâturages, tandis qu'à peine la nuit venue on la place dans une écurie spacieuse où elle n'a rien à craindre des intempéries.

On ne la dorlote pas, mais elle est certainement autrement soignée que les poulinières ordinaires.

Quand le poulain vient au jour il ne diffère nullement des autres poulains en général, se tenant sur ses jambes incertaines, maladroit à l'excès, peureux comme tout nouveau venu au monde, et tout surpris de voir toute cette verdure autour de lui.

L'annonce de sa naissance cause certainement autant de joie que celle d'un héritier dans une famille.

La mère ainsi que l'étalon ont tous deux souvent amené les couleurs de leur écurie au poteau d'arrivée, et sans nul doute leur rejeton suivra leurs traces.

Du premier jour de sa naissance, le poulain de pur sang est confié aux soins des hommes d'écurie.

Tout d'abord il montre un certain effroi et se réfugie auprès de sa mère, mais, bien vite, on parvient à lui faire surmonter ses craintes et prendre toute confiance dans ceux qui l'approchent.

L'homme s'efforce de le flatter, de le caresser, car c'est là l'objet principal, si l'on veut obtenir sa confiance.

Les pur sang, avant de prendre part à des courses, ne sont que rarement cravachés, et jamais on ne leur parle durement.

Ils s'habituent à la main de l'homme, et l'on ne s'occupe que de la santé de la poulinière, ainsi que d'empêcher le poulain de se faire du mal sans le savoir, jusqu'à l'époque de son sevrage.

On lui met alors un licou léger, sans courroie.

Il est tellement accoutumé au toucher de l'homme, que tout ce que celui-ci peut faire lui semble bien.

Le licou est assez lâche au début, afin que le poulain sente qu'il a quelque chose sur la tête.

On ne le conduit pas à la main, car il est inutile de l'ennuyer, au point de le mettre de mauvaise humeur.

Il est déjà assez tracassé d'être séparé de sa mère.

On le place ensuite parmi d'autres poulains de son âge, séparés eux aussi de leurs mères, et au bout d'un temps très court, on l'habitue complètement à l'usage du licou. Puis du "paddock" on l'amène dans les grandes prairies, où il est à même de prendre sa nourriture en commun avec les autres, tandis qu'un jeune garçon le tire doucement, avec la corde du licou, s'il vient à chercher à s'éloigner par trop.

Il résiste à la pression instinctivement, mais ne comprend pas cette résistance nouvelle.

Puis ses jambes se sont redressées, son cou a pris quelque peu de sa majesté qu'il aura plus tard. Son corps s'arrondit, ses oreilles se forment bien, et son bel oeil brille.

Il donne bien l'idée du rôle qu'il va jouer plus tard sur le turf.

Il est à présent gracieux comme un paon, et s'efforce à chaque instant d'essayer les forces qu'il sent en lui.

Il cabriole de côté et d'autre, mais si d'autres poulains viennent le rejoindre, il tourne bien sur lui-même, les rejoint, et l'on assiste alors à la plus jolie course qui puisse donner un pur sang.

Sans cavalier, sans guide, sans entraîne

ment aucun, ce rejeton de chevaux de course mesure sa vitesse selon le vent, gagne les limites extrêmes de la prairie où il se trouve, se retourne et revient sur ses pas avec une rapidité tout aussi grande qu'à l'aller.

Ces courses entre "sevrés" qui vont bientôt être des "yearlings" ou chevaux d'un an, ont lieu toutes les fois qu'on les laisse en liberté dans un grand pré.

Courir est un amusement qu'ils connaissent, et quelquefois on doit enfermer dans des "paddocks" plus petits des poulains impétueux, qui pourraient s'épuiser de fatigue en se divertissant par trop.

Suivant le code des courses, un cheval atteint sa première année, le premier janvier de l'année qui suit sa naissance.

Ce n'est plus un "sevré", mais un "yearling", selon le langage usité par les éleveurs et les sportsmen.

Il gagne de l'importance, à mesure qu'il prend de l'âge.

Son écurie est bien aménagée, et certainement tout autant à l'abri des intempéries que la grande habitation qu'occupe son propriétaire.

S'il fait un beau soleil, le "yearling" sort avec ses compagnons pour prendre l'air dans les champs dénudés.

On lui laisse prendre un exercice nécessaire, mais pas plus, et il ne reste que juste le temps nécessaire pour ne pas attraper froid.

C'est là un des grands inconvénients qu'il faut lui éviter, car il pourrait se produire des complications qui affecteraient sa respiration, la force de ses poumons, et le cheval de course ne peut être malade s'il veut poursuivre sa carrière.

D'ailleurs, est-il le moins souffrant, qu'on fait venir un vétérinaire, qui

le soigne avec autant d'attention qu'un docteur le ferait d'un bébé.

Tous les gens d'écurie se montrent anxieux, jusqu'à ce que sa température soit redevenue normale et qu'il prenne convenablement sa nourriture.

Les jours d'été arrivent, et c'est alors qu'on lui inculque les premières notions des poids qu'il aura à porter dans l'avenir.

Avec autant de douceur qu'on en a employé pour lui mettre le licou, on lui glis-



se la selle sur l'échine. Il s'y prête docilement d'ailleurs, et les sangles ne sont pas par trop serrées, de façon que son ventre s'y habitue bien.

Les premières leçons ne durent pas plus de dix à quinze minutes au plus. A la troisième, on lui enseigne l'usage de la bride et du mors.

Il proteste tout d'abord, car il s'oppose manifestement à avoir ce morceau d'acier dans la bouche.

Mais comme on a depuis longtemps déjà gagné sa confiance, il finit par se laiss-

ser persuader qu'il ne lui adviendra aucun mal.

Bridé et sellé, on le conduit un peu plus longtemps à la main.

Vient enfin le jour où il va porter un fardeau humain sur l'échine. Celui-ci est léger tout d'abord, c'est un "lad" d'écurie, petit, mais habile.

Parfois, un cheval se montrera particulièrement obstiné, reculera, ruera et donnera d'autres signes de mécontentement, en sentant un fardeau peser sur son dos. Il ne le craint pas, parce qu'il a été habitué à ne rien craindre de ceux qui s'occupaient de lui. Mais il n'aime pas à sentir quelque chose empêcher ses mouvements.

Un autre tournera simplement la tête, se montrant surpris tout d'abord, puis, reconnaissant dans le cavalier un ami qui lui est familier, il marchera de façon aussi calme et aussi assurée qu'un cheval habitué depuis longtemps.

Maintenant qu'il est accoutumé à la selle, à la bride et au "lad" qui le monte, le "yearling" a complété la première partie de son éducation.

C'est alors que commence son entraînement comme personnage de première importance. Son travail jusqu'à présent, a été fait en compagnie d'autres chevaux: il va devenir individuel maintenant.

Il a aussi un grand box à lui tout seul, un "lad" d'écurie qui a pour mission de ne s'occuper que de lui, et son exercice même, il le prend seul.

Quelques leçons de plus, et on peut le mettre sur la piste, qui plus tard sera le champ de ses succès.

C'est un grand jour que celui où il part avec un peloton de chevaux pour accomplir son premier travail en piste,

On le nourrit aussi comme un grand

cheval de course. Pas de grain ordinaire et bon pour le commun des chevaux, mais bien de l'avoine de choix, mesurée à chaque repas par un expert.

L'avoine forme les muscles et fortifie les os. Le foin est d'aussi bonne qualité. Sa litière est parfaite, car la paille en est spécialement choisie. Sa couche doit être aussi saine que ses aliments.

On le panse avec un peigne, puis on le frotte avec une brosse de paille, dont il apprécie l'effet; on le fait reluire enfin avec des chiffes d'étoffes légères.

Quinze jours après qu'il a pris possession de son nouveau box, sa robe a le brillant du satin.

C'est là, du reste, affaire au "lad" qui prend soin de lui, et se montre fier d'une bête bien tenue, lorsqu'il le conduit sur la piste humide de la rosée du matin.

Le "yearling" sait maintenant reconnaître la pression de main de droite et de gauche, le mouvement de retrait qui lui indique qu'il faut s'arrêter. Il a acquis la science de la bride ainsi que celle de la piste.

Il est à même de trotter avec le peloton, ou de prendre un canter, avec autant de grâce et d'allure que tout autre "yearling".

L'entraîneur l'examine tous les jours, se rend compte de l'état de ses jambes, surveille son râtelier, afin de savoir l'état exact de son appétit, puis il passe l'inspection de la robe et du poil, qui doivent être scrupuleusement propres.

On surveille son écurie, son "box". Il n'y faut point d'odeurs désagréables, et la litière doit être fréquemment changée et remuée une ou deux fois par jour. On lui donne des couvertures spéciales, légères et à même de le protéger des courants d'air sans le gêner de leur poids.

Graduellement maintenant, on le laisse prendre un petit temps de galop, allant jusqu'à 400 verges. Il s'y accoutume vite, car cela l'amuse de courir avec les autres.

Vient enfin le moment d'anxiété suprême. Va-t-il répondre à ce que l'on attend de lui, après ces longs mois d'anxiété et de soins, d'attentions de tous les instants?

Le "yearling" part avec le peloton à un signal donné et suivant la ligne droite jusqu'au poteau d'arrivée. La distance est de 400 verges. Les montres sont en mains et enregistrent la vérité pure et simple.

26 secondes, 25, 24, voilà ce que disent les aiguilles. A 24 secondes, pour cette première épreuve, on voit de larges sourires aux lèvres du propriétaire, de l'entraîneur et des gens d'écurie.

La bête est bonne pour les grandes épreuves sportives. Il a bien hérité de la glorieuse carrière de ses ancêtres.

Il promet.

Après cette première épreuve,—si elle est concluante,—il reçoit plus de soins encore qu'auparavant, si possible.

Son entraîneur lui rend visite, dans son box, beaucoup plus souvent; il se promène de long en large parfois devant son écurie, et le "lad" qui a charge de l'animal se montre jaloux de sa mission.

L'automne revient à nouveau, c'est là son second automne. La bête sait alors tout ce qu'elle doit connaître d'un entraînement préliminaire, et on lui donne de nouveau, durant le jour, la liberté du paddock. Il lui faut croître encore.

On joint à sa nourriture des carottes,—dont tous les chevaux se montrent si friands,—afin d'aiguiser son appétit et de le maintenir en bonne santé.

Les couvertures l'enveloppent encore

mieux, si possible, avec l'hiver qui approche.

Sa vie, en un mot, est des plus agréables, et il prend des forces pour les épreuves futures.

Il montre bien, d'ailleurs, qu'il est plus fort, dans les petits galops qu'il prend aux premiers jours du printemps.

Il devient de plus en plus alors en forme pour les courses. Il a bien appris à prendre un canter, à courir chargé, et son "lad" doit faire tous ses efforts pour le retenir. On lui permet une distance de 800 verges, et si le résultat est aussi satisfaisant que l'épreuve de 400 verges en automne, il répondra sans nul doute à l'attente de son propriétaire et de son entraîneur.



La saison des courses approche rapidement, mais il y a encore quelques détails qui lui sont encore inconnus et avec lesquels il lui faut se familiariser: la machine qui donne le signal des départs, par exemple, ou le drapeau du "starter".

Quelques chevaux se prêtent très aisément à cette épreuve, mais à d'autres il faut un entraînement de plusieurs leçons, avant d'obtenir un bon résultat.

Enfin le grand jour est arrivé, il va connaître les honneurs d'une véritable course.

Ce matin-là, il ne reçoit pas sa ration habituelle d'avoine et de foin et son exercice est relativement de peu d'importance.

Il est conduit au paddock, au pesage ; un "lad" qui lui est inconnu et vêtu de couleurs voyantes, s'avance et s'entretient quelques instants avec le propriétaire et l'entraîneur. C'est le jockey qui reçoit ses dernières instructions.

Il monte en selle. C'est là une main nouvelle, mais bien douce qui tient la bride.

Puis, voici la liste et le défilé devant les tribunes. Combien étrange toute cette affluence de gens qui font un bruit assourdissant ! Mais, après tout, ce sont des êtres humains, et la bête est accoutumée, par les soins qu'elle a reçus de la part des hommes, à ne pas les craindre.

Le signal du départ est enfin donné. Le jockey presse soudain la bête avec ses genoux, donne la main à la bride, et voilà tout le peloton parti dans un véritable tourbillon de vitesse.

Il court sa première course. Nul ne saurait dire quelles sont ses impressions en ce moment.

Mais des tribunes les lorgnettes le suivent... il se détache du peloton... gagne du terrain... il tient la tête, et, distançant ses concurrents, il arrive au poteau

avec plusieurs longueurs d'avance.

Son jockey le reconduit maintenant au pesage, descend à terre et le remet aux mains du "lad" qui en prend soin.

On lui jette une couverture légère sur le corps, car le moindre coup d'air qui l'atteindrait risquerait d'arrêter la transpiration. On le laisse revenir à son état à peu près normal, en le faisant marcher un peu, mais lentement ; puis on le panse jusqu'à ce que son poil soit complètement sec, ses sabots sont nettoyés, sa bouche bien essuyée, ses jambes massées pour éviter un effort des muscles et des tendons.

Enfin, quand on a procédé à tout le nécessaire pour sa santé et son confort, on lui présente le seau d'eau, dont sa gorge desséchée a tant besoin.

Rentré dans son box, enfoui jusqu'aux genoux dans sa litière de paille, il mange une avoine bien gagnée et s'allonge pour se reposer.

On referme les portes sur lui et sur son "lad" qui couche dans la même écurie.

Ne faut-il pas en prendre bien soin, maintenant que c'est un gagnant ?





## Les Caves de la Banque de France

**L**A Banque de France est, comme chacun sait, la plus grande caissière d'Europe, sinon du monde; elle en est aussi la plus grosse dépositaire.

En dehors de ses opérations d'escompte et de ses réceptions de numéraire (dépôts ou comptes-courants), la Banque, en effet, prête sur titres et accepte la garde de toute valeur, moyennant un droit de 1.25 par 1,000; chaque dépôt ne pouvant être inférieur à 5,000 francs (1000 dollars).

C'est ainsi qu'elle garde des lingots d'or, des pierres précieuses et des bijoux de toutes sortes. Le vieux duc de Brunswick, connu pour sa passion des gemmes, ne partait jamais en voyage sans confier sa collection de diamants à la Banque; il y a quelques années, la crosse en or massif d'un évêque du centre, voisinait avec le collier de perles d'une actrice célèbre.

Tous ces bijoux sont disposés dans une vaste salle appelée la "serre", à cause de ses armoires faites de glaces transparentes reliées par des montants en fer. La "serre" a, paraît-il, contenu en même temps jusqu'à cinq milliards de valeur, mais le chiffre de trois milliards y est fréquemment atteint, sans tenir compte des billets de banque de réserve qu'elle contient aussi.

Inutile de dire que les caves de la Banque de France sont formidablement défendues; un escalier unique y conduit, dans lequel une seule personne peut passer de front; quatre portes de fer défendent l'entrée, chacune de ces portes est munie de trois serrures, et chaque serrure a sa clef différente des deux autres; l'une se trouve chez le gouverneur, l'autre chez le contrôleur principal, et la troisième chez le caissier-chef.

Le voleur qui pourrait, malgré cela, pénétrer dans les caves, ne serait pas cependant au bout de ses peines, car, à l'encontre de la caverne d'Ali-Baba, où les richesses se trouvaient éparées sur le sol, celles que contiennent les caves de la Banque sont enfermées dans des coffres de plomb aux serrures compliquées.

La caisse du service ordinaire est elle-même un énorme coffre de fer clos par un mécanisme à secret; le moindre contact inexpérimenté mettrait en branle des sonneries électriques aboutissant à quatre postes de gardiens.

Ces précautions n'ont point cependant été jugées suffisantes, car chaque nuit, d'heure en heure, une ronde visite tout le bâtiment, contrôlée par un lieutenant de la compagnie d'infanterie, gardienne permanente. Voici pour les voleurs.

Mais la Banque est tout aussi bien défendue contre les risques d'incendie. Tout d'abord, et dans l'immeuble lui-même, sont de nombreux postes de pompiers: 25,000 gallons d'eau emplissent des réservoirs placés en 30 endroits différents; mais cette eau n'est point destinée aux caves (en pénétrant dans les coffres, elles risqueraient, en effet, de détériorer les papiers qu'ils contiennent).

Pour ces derniers, le sable remplace l'eau: une simple pression sur un boulon électrique ouvrirait des écluses livrant

passage à une quantité suffisante pour remplir toutes les caves en quelques minutes (et ces caves s'étendent sur une longueur de 420 verges); l'hôtel tout entier brûlerait jusqu'aux fondations que les valeurs enfermées dans les sous-sols ne courraient aucun danger.

On comprendra sans doute, après cela, qu'aucun incendie et aucune effraction n'aient eu lieu jusqu'ici; il est probable qu'il en sera de même pendant fort long temps.

## L'ÂME IMMORTELLE

Créature d'un jour qui t'agites une heure,  
De quoi viens-tu te plaindre, et qui te fait gémir?  
Ton âme est inquiète et tu crois qu'elle pleure:  
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;  
Tu dis que le passé te voile l'avenir.  
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore:  
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;  
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir;  
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:  
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

A. de MUSSET.



# Des Emules de Gargantua

## LES VORACES

**D**ANS diverses cérémonies ou fêtes, il est de coutume chez nous—par exemple au réveillon de Noël—de se livrer à des débauches gastronomiques qui ne sont pas faites pour donner une haute idée de la mentalité des gens dits civilisés. Passe encore lorsqu'on se contente—comme les personnes bien élevées—de déguster quelques mets délicats et de chercher plutôt le plaisir de la table dans la bonne gaieté qui accompagne le repas ; mais que dire de ce qui se passe dans certaines campagnes ? Là, on se croirait déshonoré si l'on ne se distendait l'estomac à le faire éclater et si d'invraisemblables quantités d'aunes de boudin—mets cependant des plus indigestes — ne disparaissaient dans la poche stômacale.

Mais, s'il est quelque chose qui puisse nous consoler de cette gourmandise, c'est qu'elle n'est encore rien à côté de ce qu'on rencontre chez certaines peuplades. Les plus remarquables à cet égard sont les Esquimaux. Leur "goïnfrerie" dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Ainsi, un jeune Esquimau mangea, en vingt quatre heures, huit livres et demie de chair de phoque, en partie crue et gelée, en partie cuite ; et, en outre, une livre et deux onces de pain. Il y ajouta une pinte et demie d'une soupe très épaisse et arrosa le tout avec trois verres à vin de

genièvre, un grand verre de grog et cinq pintes d'eau.

Dans une autre occasion, des Esquimaux ingurgitèrent chacun, dans une manière de goûter, quatorze livres de saumon cru. Le capitaine Ross rapporte encore un autre fait du même genre.

Un jour, ayant abandonné à une petite troupe d'Esquimaux un boeuf musqué tué par les Anglais, il put assister à une véritable orgie stomacale. Les indigènes débâtèrent la chair de toute la moitié antérieure de l'animal en longues lanières, qu'ils consommèrent toutes, en s'y appliquant pendant une journée entière. Les lanières de viande passaient d'un convive à l'autre en se raccourcissant rapidement.

Chacun des commensaux s'en fourrait un bout dans la bouche aussi avant que possible, puis coupait la bandelette de chair à la hauteur de son nez, en aspirant, en quelque sorte, la précieuse viande. De temps à autre et n'en pouvant plus, les Esquimaux reprenaient haleine et se laissaient tomber sur leur lit en se lamentant de ne pouvoir plus manger ; puis, aussitôt que la chose leur était possible, ils recommençaient à manger, car ils avaient eu soin, pendant leur courte défaillance, de ne lâcher ni le morceau entamé ni leur couteau.

Toujours prêts à dévorer une substance

quelconque, les Esquimaux mangeaient avec délices la graisse crue des veaux marins et suçaient l'huile qui restait sur les peaux enlevées par les Anglais. Des enfants de trois ans engloutissaient déjà du poisson cru et s'abreuyaient d'huile avec autant de sensualité que les adultes.

A bon droit, le capitaine Ross compare l'Esquimau à un animal de proie dont la principale jouissance est de manger et de manger encore. On n'en saurait douter quand on a lu la description véridique ci-après d'un repas d'Esquimau: "Koulituck me fit connaître un nouveau genre d'orgie des Esquimaux. Il avait mangé jusqu'à en être ivre et, à chaque moment, il s'endormait, le visage rouge et brûlant, la bouche ouverte. A côté de lui était assise Arnaloua qui surveillait son époux, pour lui enfoncer dans la bouche, autant que faire se pouvait et en s'aidant de son index, un gros morceau de viande à moitié bouillie.

Quand la bouche était pleine, elle rognait ce qui dépassait les lèvres. Lui, mâchait lentement, et à peine un petit vide s'était-il fait sentir qu'il était rempli par un morceau de graisse crue. Durant cette opération, l'heureux homme restait immobile, ne remuant que les mâchoires et n'ouvrant même pas les yeux; mais il témoignait de temps à autre son extrême satisfaction par un grognement très expressif, chaque fois que la nourriture laissait le passage libre au son. La graisse de ce savoureux repas ruisselait en telle abondance sur son visage et sur son cou que je pus me convaincre qu'un homme se rapproche plus de la brute en mangeant trop qu'en buvant avec excès."

L'Esquimau d'Asie ressemble très fort à son frère d'Amérique. Au 180e parallèle, les choutches de la province un peu rus-

sifiée de l'Anadyr sont tout aussi voraces que les Esquimaux d'Amérique. On a vu chez eux une famille de huit personnes, dont deux enfants, engloutir dans un déjeuner un "poud" (35 livres de poisson et l'arroser de thé, dont un vieillard but quatorze verres. Les convives, couchés à plat ventre, prenaient les morceaux avec leurs mains horriblement sales et les mettaient dans leur bouche sans retirer les arêtes, qu'ils crachaient ensuite dans le plat. On mangea ainsi, avec grand bruit, pendant plus de deux heures.

×

Quelquefois, le hasard amène dans le voisinage d'une peuplade peu fortunée une proie copieuse dont elle se régale alors gloutonnement quel que soit son état de fraîcheur. Cela se voit, par exemple, sur les côtes australiennes. Quand une baleine vient y échouer, les riverains—peu égoïstes—allument des feux pour appeler les voisins et les inviter à cette bonne aubaine. Tous se jettent alors sur le monstre—souvent pourri—et le dévorent tout cru. "Six jours après, raconte un voyageur témoin d'une de ces scènes répugnantes, le festin durait encore; durant six jours les hommes ne firent que chanter, manger et dormir, sans interruption, sans quitter la place un seul instant; jusqu'à ce qu'enfin, ayant dévoré entièrement l'intérieur de la baleine, je les vis grimper encore le long de ses côtes énormes à la recherche de quelque morceau oublié.

Enduits de la tête aux talons d'une graisse infecte, de plus en plus putréfiée, ils en étaient, la nuit, tout phosphorescents, et projetaient autour d'eux, dans l'ombre, des lueurs blafardes. Et quand ils se décidèrent enfin à abandonner cette

horrible carcasse, ils se chargèrent les épaules d'autant de livres de chair immonde qu'ils purent en détacher, afin, disaient-ils, que leurs amis qui n'étaient pas venus eussent aussi une part de leurs plaisirs gastronomiques."

Çà, c'est d'un bon sentiment.

×

Les Arabes, cependant si civilisés relativement, ne sont guère plus à recommander au même point de vue que les races dont nous venons de parler.

Les convives s'assoient autour du plat, se lavent la main droite et mangent avec les trois premiers doigts de cette main après avoir dit: "Bismillah!" (au nom de Dieu!); ils déchirent la viande sans trop se salir et se passent les morceaux les uns aux autres par politesse. On puise le kous-kous avec trois doigts de la main et on le fait sauter jusqu'à ce qu'il forme une boule parfaite qu'on avale d'un seul coup. chacun creuse le plat devant lui

Après le repas on se lèche les doigts avec soin et on boit de l'eau dans un grand verre qu'on fait passer à la ronde, en disant d'un ton convaincu: "Hamdollah!" (louange à Dieu!); après quoi on se lave les mains.

Lorsqu'un étranger vient demander l'hospitalité, on le fait accroupir à une table posée sur quatre pieds hauts comme la main. Cette table est recouverte d'un tissu à raies jaunes, bleues et rouges, qui sert à la fois de nappe, de serviette et d'essuie-mains et qu'on nomme "fouta". Chacun s'essuie la bouche à ce morceau de tissu. Le maître de la maison ou de la tente reste debout derrière ses invités, à moins qu'on ne le prie de s'asseoir. C'est lui qui déchire de ses mains les tranches

de mouton qu'apportent les serviteurs.

Le kous-kous est formé par un mélange de farine et d'eau que les femmes pétrissent dans des plats et divisent ensuite en de petits grains pas plus gros que du millet. On fait cuire ces grains à l'étouffée et on y ajoute du mouton bouilli et une sauce très pimentée.

×

Par opposition avec les cas de voracité



**La joie des Esquimaux: se faire introduire des aliments dans la bouche jusqu'à en être à demi suffoqué.**

que nous venons de citer, il est bon de remarquer que chez quelques peuplades, par exemple chez les races naines du golfe du Bengale, les Mincopies, il existe une période d'abstinence dont on ne peut deviner l'utilité.

A partir de l'âge de onze à treize ans commence pour les individus des deux sexes cette période d'abstinence, nommée

“akayaba,” qui, pour les jeunes filles, s’étend presque jusqu’à leur mariage et, pour les jeunes gens, jusqu’à ce qu’ils soient des hommes.

Tant qu’elle dure, ils ne peuvent manger ni tortue, ni porc, ni poisson, ni miel c’est-à-dire que les aliments formant le fond même du régime habituel leur sont interdits. Ils doivent encore renoncer à l’usage de certaines friandises, telles que la chair d’iguane, les larves d’un grand capricorne, etc. Ils peuvent d’ailleurs satisfaire leur faim avec tous les autres mets indigènes. Cette interdiction ne peut être levée que par les chefs, qui la maintiennent jusqu’au moment où les condi-

ats ont suffisamment fait preuve de persévérance.

L’“akayaba” comprend trois périodes qui empruntent leurs noms aux trois principaux aliments défendus: la chair de tortue, le miel et la graisse des rognons de porc. A l’expiration de chacune d’elles, on célèbre une fête pendant laquelle le néophyte observe le silence, se prive de sommeil pendant vingt-quatre heures, et mange solennellement un de ces mets, dont l’usage lui est désormais permis. La cérémonie est close par une danse spéciale exclusivement réservée à ces espèces d’initiations.

Ces faits d’abstinence voulue sont, en somme assez rares.





# Les Oiseaux Artistes

## Les Couturiers

L'industrie des animaux réserve bien des surprises, mais je crois qu'il serait difficile d'en rencontrer une aussi inattendue que celle des "Couturiers" ces petits oiseaux qui, sans aiguille autre que leur bec, arrivent à coudre solidement des feuilles les unes aux autres pour abriter le nid intérieur. Cette merveille se rencontre chez le "Cisticole", plus connu sous le nom de Fauvette couturière, qui habite le sud de l'Espagne, de l'Italie, la Grèce, l'Algérie.

Cet oiseau a une manière toute spéciale de rassembler les feuilles qui entourent son nid et de consolider son travail.

Dans le bord de chaque feuille, il pratique des trous au travers desquels il passe un ou plusieurs fils. Ces fils sont formés de toile d'araignée ou du duvet de certaines plantes; ils ne sont pas longs, et vont deux ou trois fois au plus d'une feuille à l'autre; en outre leur épaisseur est variable, et ils sont parfois bifurqués.

Le nid est placé à un pied environ du sol. Ses parois sont formées de duvet végétal, par exemple de bourre de peuplier ou de tremble, d'aigrettes de chardons, auxquels sont mêlés de la laine des erins, des toiles d'araignées.

Le tout est cousu aux feuilles enveloppantes et repose sur d'autres feuilles que l'oiseau a courbées et fait passer sous le nid, feuilles qui fonctionnent comme ressorts.

On croyait que c'était la femelle qui construisait ce nid; mais les observations nous ont appris que le mâle exécute la majeure partie de ce travail; dès que la base est achevée, il met les autres matériaux en place.

A la partie latérale et supérieure du nid, les deux parois interne et externe s'accolent l'une à l'autre; mais en bas, elles sont séparées par une couche plus ou moins épaisse de petites feuilles sèches et fines, qui forment un coussin épais et mou, sur lequel reposeront les oeufs. Dans le tiers supérieur de la paroi est pratiquée une ouverture d'entrée circulaire.

Le nid, dans son ensemble, a la forme d'une bourse ovale ou d'une quenouille. Il est établi au milieu d'une touffe d'herbes, de roseaux ou de jones. La femelle commence à pondre avant qu'il soit complètement achevé, et elle couve quand le premier oeuf est pondu.

Pendant ce temps, le mâle continue à élever les parois du nid et à coudre les feuilles.

"J'ai été assez heureux, dit un observateur pour découvrir un nid en voie de construction, et pendant plus d'un mois, j'ai pu observer jour par jour le travail du Cisticole.

Lorsque le premier oeuf fut pondu, l'ouvrage était encore transparent et ses parois n'avaient pas un pouce de haut. Tant que dura l'incubation, le mâle continua

son oeuvre, et lorsque les petits naquirent, le nid avait trois pouces de haut et il était suffisamment solide.”

L'Orthotome à longue queue, qui se trouve depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, coud son nid avec autant d'art que le Cisticole.

Ces deux feuilles avaient été d'abord appliquées l'une sur l'autre dans le sens de leur longueur et dans cette position, cousues l'une à l'autre dans un peu plus de leur moitié inférieure, au moyen d'un fort fil de coton, que l'oiseau avait filé lui-même; de cette façon, à la partie supé-



Nid de la Fauvette couturière

Un touriste a eu l'occasion d'observer deux nids de ces oiseaux. “Le premier, assez élégamment construit, avait ses parois formées de roseaux, de coton, de fils de laine, solidement entrelacés; sa cavité était tapissée de crins de cheval et il était placé entre deux feuilles d'une branche d'amalthee.

rieure du nid, au niveau des deux pétioles, immédiatement contre la branche, il restait une ouverture par laquelle l'oiseau pouvait pénétrer dans son nid.

Que de personnes sont moins adroites que ces oiseaux et seraient incapables de faire elles-mêmes la maison qui les abrite!





## CES CHERS PETITS...

— 0 —

La manière dont les enfants sont soignés par les sauvages est vraiment sommaire et contraste avec les soins minutieux avec lesquels nous élevons les nôtres.

Ainsi, chez les Kalmoucks, le nouveau-né est lavé à l'eau salée, puis emmaillotté dans des chiffons et placé dans une boîte en bois qui lui sert de berceau. On le laisse souvent plusieurs semaines sans le sortir de cet appareil, mais on a pris la précaution de le poser à cheval sur une espèce de cuiller, terminée par un conduit en bois, destiné à donner issue aux excréments au-dessus du berceau on dispose une sorte de toit en feutre, auquel sont suspendus des arcs en métal et de petites flèches en guise d'amulettes. Dans les voyages on attache le tout sur le dos d'un chameau. Quand l'enfant ne tient plus dans son appareil on le retire et on le laisse ramper ou courir tout nu dans n'importe quelle saison. Dès l'âge de quatre ans, il commence à monter à cheval.

Dans les pays chauds, les enfants s'essaient à fumer souvent même vers l'âge de 3 ans. A partir du moment où ils savent marcher, on les laisse d'ailleurs agir un peu à leur guise; ils en profitent pour

faire mille farces aux animaux domestiques, pour se livrer à des promenades dans les bois, grimper sur les arbres et fumer comme des cheminées.

×

La tendre enfance des Géorgiens n'est pas enviable. A peine un enfant est-il né qu'on lui enveloppe la tête d'ouate et qu'on le coiffe d'un bonnet attaché fortement avec une lanière. Cette coutume est destinée à lui déformer le crâne pour que, plus tard, le "papak"—la coiffure nationale—le coiffe bien. On couche l'enfant dans son berceau et on le sangle si fortement qu'il ne peut guère bouger pendant les deux premières années de son existence. On le sort très rarement de sa prison et on ne le nettoie presque jamais; un tuyau, situé au-dessous du berceau, conduit les déjections au dehors. Dans cette position, l'enfant, on le comprend, ne s'amuse guère et son crâne s'aplatit. Cependant pour que le noir ennui ne le ronge pas trop, on attache à une traverse des colliers et des grelots, qui ont en même temps pour rôle de le préserver du mauvais oeil. Quand la mère va aux champs,

elle emporte le tout avec elle, ou, plus souvent, l'attache derrière la grosse charrette à buffles dont on se sert habituellement.

×

Les Mandchoux, les Apaches, n'ont aussi que des notions vagues sur l'utilité des



Berceau d'un enfant apache

mouvements pour les jeunes enfants. Ils "entassent" le poupard dans un berceau étroit avec des quantités de linges et l'attachent avec des cordes, de telle sorte qu'on se demande comment il n'en devient pas difforme.

Il ne fait pas bon non plus naître enfant lapon. Les marmots sont enfouis dans un berceau formé d'un morceau de bois creu-

sé, taillé en pointe aux extrémités, et garni de mousse à l'intérieur. La mère l'emporte partout avec elle; quand elle s'arrête, elle l'accroche à une branche, ou, s'il n'y a pas d'arbres, l'enfonce dans la neige!

×

Les femmes sauvages de l'Australie portent constamment leurs petits enfants dans une corbeille. Lorsqu'ils sont un peu plus âgés, elles les portent sur une de leurs épaules où ils se maintiennent en saisissant leur mère par la tête. La plupart les aiment beaucoup. Parfois, cependant, elles leur traduisent leur affection... en les dévorant. Quand un garçon atteint l'âge de quatorze ans, on l'admet au rang des guerriers.

Chez les Papous de la Nouvelle-Guinée, le vol des enfants est général et forme la base d'un commerce, en quelque sorte régulier. L'esclave est presque l'unité monétaire du pays. C'est chez eux que les Malais viennent s'approvisionner d'esclaves; pour cela, ils se rendent dans les "marchés" spéciaux où se font les trafics.

L'amour maternel n'est guère plus développé chez les Néo-Hébridais; il n'est pas rare de voir les mères vendre leurs enfants pour la modique somme de 50 cents. Ces coutumes ont presque disparu, fort heureusement, grâce à la lutte entreprise contre l'esclavage.

×

L'infanticide est très fréquent chez les Canaques. On sacrifie surtout les filles quand il y en a trop. Les garçons sont au

contraire soignés avec sollicitude. Les frères et les soeurs doivent se fuir et ne pas s'adresser la parole.

×

Il y a quelquefois des différences surprenantes dans la manière dont les enfants sont traités suivant qu'ils sont garçons ou filles.

Ainsi chez les Vouzaramos, qui habitent en face de Zanzibar, les enfants sont l'objet d'attentions délicates de la part des auteurs de leurs jours; mais si c'est un fils, le père fait le serment de ne pas raser la tête de l'enfant jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge d'homme. La mère se couvre d'amulettes, qu'elle place la nuit sous la tête du poupon, et ne les abandonne qu'au bout de quelques années. Les soins maternels ne font d'ailleurs pas défaut aux enfants. La femme porte constamment sa progéniture sur le dos, dans une peau dont les bouts s'attachent par devant la poitrine et cela, non seulement jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour aller et venir sans être exposé à un accident. C'est un étrange tableau que celui de l'enfant ainsi plongé dans une espèce de poche et ne laissant voir que sa petite tête percée de deux points ronds, noirs et saillants, d'une fixité extraordinaire. Pendant le jour, il ne sort guère de là que pour prendre le sein de sa mère, ce qu'il fait jusque vers la fin de la troisième année. Tous les enfants ne sont pas aussi favorisés. L'usage veut qu'on expose les jumeaux dans les jungles ou qu'on les vende. Si les incisives de la mâchoire supérieure apparaissent avant celles du bas, le petit être est également

vendu ou mis à mort, car il porterait malheur à sa famille.

Presque partout, la naissance d'une fille est considérée comme une calamité ou au moins comme une chose presque inutile, sans doute parce que les filles ne peuvent pas se livrer à autant de travaux que les garçons.

Même chez les doux Sakalaves, la venue d'une fille fait éprouver à la famille un sentiment pénible. Si, au contraire, c'est un garçon, on le met avec joie sur une natte et le père plante à côté sa plus belle sagaie ornée de guirlandes de feuillage.



Enfant de Grèce

Il paraît cependant que si le devin, appelé, déclare que l'enfant est né dans un mauvais jour, on l'expose dans une forêt, on l'enterre vivant où on le précipite dans une rivière. Mais ces coutumes barbares ont dû disparaître depuis la conquête. Les enfants des Sakalaves sont très choyés de leurs parents; les mères les portent sur la hanche ou sur le dos, à l'aide d'un pagne très solide et les pères ne leur adressent jamais la moindre remontrance

×

Pour compléter avantageusement ce chapitre, donnons quelques détails intéressants sur l'embaillotement des enfants : pour une fois nous quitterons les peuplades sauvages pour aller un instant chez les nations civilisées.

L'habillement du nouveau-né a préoccupé les peuples de tout temps et de leurs



Enfant embailloté. (Epoque romaine: statue en terre cuite trouvée à Viterbe)

réflexions sont sortis les vêtements les plus bizarres qu'on puisse imaginer.

Sauf chez les Spartiates, qui laissaient leurs enfants nus se développer tranquillement, sans entraves, de façon à en faire plus tard de beaux adolescents, ce qui semble avoir avant tout préoccupé les anciens, c'est le souci de fournir des tuteurs aux membres et aux corps frêles des enfants. Si tous étaient nés bien conformés, si tous les peuples avaient, comme les Spartiates, exposé sur le Taygète les nouveau-nés mal

bâtis, il est bien probable que cette idée ne fût jamais venue.

Malheureusement, les enfants mal conformés ne sont point une rareté, et il est presque naturel qu'on ait songé à martyriser les bébés pour leur donner des membres droits et un thorax bien constitué. Si cette méthode orthopédique n'avait été appliquée qu'aux difformes, il n'y aurait eu que demi-mal. Mais il n'en fut point ainsi. Lorsqu'on vit les effets du rachitisme survenir généralement dans le courant de la seconde année, déformant le thorax, les membres et la colonne vertébrale sans que rien ait pu faire présager ces modifications à la naissance, on songea aussitôt que ces déformations provenaient d'une mauvaise hygiène. On se dit que si, dès la naissance, on avait habillé l'enfant de façon à maintenir tout son corps bien droit, la difformité n'eût point existé dans la suite.

Chez les Romains, dès sa naissance, l'enfant était plongé dans un bain. On l'enveloppait ensuite dans un linge de lin. Des bandelettes entouraient ce premier vêtement. On le serrait étroitement depuis le haut jusqu'aux pieds, en ayant soin d'emprisonner les bras; peu à peu ceux-ci étaient rendus à la liberté, puis les pieds et les jambes. Dans la France du moyen âge, on entortillait encore les enfants à peu près selon la méthode romaine. Le bébé était enveloppé d'abord dans une pièce d'étoffe. Chez les riches, c'était de la toile; mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque, une chemise de toile, même chez les riches, était un luxe. Le plus souvent on entortillait le nouveau-né dans de la laine. Par-dessus les langes on enroulait des bandes.

Au XVIIIe siècle l'enfant corse et celui de Vaucluse, bien que ficelés proprement

des aisselles jusqu'aux pieds, ont leurs mains libres, ce qui est déjà un grand progrès; mais partout ailleurs, riches ou pauvres, bretons, parisiens ou luxembourgeois, ont les bras consciencieusement ramassés sous les couvertures de toute sorte et, si le ligottement est moins strict, l'emprisonnement n'en est pas moins complet, le malheureux petit est réduit à l'immobilité.

Dans ces conditions, il ne faut point s'étonner de voir les déformations considérables qui ont atteint les enfants jusqu'à notre siècle. Aujourd'hui, le maillot, grâce aux médecins qui, plus souvent qu'autrefois, s'occupent de l'habillement des nouveau-nés, couvre et protège l'enfant sans le gêner. Il faut aussi rendre grâce à J.-J. Rousseau qui s'est élevé fortement contre l'usage des maillots serrés. On ne parle plus que pour mémoire des bandes de plusieurs mètres, ornées de broderies chez les riches, en étoffe grossière chez les pauvres, qui entouraient et "soutenaient" le corps des enfants. De temps à autre, dans les provinces arriérées, on rencontre encore une sorte de corset avec ou sans baleines, lacé par derrière et serré pour maintenir le tronc droit. Mais son emploi se restreint de plus en plus et il faut espérer qu'avec les progrès de l'instruction, cette coutume disparaîtra complètement. D'ailleurs, d'une façon générale, le maillot est à peu près constitué partout aujourd'hui d'une façon semblable.

La tête est coiffée d'un béguin, bonnet à trois pièces, assez large pour ne point serre la tête de l'enfant et noué sous le cou par deux cordons. C'est surtout pour la tête que la plus légère compression est préjudiciable: après la naissance des enfants, les os sont encore mous et la moindre pression suffit pour les déformer. Ces

déformations lorsqu'elles atteignent les os du crâne, ont pour résultat de fabriquer des idiots ou des fous. Les Caraïbes, qui ont la malencontreuse habitude de pétrir ainsi leur tête de leurs enfants, fourmillent d'idiots. En 1834, Achille Foville, médecin aliéniste, eut l'attention attirée de ce côté en voyant chez beaucoup de fous une dépression circulaire autour de la tête. Cette dépression était causée par un bandeau qu'on avait l'habitude de serrer autour de la tête des enfants. A Toulouse, vers la même époque, Delahaye faisait la même constatation.



Enfant de la Lorraine

La poitrine est couverte d'une chemisette en toile douce, par-dessus laquelle est passée une brassière de coton ou de laine. En réalité, la brassière n'est point passée sur la chemisette, mais en même temps. Les manches de la chemisette sont coulées dans celles de la brassière et les deux vêtements passés du même coup. Par dessus le tout, un petit fichu en pointe est posé.

Le tronc et les membres inférieurs sont couverts par des langes, un premier en toile, un second constitué par une couver-

ture de laine roulée autour du corps. Pour maintenir le tout, les bandes, autrefois employées, sont remplacées par des épingles spéciales, épingles de sûreté, de nourrice, épingles anglaises, dont la pointe est dissimulée dans un crochet et qui ne peuvent piquer l'enfant.

Grâce à ce maillot, aucune compression n'est exercée sur les membres, les bras sont libres, les jambes, enroulées dans les langes, jouissent cependant d'une certaine liberté. Aussi est-ce ce maillot qu'il faut recommander. Le bébé de la Lorraine que



Tronc d'arbre évidé en usage dans certains villages de la Gironde

représente notre gravure est particulièrement bien emmaillotté. Il a en plus dans le dos, une espèce de coussin qui permet de le poser un peu partout, il se trouve toujours dans une sorte de petit lit.

Autrefois dans le pays basque, l'enfant était souvent placé dans un sac de toile qu'on accrochait au mur comme un paquet. Dans la Vienne on se contentait mê-

me d'une ceinture passée sous les bras du nourrisson. Dans la Gironde, le procédé était plus barbare encore. Après avoir creusé le tronc d'un arbre et en avoir garni le fond de paille ou de chiffons, on y laissait l'enfant. Le poids du corps pesait alors sur les jambes et sur les bras, faisant ainsi remonter les épaules et amenant la déformation de la poitrine

×

Considérons maintenant la manière de porter les enfants. Nos habitudes à cet égard nous sont bien connues. Nous portons l'enfant sur les bras, mais cette pratique n'est pas évidemment la meilleure. En dehors de la fatigue qu'elle occasionne, elle exige une attention continuelle, une absorption de tous les instants en faveur du petit être que l'on promène ainsi. Dans la vie sauvage et même à demi civilisée, les nécessités de l'existence ne permettent point de pareils loisirs. La mère doit continuer à travailler comme par le passé; il est même des pays où elle laboure la terre.

Nos paysans laissent l'enfant dans son berceau et, au besoin, l'y ligotent. C'est aussi la coutume des Arméniens, des Maronites et des Tartares.

Pour n'avoir point la peine de délier l'enfant au moment de lui donner le sein, la mère s'agenouille à côté et, prenant point d'appui sur la barre supérieure du petit lit, elle incline sa poitrine au-dessus de l'enfant qui, pour s'alimenter, reste dans la même position que pour dormir.

En Russie pourtant, la femme ne se sépare pas de son bébé. Dans la Russie blanche et chez les Ostiacks, elle met son nour-

risson dans une légère corbeille d'osier et porte ce berceau sur le dos, bien assujéti au moyen de bretelles.

Bien préférable est la coutume africaine. La Négrresse porte son enfant sur le dos. Il y est solidement maintenu au moyen du pagne ou pièce d'étoffe qui se fixe sur le devant de la poitrine. De cette façon, elle porte toujours son enfant avec elle, soit qu'elle défriche, soit qu'elle pile le millet, soit encore qu'elle revienne de la fontaine en portant une cruche sur la tête.

Nous trouvons la coutume de porter les enfants sur le dos répandue dans bien des pays. C'est une pratique constante des Japonais, et l'on sait qu'ils sont réputés, à juste titre, comme le peuple le plus attentionné vis-à-vis des enfants.

Chez eux, l'enfant, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 3 ou 4 ans, est porté toujours et partout sur le dos, grâce à la robe appelée kimono, d'une ampleur telle, qu'en écartant légèrement les côtés croisés sur le devant de la poitrine il se forme dans le dos un plus ou moins grand espace en forme d'entonnoir. C'est là qu'on met l'enfant; la tête seule dépasse le bord de ce vêtement, les mains et les bras sont libres de rester cachés ou d'être au dehors.

De la sorte, l'enfant est exposé au froid le moins possible, réchauffé par le corps de celui qui le porte, et bien que tous ses mouvements soient libres, il n'a à craindre ni une chute, ni un choc quelconque. On en voit même qui dorment, quelques vives et saccadées que soient les allures du porteur.

D'autre part, la personne qui porte l'enfant jouit de toute la liberté de ses mouvements. Et même il n'est pas rare de voir des enfants de 5 ou 6 ans porter

ainsi sur le dos leur tout jeune frère ou soeur.

Dès qu'un enfant est malade, le premier soin qu'on lui donne et qu'il réclame du reste avec instance est de le placer sur le dos: c'est ainsi que les parents le portent à l'hôpital.

Les domestiques indigènes agissent de même à l'égard des enfants des Européens et ceux-ci ne paraissent pas s'en plus mal trouver.

Chez d'autres peuples, la coutume varie



Indienne Brésillienne portant son enfant à l'aide d'une sangle lui passant sur la tête

et la hanche, ordinairement la gauche, supporte le poids de l'enfant. En ce cas un lien permet de maintenir le bébé, et laisse libre le bras gauche du porteur. Le lien chez les Malais consiste en une pièce d'étoffe, qui vient se fixer sur l'épaule droite. chez les Niams-Niams, c'est un large morceau de peau de bête, fixé transversalement, et qui passe au-dessous de

l'épaule droite. Il constitue la principale pièce du vêtement féminin.

Il est intéressant de remarquer que lorsque la femme porte les objets sur la tête, le dos est généralement choisi pour porter l'enfant. Il en est ainsi chez de nombreuses peuplades nègres. Au contraire quand on porte les objets sur le dos, l'enfant se place alors sur la hanche, où il est assujéti en bandoulière. Ainsi au Congo, sur le littoral, les objets sont mis sur la tête et l'enfant tenu sur le dos ; dans l'intérieur, pays plus accidenté, on ne peut plus porter sur la tête car on serait exposé à tomber ; on met alors les fardeaux dans une hotte sur le dos avec une courroie sur le front, et l'enfant est alors assis sur une large bande de peau de chèvre qui forme bandoulière.

Les peuples sauvages ont ainsi résolu la question de pouvoir travailler tout en élevant leurs enfants. Chez nous les né-

cessités de la vie sont moins impérieuses, et la femme peut consacrer tout son temps à son enfant. L'éducation maternelle devient alors une occupation pleine de charme, et les soucis de la maternité sont chantés et célébrés à l'envi par nos poètes et nos peintres."

Combien, dans tout cela, nous sommes éloignés de l'enfant tel que le voient les poètes et que l'a dépeint Victor Hugo dans ces vers :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sou-  
[rire,  
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout  
[dire,  
Ses pleurs vite apaisés,  
Laisant errer sa vue étonnée et vraie,  
Offrant de toutes parts sa jeune âme à  
[la vie  
Et sa bouche aux baisers...



# Les Bonnes Dents font les Bons Estomacs

**L**A question de l'alimentation est toujours d'actualité. Mais que l'on suive tel ou tel régime, qu'on soit ou non végétarien, qu'on boive de l'eau ou du lait, ou même qu'on ne boive pas du tout, il y a certains principes généraux relatifs à l'hygiène courante de la table qu'on est trop souvent porté à oublier, au grand détriment de l'acte si important de la digestion.

C'est vraiment une chose bizarre que l'homme fasse le plus mal ce qu'il fait le plus souvent.

Son premier acte, en arrivant au monde, est de manger, et il meurt sans savoir manger.

“Les animaux se repaissent, a écrit Brillant-Savarin, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger.”

Cela n'est pas prouvé. Il se peut que l'homme d'esprit sache assortir la gamme des mets et procurer à son palais d'exquises sensations; mais l'homme d'esprit—sauf exception—ne sait pas manger au sens propre du mot, parce qu'il ignore ou méconnaît les lois physiologiques.

## Rire fait digérer

D'abord, choisissez vos convives ou vos voisins de table; qu'ils soient gais, affables, réjouis, qu'ils entretiennent la bonne humeur par une conversation joyeuse et pétillante; fuyez les gens moroses, grognons, querelleurs, qui saisissent l'heure

du repas pour discuter, pour épancher leur bile à propos de tout et de tous.

Nos pères savaient ce qu'ils faisaient en chargeant des fous et des bouffons d'égayer leur dîner; le rire est le meilleur des apéritifs; le rire réchauffe la cervelle, active la circulation.



Rire fait digérer.

Il y a une grande vérité dans le vieux dicton populaire qui assure qu'en riant “on se fait une pinte de bon sang”!

## Ne vous querellez jamais à table

Done, vous, monsieur, et vous, madame, ne choisissez pas le moment du repas pour vous faire réciproquement “des scènes” ou des reproches, ou bien pour gronder vos enfants; la colère vous coupera l'appétit, vous trouverez le dîner détestable, tous les plats manqués,—et ce vous sera un nouveau prétexte pour disputer votre “ménagère” ou votre domes-

tique!

“Se quereller en mangeant équivaut pour l'estomac, dit un vieil auteur, à avaler une pelote d'épingles.”

Si vous êtes échauffé par une longue marche, attendez quelques minutes avant de vous attabler.

### Pendant le repas

Pendant le repas, mangez lentement et mâchez bien vos aliments. combien de maladies d'estomac et d'intestins on éviterait, si l'on mastiquait comme il faut!

Tous, tant que nous sommes, nous mangeons trop vite.

Le professeur C. Robin, l'éminent collaborateur de Littré, attribuait les trois quarts des maladies qui affligent l'humanité à la funeste habitude que nous avons de manger avec précipitation. Mangez avec componction. “Songez, aimait-il à dire à quelques disciples, quel terrible effort vous imposez à votre estomac en le chargeant de matières insuffisamment triturées.

Il faut que cet organe se livre à un travail cent fois supérieur à celui qu'il aurait à faire si on savait mâcher. L'organisme tout entier s'épuise dans ce combat inégal.

Voyez les animaux : comme ils mangent lentement et méthodiquement! D'instinct ils en savent plus que tous les médecins du monde. Oui, mais encore faut-il de bonnes dents. Aussi, si je deviens jamais souverain absolu, mon premier soin sera de faire inspecter la mâchoire de mes sujets et de remplacer d'office les dents usées ou absentes. Les mauvaises dents font les mauvais estomacs. Grâce à mon système, la moyenne de la vie augmente-

rait de trois années au moins dans mon royaume.”

Malheureusement, Robin est mort sans avoir pu appliquer ses théories.

Ne vous forcez pas de manger ce qui vous déplaît; il semble que l'estomac repousse instinctivement ce qui lui est nuisible.



La colère vous coupera l'appétit.

C'est donc un tort d'obliger un enfant à “manger de tout sous peine de taloches”.

### Après le repas

Après le repas, croquez une petite croûte de pain; cela vous nettoiera les dents aussi bien qu'une brosse.

Ne prenez pas d'exercice tout de suite après le repas; la digestion exige du calme et du repos.

Que font les bêtes après avoir mangé? Elles dorment, conseillées par l'instinct. Ne les imitez pas strictement, mais au sortir de table attendez une petite heure avant de vous livrer à aucun travail, — même de tête.

Enfin, efforcez-vous de prendre vos repas toujours aux mêmes heures, et vous ne saurez jamais ce que c'est qu'une maladie d'estomac.



## Les Oiseaux Migrateurs

— 0 —

C'est probablement en Amérique que les travaux les plus remarquables ont été poursuivis sur la question en bien des points si mystérieuse encore des migrations d'oiseaux.

Un ouvrage récemment paru de M. Wells W. Cooke, du Biological Survey, nous offre à cet égard bien des détails intéressants à glaner.

L'auteur a dressé la carte des principales routes suivies en certaines saisons par des myriades d'oiseaux migrateurs dans leur voyage du continent nord américain au continent sud.

La plus fréquente de ces routes comporte un vol accompli d'un trait au-dessus du golfe du Mexique en partant de la Louisiane ou des côtes de la Floride pour aboutir dans l'Amérique Centrale.

Or, la longueur de ce vol au-dessus des éléments liquides, est de 500 à 700 milles.

Il va sans dire qu'un pareil exploit comporte de nombreux accidents et fait beaucoup de victimes.

Un nombre incalculable d'oiseaux de toutes sortes viennent se tuer en donnant

tête baissée contre les vitres des lanternes des phares.

Pour extraordinaire que soit ce vol de 700 milles, il est peu de chose, si on le compare à celui que le pluvier doré accomplit d'un trait, lui aussi.

Dès que leurs petits peuvent voler, les pluviers quittent la côte arctique de l'Amérique du Nord et se dirigent sur le Labrador où ils se mettent quelque temps au repos avant la formidable épreuve qu'ils auront à supporter.

Un court trajet les amène à la Nouvelle Ecosse et c'est déjà que, piquant sur la mer, ils filent vers l'Amérique du Sud, accomplissant un trajet ininterrompu de 2,500 milles.

Les pluviers ont bien gagné un repos de six mois qu'ils vont passer en Argentine, évitant ainsi les rigueurs extrêmes des régions arctiques. Mais, attirés de nouveau vers ces contrées désolées par on ne sait quel mystérieux appel, ils remontent vers le Pôle Nord, en suivant, cette fois, un parcours au-dessus des terres.

Le "Sterne" est un oiseau plus extraordinaire encore que le pluvier.

Aussi loin qu'on a pu s'avancer vers le Pôle, on a rencontré ses nids dans la neige. Or, le sterne a une particularité qui fait de lui un animal unique au monde.

De tous les êtres de la création, il est celui qui jouit le plus de la lumière du jour.

Est-ce horreur de la nuit? Est-ce amour du soleil? On ne saurait dire. Toujours est-il que le sterne s'arrange de manière à éviter les nuits le plus possible, et il y réussit assez bien, comme vous l'allez voir.

Les sternes arrivent aux régions extrêmes arctiques dès le commencement de juin, et y séjournent jusque vers le 25 août. Ils partent ensuite pour les régions astarétiques où ils font un plus long séjour.

Quel est leur itinéraire suivi, dans ce formidable voyage circulaire entre les

deux pôles? On n'en sait rien.

Quelques sternes ont bien été aperçus isolément sur la côte sud de Long Island, mais jamais un ornithologiste qualifié n'a pu apercevoir les grands vols de milliers de sternes qui vont d'un pôle à l'autre.

Quoiqu'il en soit, ils ont fort bien compris leurs horaires et leurs calendriers, puisqu'ils arrivent dans les régions arctiques peu après que le soleil de minuit y a fait son apparition. Et, pendant le séjour relativement court qu'ils font aux alentours du Pôle Nord, le soleil ne se couche jamais.

De même, pendant deux mois entiers de leur séjour aux environs du Pôle Sud, le soleil ne se couche jamais et pendant tout le temps du reste de leur séjour en cet endroit, le soleil disparaît si peu à l'horizon, que les oiseaux n'y connaissent point la nuit.



# Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,  
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,  
**Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal**

## COUPON D'ABONNEMENT

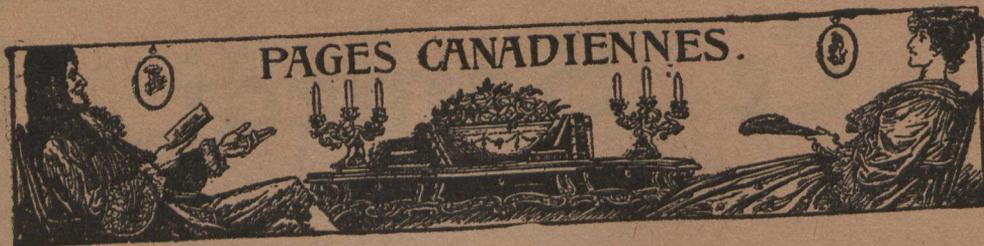
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement au **Samedi**.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.



## FAITS ET ANECDOTES

### Mlle DE VERCHERES

Dans un de ses derniers "Au jour le jour", de l'"Univers", M. J. Mantenay parle dans les termes suivants de notre héroïne Madeleine de Verchères :

M. Marc de Germiny nous conte, dans le dernier numéro du "Correspondant" un glorieux épisode des guerres canadiennes.

Lorsque M. de Frontenac était gouverneur général de la Nouvelle France, à la fin du dix-septième siècle, le petit fort de Verchères, à huit lieues de Montréal, fut subitement attaqué par une bande d'Iroquois. M. et Mme de Verchères étaient absents, les quarante soldats qui composaient la garnison étaient allés chasser dans la campagne.

Il n'y avait là que Mlle Marie-Magdeleine de Verchères, qui avait quatorze ans à peine, ses deux frères (deux enfants), deux sentinelles et un vieillard octogénaire.

Or, un matin, Mlle de Verchères se trouvait à quelque distance du fort, lorsqu'elle aperçut une cinquantaine d'Iroquois bien armés qui marchaient sur la petite citadelle.

Ils firent feu sur la jeune fille qui ne fut point atteinte et se sauva dans le fort. "Je me recommandai à la Sainte-Vierge,

écrivait-elle plus tard, en lui disant du fond du coeur: "Vierge sainte, mère de mon Dieu, vous savez que je vous ai toujours honorée et aimée comme ma chère mère. ne m'abandonnez pas dans le danger où je me trouve! J'aime mille fois mieux mourir que de tomber entre les mains d'une nation qui ne vous connaît pas".

Mlle de Verchères réussit à rentrer dans le fort. Elle referme violemment la porte et court au corps de garde.

Lâchement, les sentinelles se sont cachées. Elle saisit trois fusils, arme ses jeunes frères: "Battons-nous jusqu'à la mort, leur dit-elle, combattons pour notre patrie et pour la religion. Souvenez-vous des leçons que mon père vous a si souvent données, que des gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang pour le service de Dieu et du Roi!"

Puis elle charge elle-même un canon, telle la Grande Mademoiselle sur la plateforme de la Bastille et tire sur les assaillants.

Ce siège dura huit jours. Les Iroquois, convaincus que le fort contenait une garnison importante, investissaient la place, mais n'osaient donner l'assaut.

Pendant ce temps, Mlle de Verchères défendit intrépidement la petite citadelle sur laquelle flottait le drapeau blanc fleur-

# ABONNEZ - VOUS

— A —

## LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

### 50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

#### AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

#### A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

#### COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse . . . . .  
.....

delysé.

Gaie, confiante, elle ranimait par sa vaillance et son entrain le courage de sa troupe, la soutenait par l'espoir, par la certitude d'un secours prochain.

Ce secours arriva. Un officier, M. de la Monnerie, vint de Montréal, avec quarante hommes au secours de la place. Les assiégés prirent la fuite.

Le dramatique épisode qui a inspiré à M. Mare de Germiny d'excellentes pages, est invraisemblable—mais vrai.

Le distingué collaborateur du "Correspondant" constate, en effet, que la relation laissée par Mlle de Verchères a été corroborée par les récits des divers témoins et acteurs et, notamment, par M. de la Monnerie et ses soldats.

Cette prouesse d'une amazone de quatorze ans fut connue à Versailles. M. de Frontenac reçut l'ordre d'accorder à Mlle de Verchères dont la famille était peu fortunée, la récompense qu'elle solliciterait.

L'héroïne demanda une enseigne pour l'aîné de ses jeunes frères et pour elle "une petite pension de cinquante écus comme à une veuve d'officier.

Sa modeste requête fut agréée. Quelques années plus tard, elle épousa M. de la Pérade de la Naudière, un des plus braves officiers du comte de Vaudreuil.

Elle mourut en 1752. La noble femme n'eut donc pas la douleur de voir notre colonie tomber aux mains des Anglais...

**J. Mantenay.**

## DU PONT

En Vivarais. Noblesse militaire reconnue de toute ancienneté par deux jugements rendus par M. de Sève, intendant du Dauphiné, le 24 octobre 1639, et par M.

de Bezons, intendant du Languedoc, le 21 août 1669. Ceux de ce nom sont connus dans la province du Vivarais depuis la seconde croisade.

Balthazar, dit le chevalier de Jonchère, (4e fils de Mathieu du Pont), servit dans le régiment de Guyenne. Il forma le dessein d'incendier l'escadre anglaise qui bloquait Québec: projet hardi, qu'il aurait exécuté sans un soldat déserteur qui l'éventa aux Anglais, et ceux-ci, avertis, attendirent l'attaque armés sur leurs bords. Dans cette action, Du Pont reçut six coups de fusils au travers du corps, perdit la moitié de son monde et mourut quelques heures après (1759). S'il eut réussi dans son entreprise; il donnait aux Anglais un échec dont ils auraient eu bien de la peine à se relever.

M. du Pont blasonnait: "De gueules au sautoir d'or cantonné de deux étoiles d'argent; un croissant d'or en chef et un créquier aussi d'or en pointe." Comme cimier: un casque d'argent, bordé d'or, posé moitié de front, surmonté d'une couronne de comte avec deux bannières aux mêmes armes, passées en sautoir derrière l'écu.

**Régis Roy.**

## L'HISTOIRE DE LA CREATION

L'institutrice d'un hameau de l'est du Labrador avait consacré une heure par jour, pendant quelques mois, à raconter à son petit peuple l'histoire de la création.

Lassée des interminables explications qu'il fallait donner, elle avait fini par dire aux enfants, en réponse à leurs questions, que les fruits du paradis terrestres étaient encore meilleurs que la mélasse, substance qui est pour eux l'idéal de toute saveur exquise.

**Abonnez-vous à**  
**La Revue Populaire**

Magazine mensuel illustré de 132 pages  
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—  
 Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,  
 200, Bld St-Laurent, Montréal.  
 —○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue . . . . .

Localité . . . . .

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Peu de jours après ce fut l'examen qui se fit en présence du préfet apostolique et du magistrat du district, ce dernier remplissant les fonctions d'inspecteur d'écoles.

Interrogé à son tour, un bambin de douze ans raconte de l'extraordinaire façon que voici le commencement de l'histoire sainte :

“Notre-Seigneur prit de la “vase” et il fit Adam. Il le regarda et dit: “Moi suis “ben” content, mais moi va faire quelque chose de mieux que ça!” Et il dit à Adam: “Dors!” Adam dort et Notre-Seigneur lui prit une côte et en fit “Yèvre” (Eve). Alors il les mit dans un beau jardin, et il leur dit: “Vous pouvez manger de toutes ces bonnes choses, mais il ne faut pas goûter à la pomme.” Mais un gros serpent arriva, et il dit à Yèvre: “Manges-en, c'est bon, va! c'est ben meilleur que la melasse!” Et Yèvre “mangit”, et elle trouvait ça bon, et elle dit à Adam: “Prends-en une petite bouchée, yienque pour oir comme c'est bon.” Adam en “mangit.” Et Notre-Seigneur vient et lui dit: “Adam, ousque t'es!” Adam ne “réponit” point. Alors Notre-Seigneur cria: “Cré morue! Adam, ousque t'es?” Et Adam, il avions peur, et il réponit: “Seigneur, je n'avions pas mon butin!”

### L'ORIGINE DU CAFE

Les premiers cabarets où l'on a bu du café, datent du XVIIe siècle, et furent ouverts en Hollande et en Italie.

Albert de Mandeslab, qui visita ces pays en 1637, cite comme une curiosité cette boisson, une “eau noirâtre que les Persans appellent kahwé, et qui est littéralement détestable.”

Elizabeth d'Orléans, dans une lettre

écrite en 1712, déclare horrible cette boisson qui “tout comme le thé, a le goût de foin brûlé et de fumier.”

Mais, et c'est ce qui est le plus curieux, en Orient même, on ne servit du café que relativement tard.

Ce seraient les Galates qui en auraient fait usage tout d'abord en mangeant les grains grillés avec du beurre.

Au milieu du XVe siècle, un sage Arabe inventa la délicieuse boisson et immédiatement fit de vastes plantations dans l'Yémen.

En 1690, un Hollandais y prit un buisson de caféier et le porta à Java.

Plus tard., en 1727, les Français en prirent un plant qu'ils apportèrent à la Martinique, d'où il a été introduit au Brésil et dans le centre américain.

### UN ROYAL PHILATELISTE

L'on sait que S. M. Georges V, est un des fervents adeptes de la philatélie. Il a une superbe collection dont un exemplaire rarissime de l'île Maurice, payé par lui 6,900 dollars.

Il était comme prince de Galles, président d'une société philatélique; devenu roi, il a demandé à cette société de choisir pour le remplacer l'un de ses intimes: c'est dire qu'il est loin de se désintéresser de la philatélie.

Dernièrement on avait préparé un timbre qui n'a pas été mis en cours. Georges V en fit passer un exemplaire par la poste pour l'avoir oblitéré dans sa collection, et posséder ainsi un exemplaire qu'aucune autre collection du monde ne peut montrer.

— 0 —



# LES MYSTERES DE L'INFINI

— o —

## LES ECLIPSES DE LUNE ET DE SOLEIL

— o —

**D**ANS un précédent numéro de la "Revue Populaire," nous avons néjà étudié les intéressants phénomènes des éclipses et vu les curieuses légendes qui s'y rattachent.

Aujourd'hui, nous allons voir comment s'opère la chose elle-même, aborder certains calculs — oh! très simples — et raconter d'autres anecdotes aussi curieuses qu'authentiques.

Nous connaissons la distance de la Terre au Soleil, celle de la Lune à notre Globe, la grosseur des trois astres; la détermination de la longueur du cône d'ombre projeté par la Terre est donc un simple problème de géométrie.

Le calcul donne pour la longueur de ce long cornet d'ombre la valeur moyenne de

**900,000 Milles,**

en nombres ronds; or la Lune est à 256,300 milles seulement et à sa distance maximum il est facile de voir que si elle se trouve sur le chemin du cône d'ombre celui-ci la dépasse encore et de beaucoup.

A la hauteur de la Lune, la section du cône d'ombre terrestre serait représentée

par un large cercle de près de 6000 milles de diamètre: le disque de la Lune qui mesure une largeur de 2,300 milles peut donc facilement disparaître dans cette immense tache sombre.

Une éclipse de Lune ne se présente jamais brusquement. Dès le début d'une éclipse totale, on remarque un affaiblissement léger de la lumière de la Lune, puis la décroissance de l'intension lumineuse se manifeste un peu plus. Mais bientôt une petite échancrure se produit sur le bord oriental de la Lune commence à entrer dans le cône d'ombre.

C'est d'abord une teinte grisâtre voilant les objets lunaires les plus définis; à mesure que l'ombre envahit le disque cette teinte passe généralement au rouge sombre cuivré, se dégradant par une couronne verte ou bleue selon les cas. Au moment de la phase totale il ne reste plus que la couleur rouge.

En très peu de temps, le jour a passé d'un beau clair de lune à une obscurité presque complète. Les étoiles, affaiblies auparavant par la lumière de notre satellite, s'allument dans le ciel et l'astre des nuits avec sa teinte sanglante produit une

impression de tristesse indéfinissable.

On comprend que dans ces occasions la terreur s'emparait des anciens peuples qui n'avaient pas prévu le phénomène et qui n'en soupçonnaient pas l'explication.

L'histoire nous en a conservé de nombreux exemples. Sous l'impression d'une éclipse de Lune, une vive frayeur s'empara de Nicias, général athénien, et de ses soldats ; ils perdirent un temps précieux, ce qui fut cause de la défaite de l'armée en Sicile. Nicias lui-même fut fait prisonnier et mis à mort par les Syracusains.

En d'autres circonstances, on voit des



L'Eclipse de Lune du 27 décembre 1898

chefs d'armée utiliser les éclipses pour le bien général. C'est ainsi que Drusus envoyé par Tibère vers les légions romaines révoltées, profita de la terreur inspirée par une éclipse de Lune pour les ramener à l'ordre.

“ La nuit était menaçante, dit Tacite, quelque orage allait éclater ; le hasard rétablit le calme. La Lune, au milieu d'un ciel sans nuages, pâlit tout à coup. Les soldats, ignorant la cause de ce phénomène, y cherchent un rapport avec leur situation présente ; ils voient dans l'éclipse de cet astre une image de leur misère et se

persuadent que leurs vœux atteindront heureusement le but si la déesse recouvre son éclat et sa clarté. Aussitôt, ils font retentir l'air du bruit de l'airain, du son des clairons et des trompettes. Selon que la Lune est plus brillante ou plus obscure, ils se réjouissent ou s'affligent ; enfin, quand les nuages en s'amassant l'eurent dérobée à leurs yeux, ils crurent qu'elle avait été ensevelie dans les ténèbres, et comme le passage est rapide de la frayeur à la superstition, ils s'écrièrent en gémissant que d'éternels malheurs leur étaient annoncés et que les dieux avaient horreur de leurs excès.”

“ Un des faits les plus remarquables que nous ait conservés l'histoire sous ce rapport est le parti qu'a su tirer Christophe Colomb de la connaissance de ces phénomènes singuliers, dans une extrémité où les Castillans se voyaient menacés de mourir de faim. Colomb était obligé pour vivre lui et les siens d'avoir recours aux insulaires du Nouveau Monde qu'il avait découvert. Il agissait avec douceur, et faisait régner parmi ses gens une exacte discipline ; jusqu'alors il n'avait jamais rien reçu des insulaires qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, leurs provisions diminuaient, ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les Castillans se virent donc menacés de mourir de faim.

“ Dans cette extrémité, Colomb s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Ses connaissances astronomiques lui avaient fait prévoir que l'on aurait bientôt une éclipse de Lune. Il fit dire à tous les Caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie.

“ Un intérêt si pressant les eut bientôt rassemblés.

“ Il leur reprocha vivement leur refroi-

dissement et leur dureté et déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis, qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger.

—N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il a coûté à ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir? Quels dangers n'ont-ils pas courus en voulant passer à l'île Haïti pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine! Bientôt, vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols; et pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez dès ce soir la Lune rougir, s'obscurcir et vous refuser sa lumière; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

L'éclipse commença quelques heures après, et les insulaires, épouvantés, poussèrent d'effroyables cris. Ils allèrent aussitôt se jeter aux pieds de l'amiral et le conjurer de demander grâce pour eux et pour leur île. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice, et, feignant de se rendre, il leur dit qu'il allait apaiser la colère céleste. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, les Américains recommencèrent à jeter de grands cris. Enfin, lorsqu'il vit reparaitre la Lune, il sortit d'un air joyeux pour leur assurer que ses prières étaient exaucées, et que Dieu leur pardonnait, cette fois, parce que, ayant répondu pour eux, il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons et dociles, et qu'ils fourniraient des vivres aux chrétiens. Dès lors, les insulaires évitèrent avec un soin extrême de causer le moindre mécontentement aux Espagnols, dit l'historien, et loin de leur rien refuser, ils prévinrent même leurs désirs."

Bien que je ne goûte guère l'emploi de l'artifice et que la fin ne justifie pas les moyens lorsque ceux-ci sont mauvais, il faut avouer que l'éclipse de Lune vint à

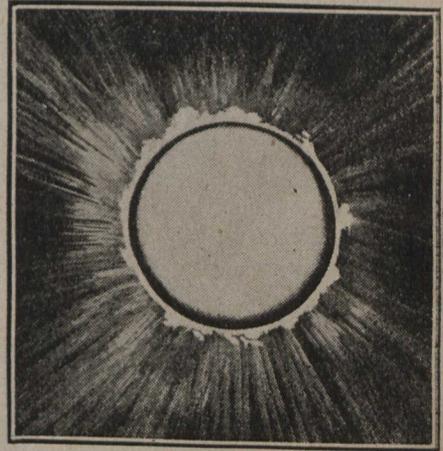
souhait pour sauver Colomb et ses compagnons.

\* \* \*

Dans les éclipses de Soleil, produites par le passage de la Lune devant cet astre, les observations curieuses ne manquent pas.

Souvent, on constate une sorte d'anneau lumineux du plus bel effet et que l'on nomme la couronne.

Pendant l'éclipse totale de 1715, visible à Londres, le chevalier de Louville aperçut



Dans les éclipses de Soleil, produites par le passage de la lune devant cet astre, les observations curieuses ne manquent pas. Souvent, on constate une sorte d'anneau lumineux du plus bel effet et que l'on nomme la couronne.

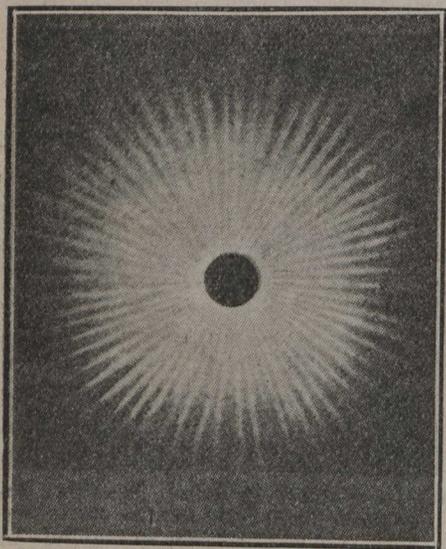
cette couronne: sa forme n'était pas régulière; on y voyait, dit-il, des rayons analogues à ces "gloires qu'on dessine autour de la tête des saints" ou "aux rayons du Soleil dans les pays où il y a de hautes montagnes, ce qui vient apparemment de la même cause, puisqu'on sait que dans la Lune il y a plus de hautes montagnes et en plus grande quantité que sur la Terre."

Une éclipse devait être visible à Paris le 22 mai 1724, jamais phénomène ne fut

attendu avec plus d'impatience.

L'Académie des Sciences fit de grands préparatifs ; le roi Louis XV lui-même voulut faire des observations et fit venir à Trianon les astronomes Maraldi et Cassini. Mais à cause des nuages, on ne put déterminer la forme de la couronne qu'on voyait néanmoins autour de la Lune. A l'Observatoire de Paris, les observations furent meilleures.

Delisle le jeune, chargé des appareils, prépara les instruments.



La couronne solaire pendant l'Eclipse du 13 juin 1806

Au moment de la totalité, il vit l'anneau lumineux autour de la Lune ; il lui parut blanc et d'égale largeur.

Jusqu'ici la plupart des observateurs voyaient la couronne à peu près égale dans toutes les directions en étendue et en éclat ; mais lors de l'éclipse du 9 février 1766 on vit quatre couronnes lumineuses séparées par des intervalles.

Le Gentil, dans son "Voyage dans les Mers de l'Inde," donne une copie d'un

dessin de la couronne observée par les officiers du navire de guerre français "Le Comte-d'Artois."

Ce "pauvre" Gentil de la Galaissière était part de l'Inde au mois de mars 1760. Touchant presque au but, en 1761, il ne put débarquer, empêché qu'il fut par la guerre contre les Anglais. Il dut se borner à constater le phénomène, qu'il était venu observer de si loin, du pont de son navire.

Il ne fut pas payé de ses peines et fut victime des intempéries. Un ciel chargé de nuages lui déroba la vue du phénomène.

De nouvelles tribulations l'attendaient. A son retour en France, il avait perdu son patrimoine qu'il avait déposé entre des mains infidèles. A l'Académie des Sciences, on l'avait remplacé faute de nouvelles sur son compte, et pour comble... sa "veuve" s'était consolée de sa mort en... se remariant.

En 1842, une éclipse attira l'attention d'une façon très nette sur certains détails auxquels on n'avait accordé jusqu'ici qu'une attention très légère.

Ainsi les protubérances frappèrent tous les regards. A Milan, sir John Herschel raconte que lorsque les brillantes flammes rouges firent leur apparition derrière le disque noir de la Lune, la population de Milan, tout entière dans les rues pour voir le phénomène dont on parlait depuis si longtemps, poussa des cris de joie et avec son inconséquence habituelle se mit à applaudir les astronomes ; "Esleben die Astronomen!" (Vivent les astronomes!)

En fait, les astronomes, bien loin d'être pour quelque chose dans ce rare et merveilleux spectacle, n'avaient pas songé à faire des préparatifs pour étudier ces belles flammes rouges. Et pourtant, presque à chacune des éclipses du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles, les observateurs avaient signalé ces nuages bizarres, parfois d'un

rouge sanglant, qui apparaissaient çà et là hors du disque lunaire à mesure que celui-ci passait devant le Soleil.

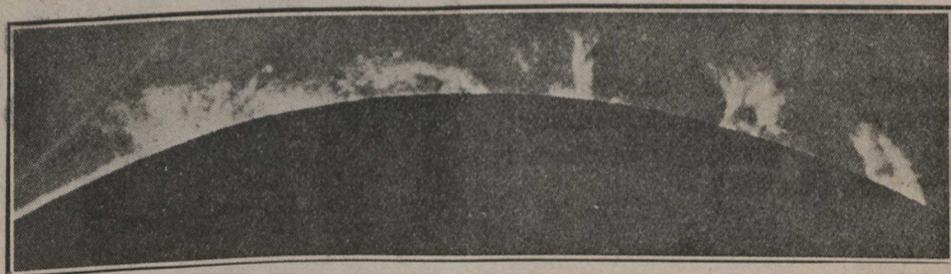
Ainsi le capitaine Stannyau, dans une lettre à Flamsteed après l'éclipse de 1706, dit que "le début même de la totalité fut précédé par une traînée de lumière rouge sang sur le limbe gauche." C'était la chromosphère.

Malgré les photographies prises en 1851

par Berkowski et par Bartlett en 1854, beaucoup d'astronomes, M. Faye entre autres, soutinrent encore qu'il s'agissait là d'illusion d'optique, de mirages comme on disait à l'époque : une sorte de halo produit par les rayons solaires traversant l'atmosphère.

En 1860, lors de l'éclipse visible en Espagne, Warren de la Rue et le P. Secchi photographièrent parfaitement les protu-

berances. La ressemblance des négatifs, malgré l'éloignement des stations, montra qu'on était en présence d'un phénomène absolument réel.



Aujourd'hui, grâce à la photographie, on peut obtenir la forme précise des protubérances pendant les Eclipses.

bonne serait le tourment des astronomes ; les dernières éclipses qu'il nous reste à étudier ont posé à son sujet des problèmes extrêmement complexes et variés ; ils sont autrement intéressants que celui de sa composition, et nos ancêtres reculeraient d'effarement à la seule énumération des questions qu'elle soulève dans toutes les branches de la science moderne.

ronne serait le tourment des astronomes ; les dernières éclipses qu'il nous reste à étudier ont posé à son sujet des problèmes extrêmement complexes et variés ; ils sont autrement intéressants que celui de sa composition, et nos ancêtres reculeraient d'effarement à la seule énumération des questions qu'elle soulève dans toutes les branches de la science moderne.



# LES ECHOS DES CHANTIERS

(Composé par un vieux canadien des bois, dans sa solitude, traditionnellement chantée par ses survivants depuis un grand nombre d'années.)



I

Un voyageur se détermine,  
A s'éloigner pour voyager,  
Dieu du Ciel il se décide,  
A braver les plus grands dangers!  
Vierge Marie, ma tendre mère!  
Soyez mon guide et mon soutien,  
Préservez-moi dans mes misères,  
Conduisez-moi dans mon chemin.

II

Il quitte sa chère famille,  
Il embrasse tous ses enfants;  
Dans son oeil une larme brille;  
Il part pour être si longtemps.  
Tant de peine et de fatigues,  
Dans ces pays si z'éloignés!  
Dedans ces forêts si lointaines,  
Eloigné de ses chers parents.

III

Muni d'une pesante hache,  
Qui donne des coups vigoureux;  
Il buche, il frappe, et sans relâche,  
Que les bois résonnent en tous lieux,  
Une grosse nourriture,  
Un pauvre "chanquier" pour abri,  
De vous parler de ce qu'on endure?  
Ça fait pleurer mes bons amis!

IV

Sur la "drave" il va falloir descendre  
Marcher dans l'eau, ramer bien fort,  
Il va nous falloir entreprendre  
De braver les flots et la mort!  
Pauvre voyageur, que doit-il faire,  
Quand il aura reçu son salaire?  
A l'auberge du bord, ne pas gaspiller son  
[argent,  
Il en sera bien plus regagnant?



## LE TZOMPILACAHUILT

— 0 —

**C**E nom, qui résonne vraiment d'une façon assez terrible, est déjà par lui-même fort bizarre, mais l'animal auquel il s'applique n'est ni moins terrible, ni moins bizarre.

Il ne s'agit cependant que d'un représentant de l'humble famille des "Gastéropodes," c'est-à-dire d'un Escargot, mais d'un Escargot de taille relativement gigantesque puisque développé il mesure jusqu'à 8 pouces; et ce géant est non seulement le roi de son espèce, il en est encore le tigre, la bête fauve.

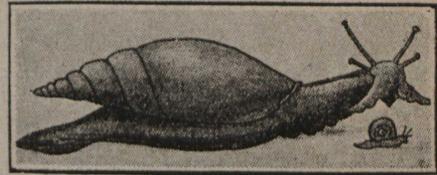
Le Tzompilacahuitl, comme son nom mexicain l'indique, est escargotphage; il est à ses congénères ce que l'anthropophage est à l'homme.

Le Tzompilacahuitl, auquel nos savants, pour plus de commodité donnent le nom de "Glandina Mexicana". On comprend 140 espèces réparties dans l'Amérique centrale et tropicale; une seule espèce, la "Glandina Europea", habite l'Europe sur les côtes de la Méditerranée.

Essentiellement carnivores, ces mollusques sont, au Mexique, les ennemis naturels et acharnés des Escargots; ils recherchent avec avidité les Limaces et Colimaçons si nuisibles à l'agriculture.

A l'âge adulte, le Tzompilacahuitl possède une coquille spiralo-conique très allongée, la couleur varie du jaune tigré

au jaune terreux et du blanc moucheté au gris rayé. Entièrement sorti de sa coquille l'animal "allongé" peut atteindre, avons-nous dit, jusqu'à 8 pouces de longueur; la queue affecte une forme lancéolée, et la tête porte quatre antennes ou tentacules, comme les Escargots terrestres de nos pays; mais ce qui distingue



Le Tzompilacahuitl et sa victime

spécialement l'escargotphage, de ces derniers, ce sont deux appendices qu'il porte au-dessus de la bouche, et qui ont toutes les apparences de grandes moustaches.

Si l'on met dans l'eau ces mollusques carnivores, ils laissent voir leur bouche, qui en se dilatant apparaît blanche, circulaire. sur les bords, on remarque de nombreux piquants semblables aux fleurons d'une petite couronne: ce sont les dents. Si l'on approche alors un vulgaire colimaçon, la cavité buccale s'élargit, absorbe une partie du corps de la victime, qui est aussitôt dévorée.

Lorsque la *Glandina* rencontre un Escargot herbivore ou qu'un expérimentateur curieux en place un à sa portée, si ce dernier est caché dans sa coquille, elle le chatouille doucement au moyen de ses palpes ou moustaches, dont on s'explique alors l'utilité.

La pauvre victime, intéressée par ce manège, s'empresse de sortir entièrement.

Si l'Escargot est en marche, c'est beaucoup plus simple : la *Glandina* lève alors la tête, la bouche s'allonge et se dilate considérablement, elle atteint souvent un demi-pouce de diamètre ; sur les bords on remarque de nombreux petits piquants en forme d'écaillés triangulaires ; dans la cavité centrale se meut, avec un mouvement alternatif de rotation rapide, une lamelle jaunâtre dentelée, absolument semblable à une scie à ruban.

On comprend que la prévoyante Nature ait ainsi armé des êtres destinés à étreindre irrésistiblement des mollusques de toutes espèces, essentiellement visqueux, glissants et contractiles.

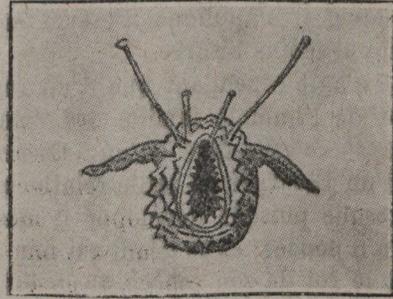
L'Escargot, peu méfiant, bien qu'il sente les antennes de la *Glandina* l'enlacer, ne cherche jamais à fuir ; souvent même, l'imprudent grimpe sur la coquille de son ennemi ; le vorace, lui, prend son temps, contourne délicatement sa proie et, le moment venu, la saisit par le dessus du cou et, gloutonnement, commence son repas.

Pour les Limaces, c'est encore plus facile, elles sont absorbées en un instant.

Le directeur de l'agriculture et du

commerce de Tunis, qui a reçu, à titre d'expérience, un lot de *Glandinas* du Mexique, a écrit ce qui suit : "Vingt-neuf *Glandinas* mis en observation dans le jardin d'expérience de Tunis en une caisse contenant du sable humide, dans laquelle on leur distribuait des Escargots communs, en ont dévoré 60 en 15 jours, dont quelques-uns étaient très gros."

Enfin, voici le passage d'une autre lettre de M. E. Orozco, professeur de biologie au collège de l'Etat de Puebla : "Le



Bouche du Tzompilacahuitl.

Tzompilacahuitl est extraordinairement friand de ses congénères du genre herbivore qu'il dévore, les absorbant en une quantité qui appelle véritablement l'attention, puisqu'il peut manger, chaque jour 15 à 20 Escargots."

Comme quoi si le proverbe est vrai qui dit : "les loups ne se mangent pas entre eux", il n'en est pas de même pour les escargots... ni pour les hommes non plus.



## UN RADEAU VIVANT

— 0 —

**C'**EST un véritable radeau vivant que cet animal marin appelé la "Janthine", qui ne peut se maintenir à la surface de l'eau que grâce à un flotteur, lequel se trouve fixé à son pied et qui est constitué par un amas de vésicules creuses, une "écume cartilagineuse" comme on l'appelait autrefois.

Le flotteur est assez régulièrement formé et ressemble quelque peu à un gâteau de cire d'abeilles. Le pied est distinctement partagé en deux parties différentes. C'est la partie mobile antérieure qui construit le flotteur.

Voici comment : on la voit d'abord s'allonger en avant, puis se redresser et se porter en haut, aller à gauche et à droite. Dans ses mouvements, cette partie du pied prend souvent la forme d'une petite massue, surtout quand elle s'élève au-dessus de l'eau.

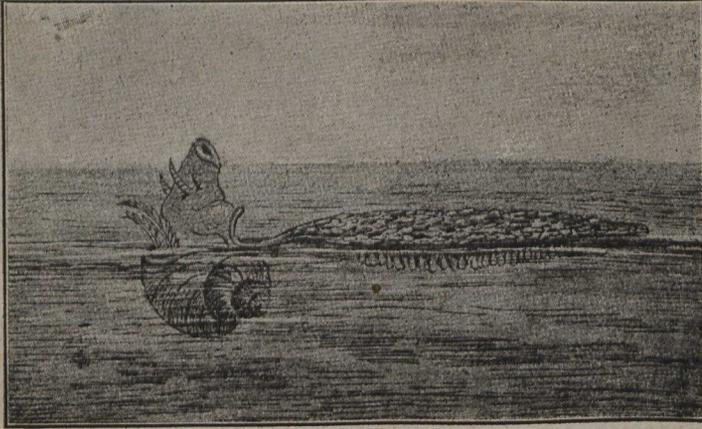
Ce qu'il importe de suivre, c'est la suc-

cession des mouvements ou manoeuvres de la partie antérieure du pied quand elle sort de l'eau. On voit d'abord le pied s'allonger pour sortir de l'eau, dans une direction presque opposée à celle du flotteur, puis l'animal le porte en haut et le rend saillant au-dessus du liquide ; à ce moment l'organe présente vers son extrémité comme un godet, il se creuse en canal en rapprochant en dessous ses deux bords et en recroquevillant un peu sa partie antérieure.

Tous ces mouvements se suivent sans interruption ; on peut cependant, sans difficulté, en observer la succession. En s'élevant au-dessus de l'eau, puis en se recroquevillant, le pied enferme une bulle d'air autour de laquelle il sécrète une enveloppe de mucus ; en s'enfonçant ensuite vers le flotteur, il pousse cette vésicule contre l'extrémité antérieure. Les mouvements se répètent dans le même ordre, et les vési-

eules se trouvent ainsi accumulées. Le mucus, d'abord mou, acquiert bientôt dans l'eau une résistance plus grande, et peut

flotter en toute sécurité; il est regrettable qu'elle conserve pour elle seule le secret de sa fabrication.

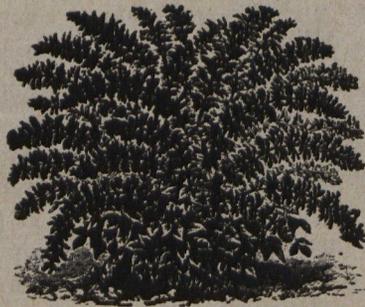


Janthine et son radeau.

alors produire l'impression d'une matière cartilagineuse.

La "Janthine" s'est alors construit un véritable radeau, grâce auquel elle peut

Si ce moyen était à portée de la nature humaine cela simplifierait immédiatement la question de sécurité en cas de naufrage.



# L'Almanach du Samedi pour 1913

SERA EN VENTE AU COMMENCEMENT DU MOIS PROCHAIN.

Contenant une quantité de renseignements utiles, il forme une véritable encyclopédie pratique dont la place est dans toutes les maisons.

Joignant l'agréable à l'utile, il comprend de plus un oracle pour 1913 dont les amusantes réponses feront la joie des lecteurs.

Nous conseillons à nos lecteurs de retenir, dès maintenant, leur exemplaire chez leur dépositaire, car le tirage est limité et il ne sera pas tiré de seconde édition.

Malgré la variété et la valeur de la matière à lire, l'ALMANACH DU SAMEDI a été maintenu au prix populaire de 10 cts.

Retenez d'avance votre exemplaire chez votre dépositaire ou chez les Edit-prop.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**  
200, Bld St-Laurent,  
Montréal.

## COUPON POUR L'ALMANACH DU SAMEDI DE 1913

Ci-inclus veuillez trouver..... cents pour .....  
exemplaires de l'Almanach du Samedi.

Nom . . . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue . . . . .

Localité . . . . .

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**  
200, Boulevard St-Laurent, Montréal.



# Entre la France et L'Angleterre

— o —

Il ne s'agit point, dans cet article, des relations diplomatiques existant entre les deux pays mais simplement des moyens de communication.

La France et l'Angleterre, séparées par un étroit bras de mer, le Pas de Calais, à peine large d'une vingtaine de milles, s'envoient réciproquement chaque année des quantités de touristes; d'autre part le commerce crée entre eux des intérêts puissants et demande une facilité d'exécution assurée par des moyens nombreux et rapides.

C'est dans cet ordre d'idées qu'on a mis au jour différents projets destinés à secondar ces intérêts et dont nous verrons sans doute la réalisation pratique quelque jour.

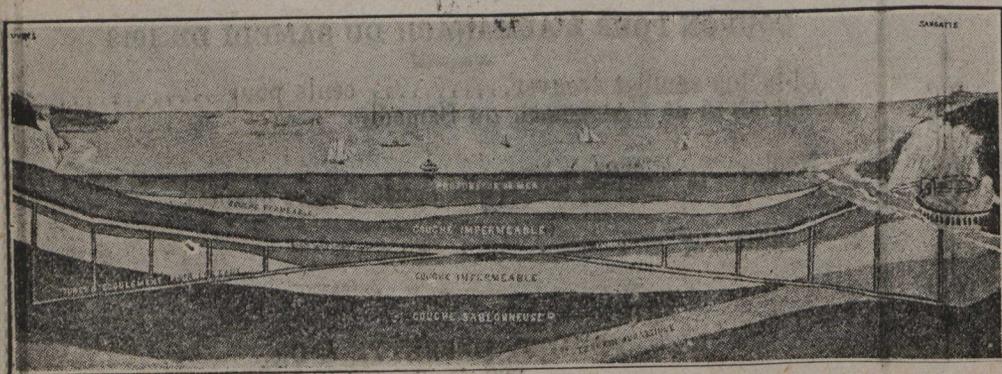
Dès le premier empire, il avait déjà

été question d'établir un tunnel sous-marin, mais l'idée fut vite abandonnée. On la reprit en 1875, époque à laquelle une Compagnie anglaise et une Compagnie française, la Cie du chemin de fer du Nord, obtinrent le droit de faire des sondages préparatoires.

Ce fut en pure perte car le projet fut encore mis de côté; repris cinq ans plus tard, en 1880, l'entente parut cette fois près de se réaliser quand le maréchal Wolseley s'y opposa.

Il déclara que l'établissement de ce passage était de nature à créer, pour le Royaume-Uni, un grave danger et cette raison suffit.

On songea alors à construire un passage mixte, c'est-à-dire, un tunnel relié au rivage à chaque extrémité par un pont d'u-



Vue, en coupé, du tunnel sous-marin projeté entre la France et l'Angleterre.

# Je Suis Prêt à Prouver Que Je Peux Vous Guérir

Dans Ce But Je Fais Cadeau de \$10,000 De Remèdes

Afin de montrer que, sans aucun doute possible, je suis en possession d'un remède qui guérira les maux de reins, les maladies de la vessie ou le rhumatisme, cette année, je ferai cadeau d'une valeur de \$10,000 de ce remède et chaque personne souffrante d'une de ces maladies peut en obtenir une boîte absolument gratis. Tout ce qui est nécessaire est de m'envoyer votre adresse.

Je ne veux pas dire que vous devez en employer une partie ou le tout et me payer si vous êtes guéri. Je veux dire que je vous enverrai une boîte de ce remède absolument sans rien à payer pour vous, un cadeau de ma part aux malades du monde entier, qui souffrent de l'acide urique, afin de leur montrer où et comment ils peuvent être guéris. Je ne compterai pas sur un paiement pour ce traitement gratuit, ni ne voudrais en accepter un à présent ou plus tard si vous l'envoyez. Il est gratuit dans le sens réel du mot.

Durant vingt-cinq ans (un quart de siècle) j'ai essayé de convaincre le public que j'ai quelque chose de meilleur que les autres n'ont pour la guérison de l'obstiné rhumatisme chronique, pour les maux de reins tourmentants, pour les ennuyeux besoins d'uriner trop fréquents. Mais c'est difficile de convaincre les gens. Ils essayent sans succès quelques remèdes, puis abandonnent tout espoir et refusent absolument d'écouter, n'importe qui après cela. Heureusement je suis à présent en position de démontrer à mes frais, aux malades, que j'ai un remède qui guérit ces maladies. Je ne leur demande pas de dépenser de l'argent pour se rendre compte, je ne leur demande pas de me croire, ni même d'accepter la parole de gens respectables, non tout ce que je leur demande est de me permettre de leur envoyer le remède à mes frais. C'est certainement une honnête proposition.

Dans ce but j'ai mis de côté dix mille dollars, qui seront dépensés pour composer mon remède. Une grande partie, absolument fraîche et correcte en est déjà prête à être envoyée. Il y en aura assez pour tous les malades bien qu'ils soient des milliers. N'importe qui en a besoin peut en avoir un peu gratis. Mais afin que je sache si vous souffrez réellement d'une des maladies pour lesquelles ce remède a été composé je vous demande de me faire connaître quel ques-uns de vos principaux symptômes. Si vous observez quelques-uns des symptômes imprimés sur la liste ci-contre, vous avez besoin de mon remède et si vous voulez m'écrire je serai très heureux de vous en envoyer gratuitement une boîte avec les instructions complètes pour en faire usage. Lisez la liste des symptômes, voyez lesquels vous observez et écrivez-moi dans ce sens: "Cher Dr. Je remarque les symptômes No." (ici indiquez les nombres), donnez votre âge, votre adresse et adressez-moi votre lettre. Mon adresse est: Dr. T. Frank Lynott, 1073 Franklin Building, Toronto, Can.

Les dix mille dollars que je donne, sont dépensés seulement pour la composition de mon remède et ne représentent qu'une partie de l'argent que je sacrifie à cette cause, car le paquet de médecine que je vous enverrai le sera à mes frais. De n'importe quel côté vous regardez ma proposition vous n'encourez aucune dépense ni obligation. Vous aurez simplement à faire part aux autres malades que vous connaîtrez du nom de celui qui vous a envoyé le remède qui vous a guéri.

Je promets de faire cadeau de Dix Mille Dollars de remèdes, et je le ferai. Je promets d'envoyer à tout malade qui m'écrira une boîte de ce remède, avec les instructions complètes, le tout gratuitement, et je le ferai. Je peux dire de plus



**DR. T. FRANK LYNOTT**

qui fait cadeau de \$10,000 de remèdes.

que cette médecine a été certifiée devant le Gouvernement comme s'adaptant dans chaque détail aux conditions requises. Ce remède arrêtera le rhumatisme, il arrêtera les douleurs dans le dos, il arrêtera les désirs d'uriner trop fréquents. Il guérira, calmera et renforcera, vous serez mieux sous tous les rapports quand vous l'aurez employé. Il n'y a pas un ingrédient qui puisse vous nuire, mais tous vous profiteront. Tout ce que je vous demande est de l'employer vous-même afin que vous puissiez être personnellement convaincu.

En raison du grand nombre de demandes, j'ai fait imprimer dix mille exemplaires de plus de mon livre médical. Ce livre est nouveau et scientifiquement moderne et contient les descriptions complètes, symptômes, causes, effets et guérisons des maladies des reins, de la vessie et rhumatismales. Tous ceux qui écriront pour le remède gratuit recevront un exemplaire de ce Grand Livre Médical Illustré — le plus grand qui ait jamais été écrit pour distribution générale et gratuite, sur ces maladies.

Si vous avez besoin d'un remède comme le mien, si vous êtes anxieux d'être guéri et ne désirez pas dépenser de l'argent à CHERCHER une guérison, écrivez-moi. Lisez la liste de symptômes et écrivez-moi aujourd'hui.

## Les Symptômes sont:

- 1—Douleurs dans le dos.
- 2—Besoin fréquent d'uriner.
- 3—Brûlure ou obstruction de l'urine.
- 4—Douleur ou sensibilité dans la vessie
- 5—Douleur de la prostate.
- 6—Douleur ou gaz dans l'estomac.
- 7—Débilité générale, faiblesse, étourdissement.
- 8—Douleurs ou sensibilité sous les côtes droites.
- 9—Enflure sur une partie du corps.
- 10—Constipation ou troubles du foie.
- 11—Palpitation ou douleur sous le cœur
- 12—Douleur dans la hanche.
- 13—Douleur dans le cou ou la tête.
- 14—Douleur ou sensibilité dans les reins.
- 15—Douleur ou enflure des articulations.
- 16—Douleur ou enflure des muscles.
- 17—Douleur ou sensibilité des nerfs.
- 18—Rhumatisme aigu ou chronique.

ne longueur d'environ un mille et facile à couper en cas d'alerte.

La suggestion a ses mérites, mais le projet qui paraît avoir encore les plus grandes chances de réussite est celui d'un tunnel simple qui serait construit conjointement par les Compagnies anglaise South-Eastern et Chatam-Railways et la Compagnie française du Nord.

Il y aurait deux tunnels de profil cylindrique, d'un diamètre d'environ huit pieds et séparés, parallèlement par une distance de quinze verges.

La longueur totale de la voie de 35 à 40 milles et sa profondeur maxima, au-des-

sous du niveau de la mer, d'environ 300 pieds.

On estime que la dépense s'élèverait à environ 60 millions de dollars, ce qui n'est pas exagéré relativement à l'importance du travail à accomplir et du bénéfice à en retirer.

Verrons-nous l'aboutissement de ce projet? Peut-être.

En attendant, la traversée s'opère maintenant, non plus seulement sur mer mais dans les airs; les aéroplanes dont la réalisation paraissait impossible permettent à ceux qui craignent le mal de mer une traversée aussi rapide... que coûteuse.



SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ

# Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou

chez les édits-props., Poirier, Bes-

sette & Cie., 200, Blvd. St-

Laurent, Montréal.

Office et ateliers,

675 Chemin de la Côte-des-Neiges,  
Montréal.

Propriétaire de Carrières  
de Granit

# Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,  
Constructions de Granit  
et Tous Genres de Tra-  
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.

Gros et Détail. Tel Up. 1466.

Atelier moderne défiant toute  
compétition.

## Souffrez-vous de Mal de Tête?

Le moyen le plus court et le plus efficace de  
guérir un mal de tête, c'est de prendre, sui-  
vant les directions, une ou deux

### POUDRES NERVINES MATHIEU



Exemptes  
d'Opium, de  
Chloral, de  
Morphine, et  
autres drogues  
dangereuses.

25c LA  
BOITE DE  
18 POUDRES

Le remède sans rival pour la guérison de  
MAUX de TÊTE, MIGRAINE, FATI-  
GUE, FIEVRE, GRIPPE, NEURAL-  
GIE, SURMENAGE, MANQUE DE  
SOMMEIL.

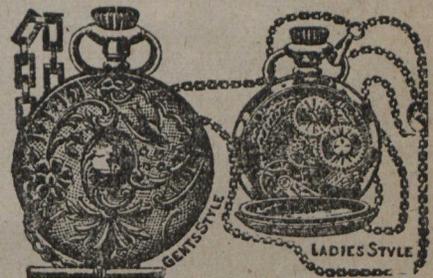
EN VENTE PARTOUT

**Le Sirop Mathieu** au Goudron,  
à l'huile de  
Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux est le re-  
mède par excellence des MALADIES de POITRINE.  
Il Soulage. Soutient, Fortifie, Guérit.

La Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire  
SHERBROOKE, P. Q.  
L. Chaput, Fils & Cie, Ltee, Distributeurs, Montréal

# W. Legault,

Horloger,  
Bijoutier et  
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus  
modernes.

Toutes réparations, celles des montres est  
une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-  
to-date et d'après les procédés et formules  
basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

## LES JARDINS FLOTTANTS

Les jardins suspendus de Babylone, détruits depuis des milliers d'années, sont cités sans hésitation parmi les sept merveilles du monde.

Les jardins flottants du plateau du Mexique et de la vallée de Cachemire sont beaucoup moins connus, malgré qu'ils soient, incontestablement, beaucoup plus originaux.

François Clavigero, un écrivain mexicain du dix-huitième siècle, nous en donne ainsi la curieuse origine.

Au quatorzième siècle, après une guerre malheureuse, les habitants de Mexico ne conservèrent de libre que leur ville et le lac auprès duquel elle est située. Ils eurent alors l'idée de se créer des terrains artificiels pour y cultiver des plantes nourricières.

Ils tressèrent des saules et des racines de végétaux aquatiques, de manière à en faire comme une sorte de radeau qu'ils fortifièrent avec des broussailles légères, puis ils les recouvrirent de limon qu'ils tirèrent du fond du lac.

Ces champs factices flottaient sur le lac et fournissaient à la ville les provisions nécessaires.

Lorsque les conditions d'existence des Mexicains se furent améliorées et que la prospérité leur fut revenue, ces champs flottants se transformèrent en jardins de plaisance.

Ces manières de radeaux furent parcou-

rus d'allées ensablées, on y dressa des massifs de fleurs et des pavillons rustiques.

Ils n'ont pourtant pas été tous détournés de leur destination primitive ; ils s'offrent aujourd'hui, en bon nombre, sous la forme de simples jardins potagers, appelés "chizampas," et ils fournissent une partie de la ville de légumes.

Dans cette vallée de Cachemire que les conquérants Mongols appelaient le "paradis terrestre," on trouve quelque chose d'analogue aux chinampas du Mexique. Ils offrent l'aspect de longues et étroites plates-bandes qui partent des bords du lac Kuttaral et s'allongent sur l'eau.

La technique de leur construction diffère assez des jardins mexicains, mais le principe est le même.

Ils sont fixés au fond par des pieux qui servent d'ancre et leur forme longue et étroite les rend plus faciles à manoeuvrer quand le maraîcher qui les possède veut déménager.

Dans son ouvrage, "Travels in Kashmir," G.-F. Vigne, écrivait, il y a environ un demi-siècle, que l'on pouvait pour une demi-roupie (environ 8 dollars) devenir propriétaire d'un jardin de ce genre de neuf verges de long sur deux de large.

Outre leur étonnante fécondité, les jardins flottants se recommandent par leur mobilité, à notre époque où l'on s'évertue à déplacer des immeubles de sept à huit étages et même des églises.

